



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



3 3433 06730851 4







ŒUVRES BADINES,
COMPLETTES,
DU COMTE DE CAYLUS.
AVEC FIGURES.

TOME TROISIEME.

6. 3/103

NKE

ŒUVRES BADINES,
COMPLETTES,
DU COMTE DE CAYLUS.
AVEC FIGURES.

PREMIERE PARTIE.

TOME TROISIEME.



A A M S T E R D A M ,

Et se trouve à PARIS,

Chez VISSÉ, Libraire, rue de la Harpe, près
de la rue Serpente.

~~1787~~
M. DCC. LXXXVII.

1317

LIBRARY



WE
OF
RE

LE
CALOANDRE
FIDÈLE.

TOME PREMIER.





AVERTISSEMENT

DU TRADUCTEUR,

Imprimé en tête de l'édition de 1760.

LES Italiens n'ont pas écrit beaucoup de romans en prose ; mais celui que *Giovanni Ambrosio Marini* a publié sous le titre de *Caloandro Sconosciuto* , de *Caloandre inconnu* , peut être mis au rang des meilleurs ouvrages de ce genre , composés par les Espagnols & par les François. Dans la première édition de ce roman , de l'an 1641 , l'auteur avoit fait violer à son héros les regles de cette exacte fidélité prescrites par les loix des romans d'alors. En vain allégua-t-il que dans la situation où il avoit mis son héros , il n'étoit guère possible qu'il pût s'empêcher de succomber. Pour faire cesser le scan-

A iv

8 A V E R T I S S E M E N T

dale , il fallut , dans les éditions suivantes , changer quelque chose à cet endroit du roman. Caloandre , sans avoir été infidèle , paroissoit seulement l'avoir été ; & cela , parce qu'il n'étoit pas trop probable qu'il eût pu résister à l'épreuve à laquelle l'auteur l'avoit exposé.

En conséquence , Marini changea le titre de ce roman , & l'appela *Caloandro fidèle* , le *Caloandre fidèle* , & c'est sous ce titre qu'ont été données toutes les éditions postérieures. C'est la dernière de toutes ces éditions (1) que l'auteur de cette traduction a suivie comme la plus exacte. Peut-être auroit-il pu suivre la première Edition sans crainte de scandaliser notre siècle , dans lequel on dispense les amans de cette exacte fidélité prescrite dans les romans du siècle passé. Peut-être , au surplus , que le traducteur a eu ses raisons , & qu'il a trouvé que ce change-

(1) 8°. Venise 1626 , 2 volumes.

ment s'ajustoit mieux avec l'économie de l'ouvrage.

Giovanni Ambrosio Marini s'étoit déguisé d'abord sous les noms de *Giovan Maria Indris Bohemo*, & de *Dario Grifimani*, qui sont l'un & l'autre des Anagrammes de son vrai nom. Cette remarque est nécessaire, pour que ces trois noms de l'auteur, & les deux titres du roman, ne fassent pas imaginer qu'il y a eu différens écrivains de cet ouvrage.

Ce même Ambrosio Marini publia dans la suite un autre roman beaucoup plus court, sous le titre de *Care de-i-Desperati*; c'est celui duquel la traduction, publiée sous le titre des *Désespérés*, a eu beaucoup de succès. Il y a lieu de croire que le Caloandre en aura du moins un semblable; il s'y trouve une plus grande variété d'incidens, l'intérêt y est plus soutenu, les situations & les caractères y sont plus diversifiés que dans les *Désespérés*.

Nous avons une traduction françoise

du *Caloandre* ; publiée en 1668 , par Scuderi ; mais il y auroit beaucoup d'injustice à vouloir juger par elle du mérite de l'original Italien (1). Scuderi , qui possédoit dans un degré transcendant tous les défauts du style d'alors , sans avoir aucune des qualités de l'esprit qui composent ces défauts dans les ouvrages de sa sœur , avoit enchéri par ses allongemens sur ceux de l'original (car il faut convenir qu'il y en a quelques - uns auxquels le nouveau Traducteur paroît avoir remédié autant qu'il lui a été possible) , & au lieu de ce feu d'imagination de Marini , dont la chaleur se fait sentir même au milieu des longueurs de l'Italien , Scuderi a eu l'art de répandre dans sa traduction un froid qui glace les Lecteurs les plus déterminés , & leur fait tomber le livre des mains.

C'est de cette traduction Françoisé que

(1) Scuderi n'a traduit que la première des trois parties du Roman Italien.

Despreaux a parlé dans son *Lutrin*, où il n'est question dans le combat chez Barbin que de nos Ecrivains françois. Ces vers :

Et toi, rebut du peuple, inconnu Caloandre ;
 Dans ton repos, dit-on, saisi par Gaillerbois ,
 Tu vis le jour alors pour la première fois.

ne peuvent désigner l'original Italien ;
 Despreaux ne pouvoit l'appeler le rebut
 du peuple.

L'action principale de ce roman , celle qui en lie tous les incidens , est la haine de la princesse de Trébisonde pour Caloandre , fils de l'empereur de Constantinople, tandis que sous un autre nom il lui a inspiré l'amour le plus tendre. La Calprenede , auquel on ne peut reprocher d'avoir eu une imagination peu fertile , trouva cette idée si heureuse , qu'il l'adopta , de même qu'une partie des situations du roman Italien , pour en former son histoire d'Alcamène , prince des Scythes , épisode qui ne fait pas un des moindres ornemens de sa Cléopâtre.

Thomas Corneille , de son côté , prit aussi cette même action pour le sujet de son *Timocrate* , Tragédie , qui dans sa première fut représentée pendant six mois au double. Il est vrai qu'à la reprise elle n'eut pas le même succès , & qu'elle tomba bientôt dans un parfait oubli , où il y a grande apparence qu'elle demeura long-tems.

C'est assez là le sort de ces *Tragédies d'intrigue* , pour m'exprimer ainsi , dont la situation étonne l'esprit sans toucher le cœur , & qui ne sont pas soutenues par le mérite des détails , seuls capables d'attacher le spectateur lorsqu'il est une fois revenu de sa première surprise.

Au tems de Marini , les Italiens ne connoissoient guère que les romans de chevalerie. Il en conserva le goût dans son *Caloandre* , où les princes & même les princesses sont de véritables chevaliers errans , qui vont par le monde cherchant les aventures. Il purgea cependant un peu les mœurs de ces anciens romans , du

moins dans la conduite qu'il fit tenir à son héroïne : car pour les femmes du second rang , elles ne sont pas si réservées , & elles ne sont guère plus difficiles que les infantes des Amadis.

Marini supprima entièrement les enchantemens dont toutes les variétés avoient été épuisées dès les premiers volumes de l'Amadis. A la place de ces enchantemens, il s'attacha à répandre dans son roman le merveilleux que produisent la singularité des situations & l'inattendu des dénouemens. Peut-être trouvera-t-on qu'à cet égard l'imagination de l'auteur l'a emporté plus d'une fois au-delà des bornes de la vraisemblance du roman historique. Mais comme on ne cherche guère dans ces sortes d'ouvrages qu'à être occupé , ou du moins qu'à être amusé , Marini a dû compter sur l'indulgence de ses lecteurs.

Il est toujours dangereux de faire l'horoscope des livres d'amusement ; cependant ayant été autrefois témoin de l'effet qu'a

14 A V E R T I S S E M E N T

produit ce roman italien sur des gens du plus grand monde & d'un goût assez difficile , dans une traduction qui s'en faisoit de vive voix , le livre à la main & sans préparation ; je puis croire avec beaucoup de fondement qu'il plaira encore davantage à ceux qui le liront dans une traduction faite avec soin.





L E

C A L O A N D R E
F I D E L E ,



LIVRE PREMIER.



LA fameuse Ifmare , capitale de l'Arménie , retentissoit du son des trompettes , & la grande place étoit remplie de chevaliers qui signaloient leur courage & leur adresse dans un superbe tournois. Cette fête , que l'on donnoit pour célébrer les noces du prince Arfilée avec l'infante de Syrie , avoit déjà duré plusieurs jours , & le nombre des chevaliers qui étoient accourus de toutes les parties de l'orient étoit prodigieux.

On vit paroître sur la fin du troisième jour trois chevaliers couverts d'armes éclatantes. Leur magnificence attira tous les regards. L'un , dont la taille étoit un peu au-dessus de la médiocre , portoit une cuirasse semée d'étoiles d'or en champ d'azur. Les agrémens de la jeunesse étoient mêlés sur son visage avec tout ce que la grandeur & la majesté ont de plus noble.

Le second , quoique plus grand qu'on ne l'est ordinairement , étoit si bien proportionné , que les yeux les plus difficiles n'auroient pu lui trouver aucun défaut. Il avoit des armes , dont le fond noir étoit relevé par des lunes d'argent , qui représentoient les beautés de la nuit lorsqu'elle laisse voir à découvert les richesses du ciel.

Le troisième étoit plus grand que le premier , & moins que le second , mais sa physionomie étoit encore plus aimable. Les graces que la nature avoit répandues sur son visage étoient accompagnées d'un air guerrier qui leur donnoit un nouvel écat. Ses moindres mouvemens se faisoient remarquer , il y régnoit une vivacité charmante qui ne déroboit rien à leur noblesse. Il sembloit , en un mot , que le ciel l'avoit formé pour vaincre les plus fameux chevaliers , & les beautés les plus fières. Ses ar-
mes

mes étoient ornées d'un grand nombre de soleils d'or.

Cette troupe , si digne d'attirer les regards , sembloit annoncer aux spectateurs des faits d'armes qui surpasseroient ceux que l'on venoit d'admirer ; mais quand on vit ces trois chevaliers s'arrêter , & ne point entrer dans la carrière , on passa de l'admiration aux murmures. Les trois chevaliers jettèrent d'abord la vue sur les échafauds dressés autour du champ ; mais ils fixèrent bientôt leurs regards sur celui du roi que l'on voyoit assis avec la reine sous un dais magnifique.

Les princesses de Syrie & d'Arménie étoient placées un peu plus bas ; une troupe de jeunes filles brillantes par leurs attraits & superbement parées , formoient autour d'elles un cercle où toutes les graces de l'univers sembloient être rassemblées. Ce spectacle charmant fixa l'attention du chevalier des lunes & de celui des étoiles ; mais le chevalier des soleils , qui n'étoit sensible qu'à la gloire , n'étoit occupé que des combattans ; il admiroit sur-tout l'adresse & la force de Gélindo , prince de Syrie , & d'Arfilée , prince des Arméniens.

Ce ne fut pas impunément que le chevalier des
Tome III.

B

lunes attacha ses regards sur Arméline, sœur d'Arfilée. La beauté de cette princesse le frappa, & bientôt il sentit qu'il n'étoit plus le maître de son cœur. Arméline, de son côté, ne le considéroit pas avec moins de plaisir. Les autres dames donnèrent beaucoup d'éloges aux trois chevaliers inconnus; mais le roi ne put s'empêcher de dire : L'inaction de ces étrangers nous fait grand tort; je crois que nous verrions de belles joûtes s'ils vouloient entrer dans la carrière. Sa propre valeur le rendoit bon juge de celle d'autrui.

La princesse Arméline, devenue plus hardie par le discours du roi son père, envoya dire aux trois chevaliers, par un page, qu'elle étoit persuadée qu'il leur manquoit quelque chose pour entrer en lice, & qu'elle alloit donner ses ordres pour qu'on leur fournît ce qui leur seroit nécessaire. Le chevalier des lunes, qui apperçut que le page étoit envoyé par la beauté qui l'avoit vaincu, lui répondit en ces termes, avec l'aveu de ses deux compagnons :

La faveur singulière que nous fait l'infante votre maîtresse, & la bonne opinion qu'elle a de nous, sans nous avoir jamais vus & sans qu'il nous ait été possible de lui donner des preuves de notre

ttachement , nous fait connoître l'excès de sa générosité. Nous vous conjurons donc de lui dire qu'une aussi grande faveur nous oblige à de plus grandes choses que l'on n'en sauroit faire dans le peu de tems qui nous reste. Mais on nous a dit que cette belle fête devoit durer encore trois jours ; ainsi nous paroîtrons l'un après l'autre sur les rangs , pour ne pas confondre les hommages qui lui sont dus. J'y paroîtrai d'abord , car le plus foible doit naturellement se montrer le premier ; & si le prince Arfilée consent à me recevoir dans sa quadrille au nombre de ses courtisans , je n'épargnerai rien pour ne rendre digne de cet honneur. Assurez la princesse , continua-t-il , que je n'ai point d'autre ambition que celle de mériter ses bonnes grâces , & que si elle me permet d'entrer dans la carrière avec le titre de son chevalier , j'ose lui promettre qu'une si grande faveur redoublera mes forces , & qu'elle ne se repentira pas du choix dont elle m'aura honoré.

Quand le page les eut quittés , le chevalier des nues demanda à ses deux compagnons ce qu'ils pensoient du procédé obligeant d'Armeline. En vérité , mon frère , je trouve cette princesse bien adroite & bien fine , lui répondit celui des soleils ; son premier coup-d'œil a su vous séduire , & malheur aux chevaliers qui vous attaqueront demain ; pour moi

je me garderai bien de vous combattre , l'amour vous donnera des forces nouvelles & vous serez plus redoutable que jamais.

Vous méprisez la puissance de l'amour , répondit en souriant le chevalier des lunes , & vous n'en parlez que pour le tourner en ridicule ; mais peut-être qu'un jour il se vengera de votre mépris , il en a fournis d'aussi rebelles que vous.

Quand ce malheur m'arrivera , reprit le chevalier des soleils , je pourrai changer de langage ; en attendant , je me flatte d'être en droit de braver un ennemi dont je ne connois point la force , & qui ne triomphe que de notre foiblesse.

Pendant que les trois chevaliers s'entretenoient ainsi , Arméline embarrassée de la réponse qu'elle devoit faire au chevalier inconnu , consulta le roi , qui lui dit de l'accepter pour son chevalier. J'espère , ajouta-t-il , que vous en serez flattée , & que demain nous serons satisfaits de l'adresse des combattans. La princesse rougit , & profitant de la permission du roi , le même page retourna sur ses pas , & le chevalier des lunes fut charmé d'avoir obtenu ce qu'il avoit demandé. Je vous prie , dit-il à celui qui lui portoit une nouvelle si agréable , d'assurer

l'infante que son choix augmente infiniment mon courage ; tout ce que je ferai dans le tournois sera son ouvrage : enfin c'est à sa seule beauté qu'il faudra rapporter la gloire dont j'espère me couvrir.

Cette réponse fit plaisir à l'infante ; elle en fut agréablement occupée , & cette satisfaction dispo-
soit insensiblement son cœur à recevoir les impres-
sions de l'amour. Cependant le jour étant prêt à
finir , les joûtes cessèrent & la cour se retira au pa-
lais du roi d'Arménie.

Le tournois commença le lendemain , & conti-
nua pendant trois jours. Les trois chevaliers rem-
portèrent le prix de la journée qu'ils avoient choi-
si ; on les combla de loges , on les admira chacun
en particulier ; mais on convint d'une voix unanime
que le chevalier des soleils avoit autant surpassé les
deux autres , qu'ils avoient eux-mêmes paru supé-
rieurs à tous les chevaliers qui avoient combattu.
L'infante Arméline donna la préférence au cheva-
lier des lunes ; mais elle fut seule de son avis : son
cœur en décidoit , & l'amour n'est souvent conduit
que par le caprice. Elle avoit senti beaucoup d'in-
clination pour ce chevalier , & les lauriers dont il
fut couvert dans cette occasion achevèrent de sé-
duire son cœur.

Arfilée, qui favoit connoître le vrai mérite, eut pour ces trois chevaliers toutes les attentions qu'ils méritoient ; il les logea magnifiquement dans son palais, & bientôt il ne quitta plus le chevalier des étoiles, dont la conversation étoit très-agréable. Un jour il le pria de lui apprendre son histoire & celle de ses deux amis, & cette prière fut accompagnée de tant de marques d'estime, que le chevalier ne put y résister.

Seigneur, répondit-il au prince, l'amitié dont vous m'honorez m'oblige à faire une espece d'infidélité à mes deux compagnons ; je me flatte cependant qu'ils ne m'en sauront point mauvais gré, & qu'il vous confieront eux-mêmes leur secret, si vous aviez daigné leur témoigner votre curiosité. Je vais donc vous satisfaire, malgré la résolution que nous avons prise d'être inconnus en cherchant les aventures & les occasions de nous signaler.

Je suis Polémon, fils unique du roi de Hongrie ; le chevalier des soleils est le prince Caloandre, & l'autre est le prince Altobel, son frère : ils sont tous deux mes pères, & tous deux fils du fameux Poliarte, prince de Constantinophe, qui, selon le cours de la nature, doit bientôt occuper le trône de l'empereur Enceladan son père. J'ose exiger de

vous que mes amis même ne pourront soupçonner la confiance que je vous fais. Arfilée se leva , & dans l'excès de sa joie il embrassa tendrement Polémon. Votre réputation, dit-il, vous a déjà devancés dans cette cour ; tout ce qu'elle publioit nous paroissoit au-dessus de la perfection où l'homme peut arriver , & nous voyons à présent qu'elle ne vous flattoit point. Mais, ajouta-t-il, daignez m'apprendre comment l'empereur & Poliarte ont pu consentir au départ de vos deux amis , pour aller s'exposer , dans un âge si tendre , aux dangers des voyages & des combats. Seigneur , lui répondit Polémon , j'étois à Constantinople avec les deux princes , au milieu des plaisirs que l'on peut trouver dans une cour brillante ; ils me témoignèrent l'ennui que ce genre de vie leur caufoit , & m'avouèrent qu'ils aimeroient mieux chercher ailleurs les moyens d'acquérir de la gloire. Je pensois comme eux ; ainsi , bien loin de les contredire , nous ne fîmes plus occupés que du soin d'empêcher que l'on ne s'opposât à notre dessein , nous convînmes de l'exécuter secrètement. En effet , nous nous embarquâmes la nuit sur un vaisseau qui devoit mettre à la voile le lendemain pour se rendre en Syrie , & nous laissâmes entre les mains d'un homme fidele deux lettres adressées , l'une à Enceladan , & l'autre à Poliarte , avec ordre de ne les rendre que quel-

ques jours après notre départ, Poliarte sera sans doute inquiet de ses deux fils , & sur-tout dans un tems où presque tout l'orient n'est occupé que des moyens de ruiner son empire.

Prince , interrompit Arfilée , je vois avec douleur que les plus grands princes de l'Asie prennent les armes pour détruire Constantinople. Il y a plusieurs années que Poliarte doit s'attendre à cette guerre ; personne n'ignore qu'elle n'a été différée qu'à cause de la jeunesse de la princesse Léonide , qui ne peut encore en supporter les fatigues ; tous les devins ayant prédit à l'impératrice Tigrinde , lorsque cette incomparable fille vint au monde , que la conquête de l'empire grec lui étoit réservée. Ces prédictions , ajouta-t-il , ont assez de vraisemblance ; car on dit que son adresse & sa force sont parvenues à un tel point , que quoiqu'elle ait à peine seize ans , elle ne trouve plus de chevalier qui lui puisse résister. Sachez de plus , Seigneur , continua-t-il , que tous les princes de l'Asie s'empressent à servir cette aimable héroïne , dans l'espérance d'obtenir sa main & l'empire de Trébisonde dont elle est l'unique héritière. Ainsi le prince Poliarte n'a pas trop de toutes ses forces & de celles de ses amis , pour résister aux grandes armées qui doivent l'attaquer. Le roi mon père est allié , de tous les tems , de

l'empire grec , & ne l'abandonnera pas dans cette occasion , où vraisemblablement vous & les princes vos cousins ne manquerez pas de vous trouver. Nous y serons sans doute , lui répondit Polémon ; mais nous avons du tems , & malgré les préparatifs que l'on fait à Constantinople , nous pouvons en être éloignés plus d'un an , sans avoir rien à nous reprocher.

Quand Polémon eut remercié le prince d'Arménie de l'intérêt qu'il prenoit à l'Empereur Enccladan & à Poliarte , Arfilée , qui étoit occupé des motifs de cette guerre , poursuivit ainsi la conversation :

On imagine sans peine que l'impératrice Tigrinde & l'empereur Orcan son mari , doivent avoir beaucoup à se plaindre du prince Poliarte ; car enfin la haine qu'ils ont pour lui augmente tous les jours. On nous a fait de grands éloges de la valeur dont le prince Poliarte a donné des preuves dans Trébisonde , on nous a conté ses amours avec Tigrinde ; mais je compte peu sur la fidélité de ces récits , & si vous êtes instruit de tous ces faits , vous m'obligerez sensiblement si vous voulez me les apprendre. Grand prince , lui répondit Polémon , je ne pourrois vous satisfaire que très-imparfaitement

& fort en général ; mais si vous voulez entendre conter cette histoire avec tous ses détails , personne ne peut mieux contenter votre curiosité que l'écuyer d'Altobel ; il a eu le même emploi auprès de Poliarte , & a été témoin de toutes les aventures de ce prince.

Arfilée reçut avec plaisir la proposition de Polémon ; & quand ils eurent dîné , ils descendirent promptement dans les jardins. Les dames & les chevaliers se répandirent aussi-tôt dans les allées & dans les agréables bosquets dont ce beau lieu étoit orné. Altobel profita d'une occasion si favorable pour entretenir sa chère Arméline ; il lui découvrit sa naissance , & se livra d'autant plus aux charmes de l'espérance , qu'il comptoit sur les services d'une de ses filles , nommée Syrène , dont le cœur se déclaroit pour Polémon.

Arfilée & Polémon se rendirent sans affectation dans un endroit écarté , auprès d'une belle fontaine. L'art & la nature unissoient leurs beautés dans cette délicieuse retraite , les orangers & les citronniers y formoient une ombre impénétrable aux rayons du soleil , & les zéphirs badinoient autour des fleurs qui répandoient un parfum dont l'air étoit embaumé. Les deux princes se placèrent sur des

bancs de gazon , & pour lors le sage Ariste , l'écuyer d'Altobel , commença son récit en ces termes :

Poliarte mon maître étoit âgé de vingt ans , sans espérance de parvenir à l'empire , Périandre étant son frère aîné. Dans le dessein qu'il avoit de signaler son courage , il préféra , sans balancer , l'envie de parcourir les pays étrangers , au repos de la cour ; & ne voulant point être connu , il ne confia son dessein qu'à moi seul , & m'honora de l'emploi de son écuyer.

Notre départ de Constantinople fut secret ; nous parcourûmes presque tout le pays du nord , où Poliarte acquit une grande réputation , sous le nom du chevalier de la fortune , qu'il portoit sur son écu. Il voulut passer ensuite dans les royaumes les plus florissans de l'Asie , & nous nous embarquâmes dans ce dessein sur un vaisseau qui faisoit voile pour Trébisonde.

Poliarte s'entretenoit souvent pendant la route avec le capitaine du vaisseau , qui faisoit les plus grands éloges de la beauté de Tigrinde , fille de Tigranor , empereur de Trébisonde. Il nous apprit aussi que la cour de ce prince étoit la plus florissante de toute l'Asie , les charmes de la princesse y atti-

rant les plus fameux chevaliers de l'univers. Ces récits donnèrent aussi-tôt à Poliarte l'envie de voir une si belle & une si aimable princesse. Mais il fut encore plus occupé d'un projet digne de son courage ; il résolut de délivrer cet empire d'un malheur dont le capitaine lui dit que les peuples étoient affligés. Il y avoit quelques mois que l'empereur , en faisant faire une grande chasse à deux journées de Trébifonde , avoit trouvé un dragon d'une grandeur démesurée , qui s'étoit emparé de la forêt. Ce monstre épouvanta les chasseurs , & les fit retourner promptement dans la ville ; & depuis ce tems on apprenoit tous les jours à la cour quelques nouveaux détails du dégât & des ravages que faisoit ce terrible animal. Ce malheur fit bientôt évanouir les plaisirs qui y régnoient auparavant ; on fit marcher des troupes contre lui , mais leurs efforts furent inutiles. Ce monstre étoit armé d'écailles si dures , que le fer ni le feu ne le pouvoient blesser ; ainsi la mort étoit inévitable à tous ceux qui osoient l'approcher. Les campagnes devinrent désertes en peu de tems , & le dragon ne trouvant plus de quoi se repaître , s'approcha des portes de Trébifonde.

L'empereur ayant été témoin pendant deux mois d'un aussi grand malheur , & ne sachant aucun moyen pour y mettre ordre , fut obligé de promet-

tre la-belle Tigrinde au vainqueur du dragon. Tous les princes & les chevaliers , continua le capitaine , desiroient avec ardeur de la posséder ; mais le moyen d'y parvenir diminueoit les desirs des plus déterminés. Il s'en étoit cependant trouvé deux , dont l'amour avoit augmenté la valeur naturelle ; mais tout l'avantage qu'ils tirèrent de leur bonne volonté , fut d'être plaints de Tigrinde après leur mort.

Le capitaine ajouta que tout le monde étoit au désespoir , & que personne ne voulant plus hasarder le combat , on ne pensoit alors qu'à fléchir le ciel par des larmes & par des vœux qui paroissoient inutiles.

Ce récit fit naître dans le cœur du généreux Poliarthe le desir de soulager ces peuples , & tout ce que le capitaine du vaisseau put lui dire pour le détourner de ce projet , fut inutile. Nous avions déjà passé la mer de Zabaque & le Pont-Euxin , nous étions même entrés dans la mer Majeure , quand nous effuyâmes une tempête effroyable qui dura plus de trois jours. Enfin lorsque nous n'attendions que le moment de couler à fond , notre vaisseau échoua sur un banc de sable , & demeura sans aucun mouvement , malgré la fureur des vens & des flots.

Bientôt après le calme succéda , & Poliarthe qui

se sentoit fatigué de la mer , ayant appris qu'il n'étoit pas éloigné de Trébisonde , voulut débarquer , prit ses armes & monta à cheval. Un habitant du pays nous conseilla de suivre un petit sentier qui traversoit une forêt , & qui devoit nous rendre au grand chemin de la capitale. La gaieté & l'air content de mon maître ne venoient pas tant d'avoir évité les dangers de la mer , que d'imaginer qu'il étoit auprès de Trébisonde ; car il espéroit que la cour de l'empereur Tigranor seroit un théâtre proportionné à sa valeur.

Nous traversâmes une grande partie de la forêt sans rencontrer personne , & non sans entendre des voix & un bruit confus de corps & de chiens , qui nous firent juger que l'on faisoit une chasse considérable. Nous aperçûmes en sortant du bois un chevalier richement armé ; sa visière étoit levée , ainsi l'on pouvoit juger de la tristesse qui régnoit dans son ame ; & comme il parloit seul , nous nous arrêtâmes pour l'écouter , & nous entendîmes qu'il s'exprimoit ainsi : Ah ! prince lâche , prince indigne de porter une épée ! Tu n'as pas eu le courage d'attaquer le dragon , auras-tu celui de voir Tigrinde au pouvoir d'un rival ? Eh quel rival ! Un monstre de la nature ! Juste ciel ! souffriras-tu qu'on unisse la plus parfaite beauté à la plus affreuse laideur ? O

Ciel ! écrase-moi, je te pardonne de me punir ; j'ai trop osé en aimant Tigrinde , & trop peu pour la posséder. Mais pourquoi cette princesse infortunée va-t-elle subir un sort si déplorable ? Son père l'ordonne. Ah ! son père ne mérite plus un nom si doux, puisqu'il a banni de son cœur les sentimens de la nature. O mon cœur ! (continua-t-il en soupirant & laissant couler quelques larmes) à quoi te résous-tu ? ... Mourons ; le plus cruel trépas n'a rien de comparable aux tourmens que je souffre.

En disant ces mots , il s'abandonna sur un épieu qu'il avoit à la main ; & sans doute il alloit se percer , mais heureusement mon prince s'approcha de lui & lui retint le bras. Cet infortuné ne s'aperçut pas du secours que nous lui donnions , & tomba en foiblesse. Poliarte m'ordonna de lui ôter ses armes , & de ne rien négliger pour le faire revenir.

Pendant que j'étois occupé à suivre ses ordres ; mon maître considéroit ce chevalier , dont la pâleur égaloit celle de la mort ; & lui trouvant un air noble & plein de majesté , il s'attendrit voyant un prince , qui d'ailleurs paroissoit intrépide , que l'amour réduisoit dans un si cruel état , & concluoit que le capitaine du vaisseau ne lui avoit point exagéré la beauté de Tigrinde. Nos soins ne furent pas inutiles ; le

chevalier revint à la vie. Courage , prince , lui dit Poliarte ; une ame généreuse ne doit pas s'abandonner au désespoir. Plût au ciel qu'il ne dépendît que de moi de rendre votre sort plus doux ! vous n'auriez pas sujet de vous en plaindre.

Le prince remercia Poliarte , & lui dit : Chevalier , vos attentions pour moi sont d'autant plus obligantes , que je ne les ai jamais méritées ; je suis fâché que vous les ayez employées pour un malheureux qui n'aura pas le tems de les reconnoître ; je ne doute ni de votre générosité , ni de votre valeur , mais la mort peut seule mettre fin à mes maux. Un juge passionné n'est pas un bon juge , lui répondit Poliarte ; permettez-moi donc de douter que votre mal soit sans remède , jusqu'à ce que vous m'en ayez fait confidence ; découvrez-moi vos peines , je vous en conjure , & peut-être que le ciel me donnera les moyens de les adoucir.

Hélas ! reprit l'inconnu , mon malheur est trop certain pour me laisser la plus foible espérance , vous en serez bientôt convaincu. Si le soleil éclaire votre patrie , on y connoît la réputation de Tigrinde , toute l'Asie n'a qu'une voix pour louer sa beauté , & tout ce qui la voit l'adore ; vous savez peut-être qu'un terrible dragon qui désoloit cette contrée
depuis

depuis quelques mois , vient d'être tué par un monstre plus horrible & plus difforme que lui.

Poliarte interrompit l'inconnu , pour lui dire qu'il étoit informé de la grande beauté de Tigrinde , & des désordres que caufoit la fureur du dragon ; mais qu'il ignoroit que le pays en fût délivré. Hé bien , répliqua le prince , plus vous connoiffez la beauté de Tigrinde , & les maux que le monstre caufoit dans le pays , & plus vous fentirez combien ce dernier événement rend mon fort déplorable. En effet, ce dragon , tout mort qu'il est , déchire mon cœur plus cruellement qu'il n'a déchiré pendant sa vie celui de tant d'autres malheureux. Qu'il eût mieux valu qu'il m'eût dévoré moi-même ! Sachez donc qu'il y a quelques jours que l'on vit arriver dans cette cour un Tartare d'une difformité prodigieuse ; sa taille est gigantesque , il a tous les traits d'un ours , & sa voix ressemble au mugissement d'un taureau. Il devint amoureux de la princesse en la voyant , & sachant les conditions que l'empereur avoit fait publier , il lui promit de combattre le dragon. La férocité qui régnoit dans ses discours épouvanta Tigrinde ; elle prit la fuite ; & l'empereur lui dit , plutôt pour cesser de le voir que dans l'espérance de le voir vainqueur : Si vous terminez heureusement votre entreprise , je tiendrai ma parole.

Alors le son d'une cloche annonça que le dragon étoit auprès des murailles. Toute la cour & le peuple occupèrent les remparts pour voir le combat de ces deux monstres. Orgolion (c'est le nom du Tartare) porta une si grande quantité de coups sur la tête & sur le dos du dragon , avec une grosse massue de fer dont il étoit armé , & ces coups furent si terribles , qu'au grand étonnement des spectateurs , il l'abattit à ses pieds après une demi-heure de combat. Orgolion fut blessé très-légèrement , & j'eus la douleur de le voir rentrer dans la ville en triomphant. Ses blessures sont si peu considérables , qu'il se leva dès hier. L'infante est venue se promener dans cette forêt pour éviter sa visite , & vous entendez les apprêts d'une grande chasse ordonnée pour son amusement. Cependant Orgolion presse son mariage , & vante sa valeur & la grandeur de sa naissance ; car il est cousin du grand kam des tartares. Enfin , malgré les murmures du peuple , qui condamne absolument un mariage qu'il trouve trop inégal & trop dangereux pour Tigrinde , l'empereur veut tenir sa parole , non-seulement parce qu'il y croit son honneur engagé , mais peut-être encore parce qu'il redoute un homme aussi terrible.

Tigrinde a juré de se donner la mort plutôt que

de consentir à ce mariage ; l'impératrice sa mère fond en larmes , tous les rivaux du Tartare font des efforts inutiles auprès de Tigranor pour l'engager à retirer sa parole. Pour moi j'adore cette malheureuse princesse , sa générosité m'apprend bien , hélas ! que la mort est le seul remède qui reste aux malheureux.

Cet infortuné se plaignit encore quelque tems de la rigueur de sa destinée , & nous apprit qu'il s'appeloit Orcan & qu'il étoit fils du roi de Circassie. Il nous parloit encore , lorsqu'un écuyer courant à bride abattue lui vint apprendre qu'une troupe de corsaires commandée par deux géans enlevoit la princesse , & qu'après avoir tué tous ceux qui avoient voulu leur résister , ils prenoient le chemin de la mer.

Vous êtes à présent le seul , ajouta l'écuyer , qui puisse donner du secours à Tigrande , les autres chevaliers sont épars dans la forêt ; hâtez-vous , ne donnez pas le tems aux corsaires de s'embarquer. Cette nouvelle étourdit d'abord le prince Orcan ; mais un moment après il reprit ses esprits , & sans rien dire à Poliarte , il remonta sur son cheval , & s'écria : Voici l'occasion de périr. En même-tems il disparut.

Mon maître ne consultant que sa valeur & sa gé-

nérofité , le suivit avec le même empressement pour secourir la princesse , & je le suivis. Nous prîmes un chemin différent de celui d'Orcan , mais qui nous conduisoit également au bord de la mer , dans l'espérance de rencontrer plus aisément les corsaires.

Poliarte ne fut point trompé ; nous avions à peine fait un quart de lieue , què nous apperçûmes un des géans à la tête de huit chevaliers , qui traînoient la princesse & deux de ses filles du côté de la mer , pendant que l'autre géant étoit demeuré derrière pour s'opposer au prince de Circassie qui arrivoit au grand galop. Poliarte pénétré des cris que pouffoit Tigrinde en implorant la bonté du ciel , s'écria : Traîtres , arrêtez , rien ne peut vous dérober à ma juste fureur.

Cette menace fit tourner la tête au géant ; il poussa son cheval contre Poliarte , qui venoit à lui la lance baissée. Poliarte fut blessé au côté gauche , & peu s'en fallut qu'il ne fût renversé ; mais le coup qu'il porta fut si furieux , que le fer de sa lance perça la tête du géant , malgré l'épaisseur de son casque , & le fit tomber mort.

La princesse & ses demoiselles poussèrent un cri de joie à la vue d'un coup si redoutable , & furent

convaincues que leur défenseur étoit un des meilleurs chevaliers de l'univers. Elles se jettèrent à genoux pour conjurer le ciel de le rendre vainqueur des huit autres chevaliers , qui fondirent tous ensemble sur le jeune prince , quoiqu'ils fussent épouvantés de la mort de leur chef ; mais ils reçurent bientôt le juste châtiment de leur crime & de leur témérité. Le premier succès de Poliarte sembloit lui donner de nouvelles forces ; car en moins d'une demi-heure il en fit tomber quatre , & les autres prirent la fuite après avoir été presque tous blessés. Il ne songea point à les suivre , & s'étant approché des trois dames , il connut aisément celle qui devoit être la princesse.

Il mit aussi-tôt pied à terre , & frappé de l'éclat d'une si grande beauté , il se jetta aux pieds de Tigrinde , pour lui rendre un hommage proportionné à ce qu'il voyoit , & malgré son trouble , il lui dit : C'est aujourd'hui que je puis me nommer chevalier de la Fortune , puisqu'elle m'a procuré le bonheur de servir une princesse adorable & de punir des insolens qui osoient attenter à sa liberté. Ah ! madame , quelque grand que soit leur crime , si votre beauté en est la cause , je sens qu'il devient excusable. Qu'elle est fatale cette beauté ! qu'elle est capable de séduire les cœurs les plus sauvages !

Brave chevalier , lui répondit Tigrinde , si ces traîtres avoient formé la résolution de m'ôter la vie , votre valeur ne m'auroit secouru que pour prolonger mes peines ; je suis dans un état qui me fait desirer la mort avec empressement ; mais dans l'incertitude où je suis du dessein qu'ils avoient formé , je sens que je ne pourrai jamais vous remercier comme vous le méritez. Pour lors elle lui présenta la main & lui dit de se lever.

La jeune Arlande , une des demoiselles de la princesse , fit en même-tems remarquer à Poliarte que le combat d'Orcan & de l'autre géant n'étoit pas encore terminé , que les quatre chevaliers qu'il venoit de mettre en fuite s'étoient joints à leur maître & pressoient vivement ce prince. Poliarte remonta promptement sur son cheval , & courut où la gloire l'appeloit.

Orcan , malgré toute sa valeur étoit réduit à l'extrémité ; l'arrivée de Poliarte fit changer la face du combat. Traîtres , s'écria-t-il , vous ne pouvez m'échapper. En disant ces mots il porta un si grand coup au géant qu'il le fit tomber blessé à mort ; ensuite il tourna son bras victorieux contre les autres chevaliers , & dans un instant ils mordirent la poussière à ses pieds. Cependant mon maître s'ap-

perçut qu'Orcan perdoit beaucoup de sang , & qu'il étoit si foible qu'il ne pouvoit se soutenir ; il descendit de cheval pour le mettre doucement à terre. Il lui parut que n'ayant plus rien à craindre pour la princesse il devoit donner ses soins à Orcan. Hélas ! lui dit ce prince , que faites-vous ? ne cherchez point à me conserver la vie , employez plutôt votre valeur à secourir la princesse & à la tirer des mains de l'autre géant. Poliarte lui ayant appris qu'il avoit délivré Tigrinde , Orcan fut si frappé d'une nouvelle si agréable , qu'il demeura quelque tems sans pouvoir parler. Pardonnez - moi , reprit-il enfin , trop heureux chevalier , d'avoir si mal répondu à toutes vos politesses ; j'étois si peu capable de soutenir la rigueur de mon sort , que je n'envisageois que la fin de mes peines ; mais je sens à présent que l'espérance renaît un peu dans mon cœur. Sa foiblesse l'empêcha de continuer.

Cependant la suite de Tigrinde s'étoit rassemblée ; tout le monde se regardoit avec admiration , & l'on ne pouvoit se persuader qu'un seul homme eût fait des actions si merveilleuses.

On apprit par un des blessés que l'un des géants étoit le cruel Turbulon , & que l'autre étoit son fils. Ces corsaires étoient redoutés dans ces mers.

Civ

Ils avoient appris la disposition de la chasse , & s'étoient cachés dans la forêt pour y faire quelque prise. Tigrinde fit encore de nouveaux remerciemens à Poliarte , & témoigna à Orcan combien elle étoit touchée de son état. Madame, lui répondit-il, la joie que j'ai de vous voir échappée d'un si grand danger m'empêche de sentir aucune douleur, mes blessures me sont chères, & j'en fais gloire puisque je les ai reçues pour votre service.

On fit sur le champ un brancart pour transporter Orcan , & l'on reprit doucement le chemin de la ville. Poliarte marchoit à côté de la princesse qui ne se laissoit point de l'admirer , & qui ressentoit , sans y prendre garde , les premières impressions de l'amour. Elle ne fut pas long-tems sans comparer les agrémens qui brilloient en lui , avec la difformité d'Orgolion qui lui étoit destiné , & cette comparaison lui fit bientôt pousser des soupirs & répandre des larmes.

Poliarte qui la regardoit sans cesse , s'aperçut de l'état où elle étoit , & lui dit : Madame, ne vous affligez point , le ciel qui vous a délivrée des géans saura vous délivrer du mariage que vous redoutez ; quant à moi , je ne serai plus occupé tout le reste de ma vie que de ce qui pourra vous satisfaire. Gé-

généreux chevalier , lui répondit Tigrinde , vous êtes sensible à mes malheurs , & j'avoue que les offres que vous me faites me donnent quelque espérance ; cependant je crois que la mort est le seul remède à mes peines ; l'empereur mon père ne voudra point manquer de parole , & d'ailleurs Orgolion est si redoutable que personne n'ose le contredire , & il a déclaré qu'il ne vouloit souffrir aucun retardement.

La princesse prononça ces paroles avec tant de douleur que Poliarte en fut touché. Il est vrai , lui dit-il , que la mort doit vous faire éviter le malheur dont vous êtes menacée ; mais ce doit être celle du Tartare , & je vous jure , madame , foi de chevalier , de lui soutenir les armes à la main qu'il ne mérite pas l'honneur d'être votre époux. Me préserve le ciel , reprit Tigrinde , de vous exposer à un danger si certain , je serois trop à plaindre si je causois la perte d'un chevalier tel que vous ; je puis juger par les belles actions que je vous ai vu faire , qu'aucun homme ne résisteroit à votre valeur ; mais ce monstre est trop au-dessus de la force ordinaire , & l'on peut abandonner cette entreprise sans faire tort à son honneur. Quand il seroit encore plus terrible , interrompit le prince , votre beauté me donneroit assez de courage pour le vaincre. Il dit ces mots avec tant de vivacité que la princesse

Ils avoient appris la disposition de la chasse , & s'étoient cachés dans la forêt pour y faire quelque prise. Tigrinde fit encore de nouveaux remerciemens à Poliarte , & témoigna à Orcan combien elle étoit touchée de son état. Madame, lui répondit-il, la joie que j'ai de vous voir échappée d'un si grand danger m'empêche de sentir aucune douleur , mes blessures me sont chères , & j'en fais gloire puisque je les ai reçues pour votre service.

On fit sur le champ un brancart pour transporter Orcan , & l'on reprit doucement le chemin de la ville. Poliarte marchoit à côté de la princesse qui ne se lassoit point de l'admirer , & qui ressentoit , sans y prendre garde , les premières impressions de l'amour. Elle ne fut pas long-tems sans comparer les agrémens qui brilloient en lui , avec la difformité d'Orgolion qui lui étoit destiné , & cette comparaison lui fit bientôt pousser des soupirs & répandre des larmes,

Poliarte qui la regardoit sans cesse , s'aperçut de l'état où elle étoit , & lui dit : Madame, ne vous affligez point , le ciel qui vous a délivrée des géans saura vous délivrer du mariage que vous redoutez ; quant à moi , je ne serai plus occupé tout le reste de ma vie que de ce qui pourra vous satisfaire, Gé-

néreux chevalier, lui répondit Tigrinde, vous êtes sensible à mes malheurs, & j'avoue que les offres que vous me faites me donnent quelque espérance; cependant je crois que la mort est le seul remède à mes peines; l'empereur mon père ne voudra point manquer de parole, & d'ailleurs Orgolion est si redoutable que personne n'ose le contredire, & il a déclaré qu'il ne vouloit souffrir aucun retardement.

La princesse prononça ces paroles avec tant de douleur que Poliarthe en fut touché. Il est vrai, lui dit-il, que la mort doit vous faire éviter le malheur dont vous êtes menacée; mais ce doit être celle du Tartare, & je vous jure, madame, foi de chevalier, de lui soutenir les armes à la main qu'il ne mérite pas l'honneur d'être votre époux. Me préserve le ciel, reprit Tigrinde, de vous exposer à un danger si certain, je serois trop à plaindre si je causois la perte d'un chevalier tel que vous; je puis juger par les belles actions que je vous ai vu faire, qu'aucun homme ne résisteroit à votre valeur; mais ce monstre est trop au-dessus de la force ordinaire, & l'on peut abandonner cette entreprise sans faire tort à son honneur. Quand il seroit encore plus terrible, interrompit le prince, votre beauté me donneroit assez de courage pour le vaincre. Il dit ces mots avec tant de vivacité que la princesse

en rougit , & se tournant du côté d'Arlande qui la suivoit & qui avoit entendu leur conversation , elle lui dit en soupirant : Malheureuse beauté , dans quels labyrinthes me conduis-tu ! Pour moi , qui considérais la princesse & Poliarte avec beaucoup d'attention , je lisois dans leurs yeux qu'ils commençoient à ressentir une inclination proportionnée à leur mérite.

Nous étions au moment d'entrer dans la ville de Trébifonde , quand nous aperçûmes un grand nombre de chevaliers qui venoient à toute bride , & que Tigranor envoyoit au secours de l'infante sur la première nouvelle qu'il avoit eue de son aventure. Orgolion étoit à la tête de cette troupe , & sa fureur étoit si grande qu'il aturoit intimidé les plus intrépides ; je vous avoue même , seigneur , que sa vue me fit frémir. Lorsqu'il fut assez près de Tigrande pour se faire entendre , il s'écria d'une voix terrible : J'étois étonné avec raison qu'il y eût un homme assez hardi pour oser vous regarder sachant que vous devez être ma femme ; qu'elle vengeance j'en aurois tiré si l'on nous avoit dit la vérité ! Ah ! si je connoissois celui qui a été assez téméraire pour apporter une si fausse nouvelle à l'empereur , je le déchirerois de mes propres mains. Le grand écuyer de l'empereur , dont la sagesse & la modé-

ration étoient extrêmes & qui haïssoit naturellement le Tartare, s'avança & lui dit : On ne vous avoit rien rapporté qui ne fût véritable , & la princesse seroit au pouvoir des géans & de leurs chevaliers, sans le secours du prince Orcan , que vous voyez blessé , & celui de ce généreux étranger (en lui montrant Poliarte) qui a fait en cette occasion des actions dignes d'une gloire immortelle , & sans lesquelles votre vengeance & votre secours auroient été fort inutiles.

Orgolion voyant la grande jeunesse de Poliarte, répondit au grand écuyer : La peur vous aura sans doute fait voir des géans où il n'y en avoit point. Il ajouta à cette belle réponse plusieurs discours ridicules & pleins de vanité , qui ne furent approuvés de personne & moins encore de Tigrinde.

On observa un grand silence pendant le reste du chemin ; il n'y eut qu'Arlande qui s'approcha de mon maître & qui lui dit tout bas : Hé bien , seigneur ! que pensez-vous de ce beau jeune homme ? avez-vous vu jamais rien de plus horrible ? Madame Arlande , lui répondit Poliarte , la princesse est encore plus belle qu'il n'est affreux , & celui qui pourra plaire à cette beauté ne sera pas fort occupé de lui. Ce discours prononcé avec autant de franchise

que d'agrément , donna quelque consolation à Tigrinde qui l'entendit , car il lui parut que son nouveau chevalier voyoit Orgolion avec assez d'indifférence.

Les nouvelles du secours que l'on avoit donné à la princesse devancèrent son arrivée à Trébifonde , ainsi tous les habitans sortirent en foule pour voir le chevalier de la Fortune. Quand nous fûmes arrivés au palais , l'empereur embrassa tendrement la princesse , il reçut Poliarte avec toute la politesse imaginable , & ordonna que l'on eût pour Orcan tous les soins que sa situation pouvoit exiger.

Mon maître se contenta de faire panser ses blessures , & s'entretint quelque tems avec Tigranor , qui fut très-content de sa conversation & le conjura de ne point demeurer inconnu à sa cour , voulant lui rendre tous les honneurs qu'il méritoit , car il ne doutoit point qu'il ne fût d'une illustre naissance. Poliarte le pria de l'en dispenser , & lui dit qu'il n'avoit d'autre mérite que l'envie d'exposer ses jours pour son service. L'empereur n'insista pas davantage , mais il lui fit rendre tous les honneurs que l'on doit aux princes. Mon maître fit insensiblement tomber la conversation sur le mariage d'Orgolion & de la belle Tigrinde , & lui repré-

senta avec douceur combien l'inégalité prodigieuse que l'on remarquoit en leurs personnes suffisoit pour empêcher ce mariage. Mais Tigranor paroissoit aussi résolu de tenir sa parole qu'affligé de ne pouvoir y manquer. Le prince , avec cette vivacité inséparable d'un amour naissant , lui demanda la permission de combattre le Tartare & de lui prouver par les armes que ses prétentions étoient injustes. L'empereur ne sut quel parti prendre , car s'il desiroit la mort du géant il ne craignoit pas moins celle d'un chevalier qui savoit plaire dès le premier abord. Poliarte de son côté regarda ce silence comme un consentement , & ne lui en parla pas davantage. Le lendemain ils allèrent ensemble rendre visite à Orcan , & ils apprirent avec joie que ses blessures n'étoient point dangereuses & qu'il seroit guéri dans peu de jours.

Quelque tems après , l'empereur donna un grand festin à toute sa cour ; il se plaça seul à une table , & fit mettre à une autre le chevalier de la Fortune avec le prince son fils , qui pour lors étoit dans la première jeunesse. Le superbe Orgolion s'aperçut avec douleur que l'on avoit plus d'égards & que l'on traitoit mon maître d'une façon plus distinguée que lui ; ainsi quand les tables furent levées il se présenta devant Tigranor , & lui dit avec autant

de colère que d'insolence : Il paroît bien , empê de Trébifonde , que tu as déjà oublié le g service que je t'ai rendu , puisque tu oses me prifer ; je ne puis demeurer plus long-tems dans cour où l'on m'offense , donne-moi ta fille coi tu me l'as promise , & je pars.

Ce discours surprit tout le monde avec rai l'empereur lui-même ne fut que lui répondre ; grinde pâlit & pleura , & les chevaliers dont la étoit remplie ne purent la regarder sans ple comme elle. Mais Poliarte voyant que l'emp ne répondoit point , jetta les yeux sur la prin & s'aperçut qu'elle lui adreffoit un de ces reg touchans qui savent si bien obtenir du secours j la beauté malheureuse. Alors animé tout à-la & de compassion & d'un généreux dépit , il se le & après avoir demandé à Tigranor la permit de parler , il dit d'un air fier & intrépide : O lion , l'excessive bonté de l'empereur te rend a hardi pour ofer parler devant lui avec autant c solence ; il ne suffit pas de terrasser un dragon p mériter la princesse , il faut lui plaire ; on ne j disposer de sa main sans son consentement , comme elle est très-éloignée de te l'accorder suis prêt à te prouver que non-seulement tu es digne de la posséder , mais que l'empereur ne j

te la donner. Orgolion fut si surpris de voir qu'un homme seul osât le défier , qu'il ne fut d'abord que lui répondre ; mais se tournant vers l'empereur : Ajoute , lui dit-il , à mes autres bienfaits le respect que j'ai pour toi , sans lui je mettrois tout à l'heure cet enfant en mille pieces ; cependant je te jure , que plus je retiens ma colère , & plus ma vengeance sera terrible. Et toi , jeune insensé , poursuivait-il en regardant mon maître , on voit bien que tu es étranger , puisque tu ne me connois pas ; je te ferai bientôt éprouver la différence qu'il y a de moi à ceux que tu as pris pour des géans ; armes-toi , & viens mourir. En achevant ces mots , il sortit de la salle.

Le chevalier de la Fortune étoit le seul qui parût avec tranquillité au milieu des craintes & des allarques'Orgolion avoit inspirées à tout le monde. Il prit ses armes en présence de Tigranor qui lui dit en l'embrassant : Chevalier , vous vous préparez à un grand combat , dieu veuille vous rendre vainqueur , puissiez-vous dégager ma fille d'un mariage qui feroit le malheur du peu de jours qui me restent à vivre. La justice de la cause que je défends , répondit Poliarte , ne me laisse aucun doute sur le succès ; au surplus , quoi qu'il en puisse arriver , l'entreprise me sera toujours glorieuse.

La princesse étoit si foible qu'elle n'avoit pas la force de se lever ; son beau visage n'offroit plus aux regards de ceux qui se trouvoient dans la salle que la pâleur de la mort. Poliarte s'approcha d'elle & lui dit avec une noble assurance : Madame , je vais soutenir que non-seulement Orgolion , mais encore aucun mortel n'est digne de vous. Il n'est guère possible que je sois vaincu en défendant une si grande vérité. Cependant , si mon étoile me faisoit succomber , n'en accusez que moi seul. Puissent les dieux vous préserver de ce malheur , lui répondit la princesse ; ma mauvaise fortune me doit alarmer , mais votre mérite doit encore plus me rassurer. Je vous conjure de vous ménager dans ce combat & de modérer la vivacité de votre courage. Songez que ma vie dépend absolument de la vôtre. Daignez , lui répondit le prince , vous placer de façon que vous puissiez être témoin du combat , non-seulement pour redoubler mes forces par votre présence , mais pour juger de l'attention que j'aurai à vous obéir. Oui , seigneur , lui répliqua l'infante , je vais me placer comme vous le desirez , & j'attendrai ma vie ou ma mort de votre succès.

On vint dire alors que le Tartare étoit dans la cour du palais , prêt à combattre. Le chevalier de la Fortune prit congé de l'empereur , & baïsa la main

main de la princesse qui n'eut pas la force de la retirer. Il descendit l'escalier, accompagné des principaux chevaliers de la cour. Quand le Tartare, qui commençoit déjà à s'impatienter, le vit paroître, il lui cria d'une voix terrible : Je vais te prouver, jeune insensé, la différence qu'il y a de ma force à celle des géans que tu as vaincus. As-tu la hardiesse de soutenir les impertinences que tu m'as dites, à présent que je suis armé ? J'aime beaucoup mieux, lui répondit mon maître, te voir caché sous tes armes qu'à visage découvert ; mais profitons du tems & ne le perdons point en paroles inutiles.

On leur partagea le terrain & le soleil. Les trompettes sonnèrent. Ils partirent, & se rencontrèrent avec tant de violence qu'ils furent renversés eux & leurs chevaux, leur chute fut même si terrible que l'on n'imagina pas qu'ils pussent y survivre.

Orgolion étoit blessé à la poitrine, mais il avoit une jambe si fort embarrassée sous son cheval, qui lui-même étoit hors de combat, qu'il ne lui fut pas possible de se relever.

Le chevalier de la Fortune, quoique blessé à l'épaule & très-étourdi de sa chute, se dégagera de dessous son cheval & courut l'épée à la main sur

Orgolion ; mais il s'arrêta pour songer au parti qu'il devoit prendre. Tous les spectateurs furent irrités d'une générosité si peu raisonnable , car sa mort étoit assurée s'il donnoit à son ennemi le tems de se mettre en défense.

Enfin Poliarte se rappelant les ordres de Tigrinde , s'écria d'une voix que tout le monde put entendre : Orgolion , si je ne combattois que pour ma vie , je t'aiderois à te relever , pour te prouver ce que c'est qu'un enfant tel que moi ; mais la princesse Tigrinde m'a fait promettre de ne penser qu'à ses intérêts ; souffre donc ce que tu as bien mérité. A ces mots il lui fit voler la tête , & les assistans poussèrent mille cris de joie. Le vainqueur fut reçu de l'empereur & de la princesse avec tous les témoignages possibles de joie & de reconnoissance. La satisfaction de Tigrinde auroit été complète si elle n'eût pas apperçu que mon maître étoit blessé ; elle en témoigna son inquiétude. Aussi - tôt on le conduisit dans son appartement, où il fut pansé d'une blessure qui n'étoit pas dangereuse & qui ne fut pas long - tems à guérir.

L'heureux succès de ce combat contribua beaucoup à la guérison du prince Orcan. A peine étoit-elle confirmée , que l'on vit arriver quatre ambas-



Oraison, si je ne combattois que pour ma vie,
je voudrois à te relever, pour te prouver ce que
c'est qu'un enfant tel que moi;



fadeurs du royaume de Circassie. Leur deuil annonça au prince Orcan la nouvelle de la mort du roi son père ; il apprit aussi que ses sujets le supplioient de venir prendre possession de la couronne dont il étoit unique héritier. Il ne fut pas moins sensible à la perte qu'il avoit faite qu'à la cruelle nécessité de se séparer de Tigrinde. Il vint sur-le-champ prendre congé de l'empereur & de la princesse , & partit , bien résolu de demander Tigrinde en mariage , & de venir lui-même en faire la proposition d'abord qu'il auroit assuré la tranquillité de son royaume.

La princesse & Poliarte se contraignirent un peu moins qu'ils ne faisoient avant son départ. L'empereur lui-même approuva leur conduite ; car la valeur & les procédés du chevalier lui plaisoient infiniment , & il ne pouvoit imaginer que l'élévation de son cœur & de ses sentimens ne fût causée par la grandeur de sa naissance. Il dit donc un jour à Tigrinde qu'il ne seroit pas fâché de la voir unie avec un chevalier d'un aussi grand mérite , & cette proposition fut reçue avec des sentimens de joie qu'elle ne pouvoit dissimuler. On convint cependant , avant que d'aller plus loin , qu'elle s'informerait de la naissance de mon maître. Arlande me rendit cette conversation ; car nous avions fait ai-

sément connoissance , soit qu'elle eût de l'inclination pour moi , soit qu'elle voulût être instruite des sentimens du chevalier de la Fortune pour sa maîtresse. Pour moi qui la trouvois fort à mon gré , je cherchois volontiers toutes les occasions de l'entretenir. Quand elle m'eut fait part des idées de la princesse & de l'empereur , elle me fit de grandes instances pour m'engager à lui découvrir le nom & la naissance de mon maître. Je m'en excusai d'abord , en lui disant que je l'ignorois absolument ; mais enfin Poliarte m'ayant non-seulement permis , mais même ordonné de l'instruire , je feignis de céder à sa curiosité.

Tigrinde rendit compte à l'empereur de ce qu'elle venoit d'apprendre , & dès-lors il redoubla d'attentions pour Poliarte , qui s'aperçut aisément qu'Arlande avoit dit ce qu'elle avoit appris de sa naissance. Il en fit même confidence à Tigranor , & lui témoigna le desir qu'il avoit d'épouser la princesse , & Tigranor le regarda dès ce moment comme son gendre. Toute la cour donna des marques de joie quand elle fut instruite de cette nouvelle , & Tigrinde n'y fut pas la moins sensible. On convint que Poliarte iroit promptement à Constantinople pour obtenir le consentement de l'empereur son père

pour ce mariage & l'engager à envoyer des ambassadeurs pour demander la princesse.

La belle Tigrinde fut très-affligée de ce retardement , mais la tranquillité où elle étoit sur les sentimens de son amant la consola , & notre départ ne fut différé que pour donner le tems à un fameux peintre de faire les portraits de Tigrinde & de Poliarthe , qui vouloient adoucir par ce moyen les horreurs que l'absence cause toujours aux amans.

Tous les grands de la cour nous accompagnèrent jusqu'au vaisseau , & nous mêmes à la voile. Poliarte ne fut pas long-tems sans arriver à Constantinople , & fut d'autant mieux reçu par l'empereur son père , qu'il n'en avoit appris aucune nouvelle depuis son départ. Il est vrai que le bruit des grandes actions du chevalier de la Fortune s'étoit répandu dans Constantinople , mais on ignoroit que ce nom fût celui que Poliarte avoit pris. Il trouva le prince Périandre son frère en assez mauvaise santé , & il apprit de lui que la fille du roi d'Hongrie , que l'on vouloit lui faire épouser , étoit à deux journées de la ville ; & comme il ne pouvoit aller au-devant d'elle , il conjura Poliarte de s'acquitter pour lui de ce devoir. Il y consentit & partit à l'instant , suivi d'un cortège nombreux & magnifique.

Poliarte rencontra le lendemain son illustre belle-sœur, & mit aussi-tôt pied à terre. Cette princesse, qui se nommoit Diane, étoit si charmante que Tigrinde ne parut plus si belle aux yeux de mon maître, qui de son côté ne lui parut pas moins aimable, sur-tout en apprenant qu'il étoit le fameux chevalier de la Fortune; en un mot ils s'aimèrent, & leurs premiers regards firent naître dans leurs cœurs la plus violente passion.

La princesse fut reçue avec une magnificence excessive dans les faubourgs de Constantinople; & cette nuit fut cruelle pour les deux nouveaux amans, qui se reprochoient une foiblesse absolument déraisonnable. J'étois couché si près du prince, que sa voix me réveilla sans peine. Je prêtai l'oreille à ses discours, persuadé que ses soupirs n'avoient point d'autre objet que Tigrinde; mais je fus bien étonné d'entendre qu'il n'invoquoit cette princesse que comme un secours contre la nouvelle ardeur dont il se sentoit enflammé. Belle Tigrinde, disoit-il, que font à présent ton amour & le mien, & pourquoi ne s'unissent-ils pas pour défendre mon cœur qui cherche à t'échapper? Dans quel état me trouvais-je! Ô ciel! j'adore une princesse qui doit épouser mon frère! je vois l'abîme où m'entraîne mon aveuglement, & je ne puis m'en éloigner!

Diane ! Tigrinde ! noms chéris , objets que j'adore , laissez-moi respirer , & souffrez que je prenne conseil de ma vertu ! Non , c'est trop balancer entre mon devoir & ma passion ; j'éviterai , par une fuite généreuse les dangereux appas de Diane ; j'irai tomber aux pieds de Tigrinde , & les douceurs d'un amour innocent me guériront sans doute d'un amour criminel.

Diane de son côté pensoit à-peu-près les mêmes choses ; mais le jour dissipa les projets de la nuit , on se vit , on se parla : quel moyen de résister ! Enfin nous arrivâmes dans Constantinople , & nous trouvâmes cette ville dans le trouble & dans la douleur. Périandre venoit de mourir , & Diane , au lieu des fêtes que l'on avoit préparées pour la recevoir , ne trouva que des marques de tristesse. Elle fut moins touchée de cet événement qu'elle ne l'auroit été dans un autre tems , car elle n'étoit plus obligée de combattre le penchant qu'elle sentoit pour mon maître.

Le trône & l'espérance de posséder une princesse charmante sont capables de consoler des plus vives douleurs , cependant Poliarte fut véritablement touché de la mort de son frère. Le souvenir de Tigrinde & la parole qu'il lui avoit donnée combat-

toient encore dans son cœur ; mais les ressources d'un objet éloigné sont bien foibles contre un objet présent qui paroît avec tout l'empire de l'amour & de la beauté,

Dans ces circonstances Enceladan lui proposa d'épouser la princesse Diane , & lui représenta l'avantage que l'empire retireroit de l'alliance du roi d'Hongrie ; il insista sur la sagesse & sur les attraits de la princesse , qu'il falloit d'autant moins renvoyer au roi son père , qu'il ne l'avoit pas tant accordée à Périandre qu'à l'héritier de l'empire.

Ces raisons jointes à l'autorité d'un père , achevèrent bientôt de déterminer Poliarte. L'empereur fit partir un chevalier pour faire part au roi d'Hongrie de ce nouvel arrangement , & ce prince ne fit point attendre son consentement. Diane en fut charmée , & les noces furent célébrées avec une joie universelle , mais la mort de Périandre les rendit moins brillantes.

Poliarte voulant du moins s'excuser d'avoir manqué à sa parole , envoya un chevalier à Trébissonde pour remettre une lettre à l'empereur Tigranor , dans laquelle il lui représentoit la nécessité de son mariage & l'autorité de son père qu'il n'a-

voit pas osé contredire. Il me chargea d'une autre que je devois rendre secrètement à Tigrinde par le moyen de ma chère Arlande. Nous arrivâmes promptement & heureusement, ce chevalier & moi, à Trébisonde, & nous trouvâmes cette ville dans les fêtes. Tout y marquoit la joie de voir Tigrinde élevée à l'éminent degré d'impératrice par la mort de Périandre.

Il nous fut aisé de voir que l'on n'avoit aucun soupçon de la nouvelle dont nous étions chargés; ainsi l'envoyé de Poliarte résolut d'attendre pour remettre sa lettre à l'empereur, qu'il en eût appris quelque chose par une autre voie. Pour moi, je n'eus pas la force d'affliger Tigrinde, & de lui apprendre une nouvelle si cruelle & qu'elle prévoyoit si peu.

J'avois beaucoup d'impatience de voir Arlande; ainsi je me rendis la nuit au palais, ne voulant être connu que d'elle. Je lui dis en termes généraux que Poliarte m'envoyoit pour une affaire importante, & je la priai de garder le secret sur mon retour; mais j'eus beaucoup de peine à ne pas satisfaire sa curiosité. Elle m'avoit reçu dans un cabinet d'où j'entendis la voix d'un homme qui se plaignoit; Arlande me dit que c'étoit celle d'Orcan; elle ajouta qu'il étoit revenu depuis peu à la cour de Trébi-

sonde avec une suite magnifique , dans l'espérance que la grandeur de ses états & l'amitié que Tigra-
nor lui avoit témoignée lui feroient épouser la prin-
cesse Tigrinde ; mais que la joie universelle & le
motif des fêtes dont il avoit été témoin , lui ayant
appris que l'infante étoit destinée à Poliarte , & a-
voient réduit à l'extrémité , & que les médecins
étoient sur le point de l'abandonner. Elle me dit
encore que Tigrinde étoit touchée de son état ,
parce qu'elle l'estimoit & qu'elle n'avoit point
oublié les services qu'il lui avoit rendus ; que ce-
pendant elle étoit fâchée d'être obligée de lui ren-
dre visite , dans la crainte qu'elle avoit d'entrete-
nir un mal dont elle n'ignoroit pas la cause. J'ap-
pris ensuite qu'elle alloit arriver dans son appar-
tement , & je fus curieux d'entendre la conversa-
tion d'Orcan & de Tigrinde , pour en rendre
compte à Poliarte. Arlande qui ne cherchoit que les
occasions de m'obliger , me fit voir une petite
porte qui donnoit précisément sur le lit du malade ,
& qui n'étoit couverte que d'une tapisserie. Je ré-
solus d'attendre en cet endroit , & j'y demurai seul ,
car Arlande fut obligée de se rendre auprès de la
princesse.

Tigrinde ne fut pas long-tems sans arriver , &
j'entendis qu'il lui répondit à la question qu'elle lui

et sur l'état de sa santé. On ne peut être plus mal, madame ; je ne meurs point ou du moins je meurs trop lentement. Prenez courage , seigneur , lui réliqua-t-elle , nous n'épargnerons rien pour rétablir votre santé , soyez persuadé de l'intérêt que nous y prenons tous.

Mon sort , s'écria Orcan , ne doit intéresser personne , il ne m'intéresse pas moi-même ; la vie n'est point à désirer lorsqu'elle n'a plus rien d'agréable. Que ceux qui sont heureux vivent ; je mourrai , mais cependant moins affligé que je ne l'étois quand vous étiez au pouvoir d'Orgolion : j'ai du moins aujourd'hui la consolation de vous laisser dans un rang éminent avec un prince digne de vous. Je n'aurois pu vous offrir qu'une couronne ordinaire , & Poliarte vous donne un empire. Puisse-t-il vous aimer autant que je vous ai aimée ! Je vous souhaite une longue vie , & je lui desiré une fidélité semblable à la mienne.

A ces mots il tomba dans un si grand évanouissement , que l'on douta de sa vie ; Tigrinde ne put le voir en cet état sans répandre des larmes. Enfin les secours l'ayant fait revenir , & l'empereur qui survint n'ayant rien négligé pour le consoler , ils le quittèrent pour le laisser reposer ; mais il étoit si

fort abattu qu'on n'osoit espérer qu'il passât la nuit.

Pour moi , qui connoissois la valeur & la générosité d'Orcan , je me sentis fort attendri , & comme il me parut l'homme le plus digne d'épouser Tigride , après Poliarte , je résolus de contribuer à son bonheur. Je demurai long-tems dans le cabinet , & quand il fut seul j'entrai doucement dans sa chambre , je m'approchai de son lit , & je lui appris le mariage de Poliarte avec la princesse d'Hongrie. Cette nouvelle rappela son ame prête à s'envoler ; il eut cependant beaucoup de peine à me croire , il s'imaginoit que la compassion m'engageoit à le tromper pour le soulager ; mais quand il m'eut reconnu pour l'écuyer de Poliarte , il n'eut plus aucun doute. Je lui recommandai le secret & je sortis du palais sans que personne m'eût reconnu.

Le bruit du mariage de Poliarte commença à se répandre dans Trébifonde , & ces nouvelles étonnoient tout le monde ; l'empereur ne pouvoit se résoudre à les croire , lorsque nous nous présentâmes à lui , l'envoyé de mon maître & moi. Il me reconnut d'abord , & ma vue lui causa beaucoup d'émotion ; il prit la lettre sans rien dire , & ja lut , mais ce ne fut pas sans changer plusieurs

ois de couleur. Mais après avoir réfléchi quelque tems il se leva & se retira en disant à haute voix : Le procédé de Poliarte est affreux , & je serois indigne du trône que j'occupe si je le laissois impunî.

J'allai promptement trouver Arlande , je lui fis part de l'ordre que j'avois reçu de Poliarte , la conjurant d'employer toute son adresse pour appaiser la colère de Tigrinde ; en même-tems je lui donnai la lettre dont j'étois chargé. Arlande fut très-affligée , & courut à l'instant pour la rendre à sa maîtresse. Elle ne fut pas long-tems sans venir me retrouver ; elle m'apprit que Tigrinde étoit dans une si grande colère , que les soumissions , les excuses de Poliarte & tout ce qu'elle avoit pu lui dire pour la consoler avoit été inutile. Elle ajouta que la princesse après avoir répandu beaucoup de larmes , avoit juré par son honneur & par le sceptre de son père , de n'avoir jamais d'autre époux que le vainqueur de Poliarte & le destructeur de l'empire de Constantinople.

Tigrinde elle-même me confirma tout ce que m'avoit dit Arlande ; car elle vint encore rendre visite au roi de Circassie , à qui ces nouvelles flatteuses tenoient lieu de remedes , & qui se trouvoit

déjà fort soulagé. Je vins promptement me placer au même endroit qui m'avoit déjà servi , & j'entendis que la princesse félicitoit Orcan sur le retour de sa santé. Je ne puis me réjouir tout-à-fait , Madame , lui répo dit-il , du meilleur état où je me trouve ; je suis obligé d'avouer que je ne le dois qu'à l'offense que vous avez reçue , mais je sens avec plaisir que j'aurai bientôt assez de force pour vous venger. Ce n'est pas d'aujourd'hui , lui répliqua la princesse , que j'ai des preuves de votre attachement , je me suis souvent reproché de ne pouvoir le reconnoître. J'ai aimé Poliarte comme un mari dont mon père avoit fait choix ; mais à présent que sa perfidie a détruit l'engagement que j'avois avec lui , je le hais , je déteste son nom , & je ne pense qu'aux moyens de le faire périr. Je reçois donc vos offres avec plaisir , & je vous conjure de ne penser qu'à votre guérison. Orcan lui fit encore quelques protestations , après lesquelles ils prirent congé l'un de l'autre.

Tigrinde étoit à peine sortie de l'appartement du roi de Circassie , que l'empereur y arriva ; il comprit aisément le sujet de sa joie qui brilloit dans les yeux du malade. Après les premiers complimens Tigranor lui dit :

Je suis d'autant plus sensible à l'affront que je reçois de Poliarte, qu'il est d'un rang illustre, & le ressentiment que j'en conserverai toute ma vie est proportionné à la grandeur de l'injure ; mais avant tout, mon premier soin doit être de donner à Tigrande un époux digne d'elle. Je connois votre valeur & les forces de votre royaume, & je n'ignore point l'amour que vous avez pour ma fille, ainsi je ne puis mieux faire que de vous la donner ; mais à condition que vous partagerez mes intérêts & ma haine contre toute la famille d'Enceladan.

Orcan baïsa les mains de l'empereur, & lui répondit avec tous les transports d'un amant qui passe du plus cruel état à la plus grande félicité. Tigranor satisfait des sentimens & des assurances que lui donna le roi de Circassie, se retira après l'avoir embrassé comme son fils.

La santé d'Orcan fut bientôt rétablie, & il épousa la princesse. On fit des tournois d'une magnificence extrême, malgré les cruelles guerres que l'on méditoit. Tigranor après avoir donné quelques jours aux plaisirs, assembla son conseil pour examiner l'affront que Poliarte lui avoit fait, & l'on résolut la ruine de Constantinople, en unissant pour cet effet les forces de l'empire avec celles des alliés. Cette réso-

lution devint bientôt publique , & Tigranor étant fort aimé de ses sujets, l'on eût dit en voyant éclater leur zele & leur fureur , que mon maître les avoit tous offensés en particulier. Tigrinde voyoit avec joie les préparatifs que l'on faisoit pour sa vengeance ; elle ne pouvoit cependant arracher de son cœur le souvenir d'un ingrat qu'elle avoit tant aimé ; elle regardoit le portrait qu'il lui avoit laissé , & cette vue entretenoit sa douleur & ses regrets. Orcan avoit son estime , Poliarte étoit l'objet de sa colère ; mais cette colère faisoit quelquefois place à des mouvemens plus doux , si j'en dois croire ce que me disoit Arlande.

L'envoyé de Poliarte se retira après la déclaration de guerre , & ma santé m'empêcha de le suivre. Je demurai quelques mois malade à Trébifonde, mais je fus toujours caché dans une maison où j'avois souvent le plaisir de voir Arlande.

Cependant Tigrinde donna le jour à deux jumeaux , dont l'un étoit un prince qui fut nommé Endimir , & l'autre une princesse , qui est la fameuse Léonide dont la valeur & la beauté font tant de bruit dans l'univers. L'air se couvrit de nuages au moment de sa naissance , la nuit parut avant le coucher du soleil , le soleil ne donnoit aucune autre

tre clarté que celle des foudres & des éclairs, & les éclats de tonnerre étoient d'une violence extraordinaire.

Les sages donnèrent différentes interprétations à ce prodige ; les uns disoient que Léonide seroit impératrice de Trébisonde, les autres assuroient qu'elle en augmenteroit la splendeur ; mais ils furent tous d'accord sur la beauté & la valeur incomparable que les astres lui promettoient. Quelques jours après, le sage Ariston vint à la cour. C'étoit un homme qui s'étoit attiré une vénération générale par son savoir ; l'avenir n'avoit rien d'impénétrable à ses yeux, & tout ce qu'il prédisoit étoit regardé comme infaillible. On fut surpris de le voir, car il passoit sa vie dans une forêt, à cinq journées de Trébisonde, sans autre occupation que celle de contempler le ciel. L'empereur qui l'aimoit & qui l'estimoit beaucoup, le reçut à merveille & le conduisit aussi-tôt chez Tigrinde qui n'étoit pas encore relevée, & qu'il trouva jouant avec sa petite fille. Il examina les traits de cet enfant avec attention, & tout d'un coup, avec un enthousiasme au-dessus de l'humanité il s'écria : O merveilleuse princesse ! à quelle gloire es-tu réservée ! Ensuite se tournant du côté de Tigranor il lui dit :

Grand empereur de Trébisonde, j'ai examiné la
Tome III. E

naissance de cette princesse , j'ai vu toutes les constellations occupées à lui donner des avantages que les cieux n'accordèrent jamais à d'autres mortels. Je ne viens ici que pour avoir le plaisir de la tenir entre mes bras & celui de la considérer avant de mourir. Soyez certain que rien n'égalera ses charmes & sa valeur ; le destin lui réserve l'honneur de triompher de l'empire grec , ainsi vous devez suspendre la guerre que vous avez résolue , pour attendre les tems favorables que le destin vous promet.

Et vous , Tigrinde , lui dit-il alors , je puis vous assurer que le ciel doit augmenter votre grandeur ; mais il faut attendre quelque tems pour être vengée d'un prince qui vous a manqué de fidélité , plutôt par la faute du destin que par le défaut de son cœur. Contentez-vous à présent des remords dont il est tourmenté , & ne doutez point que vos chagrins ne soient un jour suivis d'un bonheur que vous n'espérez pas.

Lorsque la réflexion eut fait place à l'étonnement que causa ce discours d'Ariston , on résolut de se soumettre aux ordres du ciel & de suspendre la guerre , mais sans discontinuer les préparatifs , pour être en état de tout entreprendre lorsque la jeune princesse auroit atteint l'âge convenable.

Quelque tems après, Orcan obtint de l'empereur, avec assez de peine, la permission de conduire Tigrinde dans ses états ; mais au moment de leur départ, le prince de Trébisonde, frère unique de la reine de Circassie, tomba dangereusement malade & mourut en peu de jours. Tigranor ne put soutenir cette disgrâce, & le suivit de près ; ses peuples le pleurèrent comme leur père, & Tigrinde lui succéda. Orcan fut couronné avec elle, sans aucune difficulté. Il nomma un viceroi pour gouverner la Circassie, & se donna tout entier aux soins de son nouvel empire. Pendant qu'il prouvoit à ses peuples l'excès de sa justice & de sa prudence, Tigrinde n'étoit occupée que de l'éducation de ses deux enfans. Mais cette douce occupation fut bientôt mêlée d'une vive douleur, par la perte imprévue du prince Endimir.

On pria le vertueux Ariste de raconter le détail de cet accident, & il continua son récit en ces termes : Tout ce que la nature & l'art peuvent avoir d'agréable se trouve dans un lieu situé auprès de Trébisonde, auquel on a donné avec raison le nom de paradis terrestre. Les princes de cet empire vont ordinairement y prendre le plaisir de la promenade. Tigrinde y conduisit un jour ses deux enfans, qui n'étoient alors âgés que d'environ quatre ans ;

elle avoit résolu d'y faire quelque séjour. Un soir , au coucher du soleil , pendant qu'elle se promenoit avec sa cour dans un bosquet sur le bord de la rivière qui se jette assez près de-là dans la mer, la nourrice étoit demeurée derrière avec les deux enfans & une demoiselle qui les servoit. Ces deux femmes apperçurent un bateau de pêcheur attaché à quelques arbres ; Léonide eut envie d'y entrer , aussi-tôt le petit Endimir voulut en faire autant , & les femmes eurent la complaisance de les y conduire.

Les secouffes qu'ils donnoient en badinant détachèrent le bateau , la demoiselle qui s'en apperçut sauta promptement à terre avec la petite Léonide qu'elle tenoit entre ses bras , elle la posa promptement sur l'herbe & se tourna pour prendre le prince que la nourrice lui présentait : mais la précipitation avec laquelle elle s'avança l'ayant fait glisser , elle tomba dans l'eau , & si la nourrice ne l'avoit retenue par sa robe , elle eût été noyée. Cependant elle fut assez heureuse pour regagner le bord , sur lequel tous les gens de la cour , qui accoururent aux cris de Léonide , la trouvèrent évanouie. Quand elle eut repris ses esprits , elle conta le malheur qui venoit d'arriver , & comme on ne vit plus alors ni la nourrice , ni le petit Endimir , non-plus que

Le bateau , l'on conclut que le courant les avoit emportés. On fit descendre plusieurs barques jusqu'à la mer , mais leurs recherches furent inutiles ; On trouva seulement le lendemain , à plusieurs milles au large , le bateau renversé , ainsi l'on ne douta plus que le jeune prince n'eût péri. Et c'est ainsi que Léonide s'est trouvée l'unique héritière de l'empire de Trébisonde.

Quelque tems après le couronnement d'Orcan, poursuivit Ariste , je partis de Trébisonde pour retourner à Constantinople , où je trouvai que la princesse Diane avoit comblé de joie Poliarte & tout l'empire Grec, en donnant le jour à un prince que l'on avoit nommé Caloandre à cause de son extrême beauté ; il est vrai que tout enfant qu'il étoit encore , on ne pouvoit le regarder sans l'aimer & sans l'admirer. Il me rappela l'idée de la petite Léonide que j'avois vue à Trébisonde ; mais ce qu'il y a de plus étonnant , c'est qu'en rendant compte à Poliarte de ce qui s'étoit passé dans cette ville , quand je lui fis le récit des prodiges arrivés au moment de la naissance de Léonide , il me dit qu'il étoit arrivé précisément la même chose lorsque Caloandre étoit venu au monde , & nous trouvâmes que Diane & Tigrinde étoient accouchées au même instant. Malgré toutes les raisons que Poliarte avoit

d'être content de son sort , il se reprochoit sans cesse son infidélité ; & je fais que non-seulement il pense aujourd'hui de la même façon , mais encore il prévoit les malheurs qui sont inévitables à ses peuples , & qu'il voudroit se sacrifier lui-même pour appaiser la colère d'Orcan & de Tigrinde. Mais la haine est invétérée depuis si long-tems dans leurs cœurs , que l'on doit s'attendre à une guerre terrible. Ainsi , prince , si vous voulez secourir vos parens , vous n'aurez pas beaucoup de tems , ni vous ni vos cousins , pour chercher des aventures dans les royaumes étrangers. Ce fut ainsi que l'écuyer termina son histoire , qu'Arfilée fut charmé d'avoir entendue. Les princes joignirent la compagnie qui s'étoit dispersée dans les bosquets , & l'on passa le reste du jour au milieu des plaisirs.

Caloandre étoit le seul qui s'ennuyât dans un séjour si charmant ; il avoit découvert que son frère & son cousin étoient amoureux , & il cherchoit les moyens pour les dégager de leurs chaînes ou pour s'en séparer honnêtement , dans le dessein d'aller chercher la gloire , car son cœur n'étoit épris d'aucun autre objet. Prévenu de cette idée , il tira à l'écart Polémon & Altobel , & les engagea à se promener avec lui pendant que toute la cour retourneroit au château. Vous savez , leur dit-il , que le

désir de nous signaler nous a fait partir de Constantinople , & c'est pour un si noble dessein que nous sommes venus ici ; les fêtes sont finies & nous n'avons plus de prétexte pour nous arrêter dans un lieu où nous ne pouvons mener qu'une vie molle & voluptueuse ; mais s'il est vrai , comme je le soupçonne , que l'amour vous ait séduits , je ne puis vous déguiser combien j'en suis affligé , car on dit que les amans sont ordinairement malheureux. Pour moi qui suis libre & qui veux l'être jusqu'à la mort , je ne vois rien qui m'empêche de continuer mon voyage ; si vous voulez partir avec moi , je serai charmé non-seulement d'être avec vous , mais plus encore de pouvoir me persuader que vous êtes maîtres de vous-mêmes. Quoi qu'il en soit , si l'amour vous retient en ces lieux je ne m'opposerai point à votre séjour , mais vous ne devez pas non-plus vous opposer à mon départ ni trouver mauvais que j'acheve mon entreprise. Altobel fut très-embarrassé du discours de Caloandre ; il auroit bien voulu ne point abandonner un frère qu'il aimoit avec tendresse , mais en même-tems il ne pouvoit soutenir la seule idée de quitter sa chère Arméline. Enfin il lui répondit : Je blesserois la vérité & je trahirois la confiance que je vous dois , si je vous disois que je n'aime point la belle Arméline ; oui , je l'aime avec tant d'ardeur que j'aünerois mieux mourir que

de m'en séparer : jugez combien cet amour a de force , puisqu'il m'arrache d'auprès de vous & qu'il me fait oublier pour un tems le soin de ma réputation. Allez donc où votre courage & la gloire vous appellent ; pour moi qui suis enchaîné dans cet agréable séjour , j'attendrai que l'amour m'accorde quelques-unes de ses faveurs , & je saurai si bien réparer dans la suite les momens que j'aurai perdus , que l'on ne doutera point que je suis votre frère. Caloandre l'embrassa & lui dit en souriant : Si l'amour augmente la valeur vous ferez des choses extraordinaires , quant à moi , je renonce à ses faveurs ; jouissez donc des plaisirs que l'on regarde quelquefois comme des peines ; mais tels qu'ils puissent être , ne vous arrêtez que le moins qu'il vous sera possible. On est sans doute inquiet de nous à Constantinople , ne seroit-il pas plus naturel d'y retourner ? Mais il faudroit y paroître couverts de gloire. Seigneur , lui dit Polémon , un de nous au moins vous accompagnera ; lequel choisissez-vous d'Altobel ou de moi ? Si je me connoissois en physionomie , lui répondit Caloandre , j' imagine que cette politesse vous seroit également à charge. Si vous aimiez vous seriez trop pénétrant , lui répondit Polémon ; je conviens que je suis amoureux , mais je ne le suis pas au point de ne pouvoir vous accompagner. Ils finirent cette conversation en con-

venant de suivre chacun leur goût. Altobel & Polémon se déterminèrent donc au séjour & Caloandre au départ. Il prit congé du roi & de toute la cour dès le soir même, & le lendemain au lever de l'aurore il sortit sans écuyer, car le sien étant mort depuis quelque tems, il avoit résolu d'en chercher un dont il ne fût pas connu. En arrivant à la ville de Chorfe, sur les frontières de la petite Arménie, il fit peindre sur son écu un Cupidon renversé aux pieds d'un chevalier, pour faire entendre qu'il avoit résolu de n'aimer jamais. Il parcourut tous les royaumes voisins, pour s'instruire des préparatifs de l'empereur Orcan, & pour se rendre quand il en seroit tems auprès de l'empereur son père. Il fit de si grandes actions dans tous ces pays, que bientôt on ne parla plus que du chevalier de Cupidon. Pendant ce tems, Altobel & Polémon étoient dans Ismare, très-empressés auprès de la belle Arméline & de la charmante Syrène. La vie qu'ils menaient étoit délicieuse, mais elle étoit peu digne de leur courage. Cependant les nouvelles que l'on apprenoit tous les jours des armemens que l'on faisoit dans tout l'orient, leur faisoient comprendre la nécessité où ils seroient incessamment d'aller secourir l'empire de Grece. Un chevalier d'Ismare, après avoir demeuré dix ans à Trébisonde fut attiré dans sa patrie par le bruit des

grandes fêtes que l'on devoit donner aux noces de son prince ; mais ayant été retenu en chemin par les blessures qu'il avoit reçues dans un combat , il n'avoit pu arriver assez promptement pour en être témoin. Arfilée , Gélindo , Polémon & Altobel étoient avec le roi quand ce chevalier vint lui faire la révérence. Ils lui témoignèrent la curiosité qu'ils avoient de savoir précisément tout ce qui se passoit à Trébisonde , ce qui regardoit la valeur & la beauté de Léonide , la haine de Tigrinde & d'Orcan , & quels étoient les princes & les chevaliers qui se présentoient pour les servir. Celui-ci qui étoit parfaitement instruit, voyant la curiosité que le roi lui témoignoit , leur répondit :

Personne n'ignore quel est le desir de vengeance dont Tigrinde & Orcan sont uniquement occupés , & vous croirez sans peine que ces mêmes sentimens nés avec la princesse Léonide s'accroissent en elle à chaque instant , d'autant qu'elle n'ignore pas qu'elle est destinée à venger les mépris que sa mère avoit reçus. Je ne pourrois vous dépeindre tous les avantages dont le ciel a comblé cette héroïne , ils sont impossibles à décrire. Elle est grande , mais sa taille est si bien proportionnée que l'on voit peu d'hommes qui soient aussi bien faits ; Son visage est noble & majestueux , la blancheur de son teint est mêlée

d'une couleur qui fait honte à la rose du mois de mai , ses yeux sont du plus beau bleu du monde , & cependant si brillans que l'on ne peut les comparer qu'au ciel , que l'on voit charmant dans un jour serein , & terrible quand il est irrité. Mais rien au monde n'égale les graces de son sourire , il n'y a point de douleur qui ne s'évanouisse en la regardant. Tous les regards sont attachés sur elle quand elle paroît en public , & le plaisir de la voir est si grand , que l'on n'entend aucun bruit dans les plus nombreuses assemblées.

Le roi surpris de la magnificence de cet éloge , interrompit le chevalier & dit aux princes : Si le chevalier des Soleils ne nous avoit fait les mêmes impressions , nous pourrions soupçonner la vérité de ce récit. Je ne me persuaderai jamais , s'écria Gélando , qu'il y ait quelqu'un au monde qui puisse égaler le chevalier des Soleils.

Le chevalier lui répondit en souriant : Seigneur nous saurons lequel est dans l'erreur , quand vous aurez vu Léonide & que j'aurai pu juger du chevalier dont vous parlez ; mais en attendant , nous devons convenir , ce me semble , qu'ils ne doivent être comparés qu'à eux-mêmes. Ensuite il continua son récit, Léonide fit paroître tant de force

& d'adresse en commençant ses exercices , que l'on jugea que sa valeur égaloit sa beauté , & qu'elle remplissoit tout ce que le sage Ariston avoit prédit.

A l'égard des préparatifs de la guerre , on les fait avec tout l'empressement possible , & l'on ne doute point du succès ; on s'attend à voir incessamment l'empire Grec tributaire de celui de Trébisonde , Poliarte mort , Tigrinde vengée & Léonide triomphante. Il y a beaucoup de princes qui ont promis à Orcan de lui donner des secours considérables , quelques-uns même ont déjà fait joindre leurs troupes ; en un mot , la réputation de l'infante lui attire tous les jours des secours nouveaux. Safar , jeune prince fort brave & roi de la Turcomanie , vint à Trébisonde l'année dernière à la tête de cinq cens chevaliers choisis , en attendant vingt mille autres qu'il avoit laissés dans ses états , tout prêts à marcher. L'empereur le reçut très-bien , mais d'abord qu'il eut jeté les yeux sur la princesse il devint épris de sa beauté. Cependant Orcan voulut , pour le combler de faveurs , qu'elle reçût l'ordre de chevalerie de la main de ce prince.

Elle parut le jour de la cérémonie avec des armes extrêmement riches ; sa visière haussée laissoit voir un visage si agréable & tout à la fois si fier ,

que l'on ne pouvoit dire si elle ressembloit plus à une Pallas propre à faire naître l'amour qu'à une Vénus capable de vaincre le dieu de la guerre. Safar étoit ébloui de tant de charmes & ne se connoissoit plus. Il brûloit, il trembloit, il ne songeoit ni à ce qu'il devoit faire ni à ce qu'il devoit dire ; & quand il dit à la princesse qu'elle étoit obligée de défendre l'honneur des dames & de secourir celles qui en auroient besoin, il la regarda tendrement pour implorer lui-même son secours. Mais ayant un peu surmonté sa timidité, il ajouta : Un casque ne peut que retarder votre victoire, combattez à visage découvert, & personne au monde ne pourra vous résister.

La princesse, qui méprise l'amour & qui ne se console point d'être née femme (la seule idée de la soumission imposée à son sexe révoltant sa fierté naturelle), ne répondit à Safar que par un regard fier qui lui fit aisément comprendre qu'il n'avoit rien à espérer. Léonide après avoir reçu l'ordre de chevalerie, voyant que l'armée seroit encore longtemps sans être en état de marcher à Constantinople, supplia son père de lui permettre d'aller, à l'exemple des chevaliers errans, chercher les aventures dans les royaumes voisins ; & l'empereur qui l'aime avec une tendresse extrême, ne voulut point

lui refuser cette satisfaction. Mais Tigrinde , après lui avoir représenté que toutes leurs espérances étoient fondées sur elle & sur sa valeur , la conjura de préférer son retour , & lui dit adieu en versant un torrent de larmes.

Le départ de Léonide ne diminua point la vivacité des préparatifs , & l'on voyoit arriver tous les jours des chevaliers à Trébisonde. Il y en eut un entr'autres qui parut avec toutes ses armes à la réserve du casque ; il étoit d'une taille presque gigantesque , & son air de force & de fierté attira sur lui les yeux de toute la cour. Il s'approcha du trône d'Orcan , & lui dit à haute voix sans l'avoir salué : Empereur de Trébisonde , vous occupez une place où mon père Orgolion devoit être assis , Poliarte le combattit dans cette ville & le tua , je ne fais pas trop comment , je crois cependant que ce fut par trahison. On dit que vous êtes juste & que vous avez de la valeur ; j'aime donc mieux vous voir sur ce trône que Poliarte dont je me vengerois s'il étoit ici. J'apprends que vous avez résolu de détruire son empire , & je vois avec beaucoup de plaisir les soins que vous prenez pour y parvenir. Vos campagnes sont couvertes de chevaliers , qu'attendez-vous donc ? que le persan , l'arabe & l'indien inondent votre pays ? Ne savez-vous pas que le grand

nombre produit aisément le désordre ? Croyez-moi , vous avez assez pris de précautions , je viens joindre ma vengeance à la vôtre ; ne différez donc plus , marchez à Constantinople , Brandilon est avec vous , son épée en vaut mille.

Au nom de Brandilon on entendit un murmure dans toute la salle ; sa réputation étoit connue , on savoit qu'il étoit si redouté dans l'Asie que trente chevaliers n'auroient osé le combattre , & l'on n'ignoroit pas que sa force étoit prodigieuse , son adresse admirable & sa colère terrible.

L'empereur lui répondit d'un air grave & majestueux : Je suis fort aisé , Brandilon , de vous voir joint à nous pour renverser l'empire de Constantinople , votre valeur qui remplit tout l'orient m'assure de la victoire ; cependant on ne doit jamais assez mépriser son ennemi pour négliger aucune précaution. Mais le portrait que vous faites de Poliarte n'est assurément pas juste , je l'ai connu , c'est un prince d'une grande valeur & certainement incapable d'aucune trahison. Il combattit votre père en brave homme , il le tua dans un combat singulier & dans la place que vous voyez devant mon palais ; j'ai reçu tant de preuves de son grand courage & de sa prudence , que j'aurai toujours pour

lui beaucoup d'estime ; je suis même persuadé que nous le trouverons prêt à nous bien recevoir. Ses états sont considérables , il a beaucoup d'alliés , & ses deux fils , quoique jeunes , ont déjà fait de si belles actions qu'ils rendent ce prince assez redoutable. Pour redoubler le plaisir que j'ai de vous voir prendre mon parti , les secours que j'attends doivent arriver incessamment. Cependant croyez-moi , prenez quelque repos dans ma cour , & modérez votre généreuse ardeur.

La sage réponse de l'empereur fut autant applaudie que l'arrogance de Brandilon avoit été blâmée ; car personne n'avoit approuvé que Brandilon eût parlé de Poliarte comme d'un traître , lui à qui l'on ne vouloit faire la guerre que pour l'honneur de l'empire & pour satisfaire l'impératrice ; Orcan lui-même ne pouvoit le haïr , & Tigrinde se trouvoit embarquée , elle avoit pris de si grands engagements avec l'univers , qu'elle n'osoit les rompre ; de plus , elle étoit soutenue par l'espérance d'élever sa fille sur le trône de Constantinople. Sans d'aussi fortes raisons , je crois qu'elle auroit empêché l'exécution d'une entreprise qui devoit faire couler tant de sang , d'autant plus , si je ne me trompe , poursuivit le chevalier , que sa haine pour Poliarte n'a d'autre prin-
cipe

cipe qu'un amour dont la flamme n'est pas entièrement éteinte.

Brandilon ne fut pas content de la réponse d'Orcan, il regarda même comme une offense les louanges qu'il avoit données à Poliarte, & malgré les efforts qu'il fit pour ne pas éclater, on remarqua sur son visage la colère dont il étoit agité. L'on voit bien, répondit-il, empereur, que vous ne pouvez vous résoudre à dire du mal d'un homme à qui vous devez la vie & l'empire ; je loue votre reconnaissance, & vous la pousserez peut-être jusques à lui faire part de vos états, sans pouvoir vous résoudre à le priver des siens. Au reste, je suis bien aise d'entendre louer celui que je dois vaincre ; & pour vous donner les moyens de signaler votre grande reconnaissance, je vous promets de lui pardonner à votre considération ; mais je n'aurai pas un moment de repos que je ne l'aie conduit devant vous mort ou vif pour vous laisser maître de son sort.

Altobel fut si fort indigné de l'insolence du Tarsare, qu'il eut beaucoup de peine à se retenir, & le feu qui lui montoit au visage prouvoit assez l'intérêt qu'il prenoit à l'honneur de Poliarte. Toute la compagnie s'en apperçut. Cependant le chevalier ne laissa pas de continuer son discours.

Tome III.

F

L'empereur , ajouta-t-il , dont la prudence est extrême , ne voulut pas pousser plus loin la conversation , & se leva pour ne pas compromettre son autorité. Il fit donner au Tartare un des plus beaux appartemens du palais , avouant qu'il étoit plus content de l'avoir dans ses intérêts qu'une armée entière. Ce secours & beaucoup d'autres qui arrivoient , joints à ceux des rois de Perse , de Russie , de Circassie , du soudan de Babylone & du Turcoman , qui doivent être arrivés présentement , faisoient travailler avec empressement lorsque je suis parti , pour mettre incessamment à la voile & se rendre à Constantinople ; la mer étoit déjà couverte de vaisseaux , & dans quelques mois cette grande ville sera certainement assiégée par toutes les forces de l'Orient.

Les princes raisonnèrent encore quelque tems sur ces nouvelles après le récit du chevalier Arménien , ensuite ils se quittèrent. Mais Altobel & Polémon firent de sérieuses réflexions qui les déterminèrent à s'arracher des bras de l'amour & de la volupté pour arriver à Constantinople quand il seroit tems d'y paroître.

Fin du premier Livre.

6.

*L I V R E S E C O N D.*

CALOANDRE, sous le nom du Chevalier de Cupidon, suivoit les bords d'une rivière. Le soleil étoit à peine levé, il étoit seul & son imagination ne lui représentoit que des idées conformes à son humeur guerrière, lorsqu'il apperçut assez loin de lui un grand nombre de paysans qui lançoient des pierres contre un arbre.

Il approcha & vit que cette troupe attaquoit vivement un jeune-homme monté sur cet arbre. Cet infortuné se couvroit de son micux avec les branches & les feuilles pour éviter les pierres qu'on lui jettoit, mais il auroit infailliblement péri sans l'arrivée du chevalier qui cria aux paysans de s'arrêter. Ses paroles ne produisirent aucun effet, ils continuèrent avec autant de vivacité que s'il ne leur avoit point parlé. Une si grande marque de mépris acheva de le mettre en colère, il poussa son cheval contr'eux, & les frappant du gros de sa lance il les mit dans un tel désordre qu'ils prirent la fuite.

Alors le chevalier demanda au jeune inconnu la

F ij

cause de son malheur , & comment il avoit pu monter sur un arbre si haut & dont la tige n'avoit aucune branche. Généreux chevalier , répondit-il , aidez-moi s'il vous plaît à descendre , & vous apprendrez la plus grande trahison que vous ayez jamais entendue. Quand il fut descendu avec le secours de son libérateur , il lui témoigna une sincère reconnoissance , en ajoutant : Seigneur , vous pouvez continuer votre chemin , je contenterai votre curiosité en marchant ; je me nomme Durillo , & je suis de Nicopoli , petite ville que vous avez dû rencontrer à quelques pas d'ici.

Les principaux de la ville desirèrent de m'avoir pour gendre après la mort de mon père qui m'avoit laissé quelque bien. Mais j'étois amoureux de Félinne , elle étoit fille d'un brave chevalier qui n'étoit pas riche , ainsi je refusai toutes les propositions que l'on me faisoit d'ailleurs ; en un mot , j'étois déterminé à l'épouser , elle répondoit à ma passion , sa mère qui desiroit notre mariage avec ardeur , lui recommandoit avec soin de me donner toujours quelques rayons d'espérance.

Nous avons passé les grandes chaleurs de l'été dans un village assez voisin d'ici , où le père de Félinne possède une maison aussi bien que moi ;

les jours m'ont paru , je vous l'avoue , s'écouler comme des momens ; je voyois , j'entretenois ma maîtresse & je me flattois du bonheur le plus doux, lorsque tout a changé de face. Félinne alla hier à la ville ; j'attendis son retour au pied de l'arbre sur lequel vous m'avez trouvé ; elle parut enfin sur le soir , & me reçut d'un air charmant en m'assurant qu'elle me savoit gré de mon attention ; elle m'accorda même la faveur singulière de lui baiser la main.

Après quelques momens d'une conversation des plus tendres , Félinne parut désirer un bouquet des belles fleurs dont l'arbre étoit chargé ; les filles de ce pays les aiment beaucoup , non-seulement à cause de leur odeur , mais parce qu'il ne s'en trouve pas beaucoup dans cette saison. La hauteur de l'arbre, ni le danger d'y monter ne m'auroient pas empêché de la satisfaire , mais elle me conseilla de me servir d'une échelle que nous trouvâmes dans un champ voisin.

J'obéis , je montai ; mais à peinc eus-je quitté l'échelle que je la vis tomber dans la rivière qui coule au pied de l'arbre. Je m'imaginai d'abord que mon empressement ne m'ayant pas permis de prendre assez de précaution , j'avois moi-même été cause

de sa chûte , & je n'eus aucun soupçon contre ma maîtresse. J'étois cependant fort embarrassé ; j'attendis long-tems qu'il vînt quelqu'un qui pût m'aider à descendre , mais enfin ne voyant venir personne je priai Félinne de retourner chez elle & d'ordonner à mes gens de m'apporter une échelle.

Félinne partit ; mais quoiqu'elle m'eût donné parole d'exécuter ma commission , le tems nécessaire pour aller & revenir du village se passa plusieurs fois sans qu'il me vînt aucun secours. L'impatience me gagnoit , & je commençois à m'abandonner aux idées les plus tristes , lorsqu'enfin j'entendis marcher une troupe de gens à cheval , qui venoient de la ville & qui s'approchoient du lieu où j'étois. Quand ils furent auprès de l'arbre , je distinguai trois chevaliers qui s'entretenoient , & j'entendis clairement ces paroles : Seigneur Filaure , Félinne ne pourra certainement pas vous faire entrer cette nuit dans sa chambre ; je veux croire qu'elle y a déjà réussi , mais à présent la chose me paroît impossible.

Aux noms de Filaure & de Félinne je redoublai d'attention , car ce Filaure est un des principaux de Nicopoli ; non-seulement je le connois , mais je n'ignorois pas qu'il étoit mon rival. J'entendis encore qu'il répondoit : Vous savez que Féline est venue

aujourd'hui à la ville, uniquement pour me voir & pour me parler ; je l'ai conjurée de me procurer les moyens de passer quelques momens avec elle à la faveur de la nuit , elle m'a représenté que Durillo feroit un obstacle à sa bonne volonté ; je lui ai proposé de le tuer , elle y a consenti , ensuite elle a pris le chemin de son village , & quelque tems après j'ai reçu d'elle un billet qui m'annonce qu'un tour qu'elle a joué à cet importun la met en liberté de me satisfaire. Quoi qu'il en soit , je jure que mon rival périra.

Je n'entendis plus rien de leur conversation , car ils s'éloignèrent. Jugez , seigneur , de mon étonnement ; j'aurois cru que c'étoit un songe si j'eusse été dans une situation & dans une attitude à pouvoir dormir. La colère succéda à mes réflexions , elle fut si violente qu'il s'en fallut peu que je ne me jettasse du haut de l'arbre dans la rivière ; mais je pensai qu'il valoit mieux me conserver pour tirer une vengeance proportionnée à l'affront que je recevois. J'ai donc passé le reste de la nuit agité tour-à-tour par la rage, la jalousie , la honte & la fureur.

Quelques payfans venus dès le matin pour cueillir les fleurs qui m'avoient coûté si cher , ne trouvant

plus leur échelle & me voyant sur l'arbre , m'ont pris pour un voleur & n'ont jamais voulu m'écouter. Je n'aurois pu résister à leurs mauvaises intentions sans le secours que vous m'avez donné , & je puis vous assurer , seigneur , que toute ma vie j'en serai reconnoissant,

Durillo parloit encore quand il apperçut trois chevaliers armés qui sortoient du village ; aussi-tôt il s'écria : Seigneur, voilà Filaure , c'est lui qui marche le premier , les deux autres sont ses compagnons, & sans doute ils deviendroient ses complices pour m'assassiner s'ils en trouvoient l'occasion. Il ne put continuer , Filaure courut sur lui l'épée à la main ; mais Caloandre s'élançant au-devant , lui dit sans s'émouvoir : Qui que vous soyez , je vous conseille de ne point approcher de cet homme tant que je prendrai sa défense. Il pourroit cependant être mieux défendu , reprit Filaure ; & poussant une seconde fois son cheval contre Durillo , il l'auroit assurément fait périr ; mais son généreux protecteur indigné d'une si grande lâcheté , frappa Filaure d'un coup de lance dans l'estomac , dont il le renversa. Durillo profitant de l'occasion se jeta sur son ennemi & lui arracha son épée avec laquelle il lui coupa la gorge ; les deux autres fondirent à la fois sur le chevalier , mais en deux coups l'un fut percé

d'outre en outre & l'autre eut la tête fendue jusqu'au menton.

Durillo saisi d'un juste étonnement , remarqua pour lors la devise de son défenseur , & transporté de joie en voyant le Cupidon renversé : Ah ! seigneur , s'écria-t-il , vos terribles coups ne me surprennent plus. Mes infortunes vont m'être bien chères , poursuivit-il , puisque je leur dois le bonheur d'avoir été le témoin des exploits d'un si fameux chevalier. Elle est à vous cette vie , seigneur , trouvez bon que je la consacre à votre service. J'avois résolu de quitter un pays que la perfidie de Félinne me rend odieux , la mort de Filaure doit encore hâter ma retraite. Vous n'avez point d'écuyer , vous en trouverez qui seront plus dignes de l'honneur de vous suivre , mais non-pas de plus fideles. Acceptez mes services , seigneur , je vous en conjure par votre gloire & par votre bonté.

Mon cher Durillo , répondit le prince avec un air obligeant , ton bon cœur & ta proposition me font beaucoup de plaisir ; je m'assure que je ne me repentirai jamais de t'avoir pris , & tu ne te repentiras point non-plus de t'être attaché à moi. Je ne cherche présentement que les travaux qui conduisent à la gloire , il faudra de ton côté faire la même chose

en suivant ma fortune. Si tu veux vivre content, bannis de ton cœur l'amour des femmes ; plus elles sont belles , plus elles sont nées pour le tourment des malheureux qui leur rendent hommage. Pour moi , je ne les vois que pour les respecter & pour les protéger quand mon secours leur est nécessaire , mais mon cœur n'est jamais de la partie. Durillo monta sur le cheval de Filaure & demanda au chevalier de quel côté il avoit résolu d'aller ; Caloandre lui répondit qu'il avoit formé le dessein de se rendre dans l'empire de Trébisonde. Quittons , je vous supplie , reprit Durillo , le chemin qui conduit au village où demeure cette détestable Félinne , & prenons cette autre route qui conduit également à Trébisonde , en passant par le magnifique duché d'Offarenne.

Fais ce que tu voudras , répondit Caloandre , il me suffit de suivre les traces du chevalier de la Lune , dont la réputation qui fait tant de bruit dans ces royaumes ne me donne pas moins d'envie de mesurer mes forces avec les siennes , que d'en faire mon ami. Il vous sera facile de le trouver , répliqua Durillo , il laisse par-tout de si grandes marques de sa valeur qu'on doit sans peine apprendre de ses nouvelles.

Ils prirent le chemin de la province d'Offarenne en faisant ainsi la conversation ; & la chaleur du jour étant alors dans sa plus grande force le chevalier délaça son casque & le donna à Durillo. Le nouvel écuyer fut si étonné de voir le visage de son maître , qu'il ne put de long-tems exprimer sa surprise ; enfin il s'écria : Je ne saurois m'accorder avec moi-même ; êtes-vous un homme ? êtes-vous une divinité descendue exprès du ciel pour me garantir de la mort ? Non , je n'ai jamais rien vu d'aussi beau que vous ; préparez-vous à résister à toutes les caresses & à tous les artifices des femmes, elles n'épargneront rien pour vous attirer dans leurs filets. Durillo ajouta beaucoup d'autres naïvetés qui divertirent Caloandre.

Quelque tems après , Durillo aperçut en tournant la tête une troupe de cavalerie qui venoit à toute bride de leur côté ; il en fut tellement épouvanté qu'il s'écria : Nous sommes perdus , ces gens viennent sans doute pour venger la mort de Filature , ils sont au moins au nombre de vingt ; daignez me suivre , seigneur ; j'aperçois un endroit avantageux où nous pourrons nous défendre malgré l'inégalité du nombre.

Durillo donna promptement le casque à son maître.

tre , & descendit de cheval pour se jeter dans un fossé qui séparoit cette campagne d'avec une colline sur laquelle il monta par une espee d'escalier que l'on avoit pratiqué dans le roc & qui n'avoit que la largeur suffisante pour le passage d'un homme. Il fut promptement au haut de la colline, croyant être suivi par le chevalier ; mais celui-ci tourna la bride de son cheval , mit sa lance en arrêt & attendit fièrement ceux qui couroient après lui. Il ne tarda pas à connoître que la fureur leur servoit de guide , car ils accouroient en criant : Meure le traître , meure l'assassin.

Caloandre qui ne prenoit jamais garde au nombre de ses ennemis , s'avance courageusement à leur rencontre ; il se poste devant eux , & plus ferme qu'un rocher qui brave l'impétuosité des ondes , il soutient sans s'ébranler tous leurs coups réunis ; il perce le premier de part en part , il en renverse un autre avec le tronçon de sa lance ; à l'instant même le second est suivi de plusieurs qui n'ont pas un sort plus favorable ; la massue étoit moins terrible dans les mains d'Hercule que ce simple tronçon dans celles du chevalier.

Ensuite il tira sa redoutable épée , & traita si rudement ceux qui l'environnoient , que quelques au-

tres qui étoient demeurés derrière parce qu'ils ne jugeoient pas que toute la troupe fût nécessaire contre un seul homme , changèrent bientôt d'avis ; ils sentirent qu'il n'étoit pas à propos pour leur sûreté d'attendre que leurs camarades fussent entièrement défaits ; ils s'élancèrent donc tous ensemble sur le chevalier sans rougir d'une si grande lâcheté.

Le vaillant chevalier souffrit beaucoup à cette seconde charge , mais son indignation & sa colère sembloient lui prêter de moment en moment des forces nouvelles. Il y avoit déjà plus de douze morts sur le champ de bataille , lorsque les autres , pour renverser leur vainqueur résolurent de tuer son cheval. L'effet suivit la résolution ; mais par bonheur le chevalier sautant à terre courut à des chevaux qui étoient sans maîtres au bord du fossé. Il en alloit prendre un , quand il aperçut Durillo , qui profitant de l'avantage du terrain se défendoit courageusement contre deux hommes de cette infâme troupe. Le danger de son nouvel écuyer lui fit changer de dessein , au lieu de remonter à cheval il traversa le fossé , & dès qu'il fut au bas de l'escalier il commença par couper les jarrets à ceux qui vouloient l'empêcher de monter ; ensuite se sentant extrêmement fatigué il s'assit sur la colline pour se reposer ,

& après avoir levé sa visière pour respirer il aperçut de l'autre côté le peu qui restoit de ses ennemis , honteux & étonnés d'avoir été si maltraités par un seul homme. Braves chevaliers , leur cria-t-il avec un sourir amer , votre extrême valeur m'oblige à reprendre haleine ; mais ne vous impatientez pas , je vais vous retrouver dans l'instant.

Frappés de cette plaisanterie , consternés par leur malheur , ils prirent sans répondre le chemin de la ville. Durillo surpris & charmé d'une si grande victoire , dit au chevalier : En vérité ! ces gens-là sont sages , & je trouve qu'ils sont fort bien de ne pas attendre que vous vous soyez reposé. Caloandre sourit un peu à ce discours , & pria Durillo de panser quelques légères blessures qu'il avoit reçues ; ce que l'écuyer fit avec tant d'adresse que son maître lui dit : Tu es fort bon chirurgien , Durillo , il sembleroit que tu n'aurois jamais fait d'autre métier.

J'ai toujours fort aimé la chirurgie , répondit Durillo , & je fais même faire un baume admirable ; je vois dans ce fossé quelques plantes assez rares & qui entrent dans sa composition , je vais en cueillir pendant que vous prendrez quelque repos , ce remède ne vous sera pas inutile.

Aussi-tôt il parcourut ce fossé , & après avoir amassé quantité de simples il vint retrouver le chevalier. Peu de tems après ils choisirent deux des meilleurs chevaux de ceux qui étoient demeurés sur le champ de bataille , & continuèrent leur chemin le plus promptement qu'il leur fut possible , Durillo souhaitant avec ardeur d'abandonner un pays si dangereux & si désagréable pour lui. Ils arrivèrent le soir à une hôtellerie où l'écuyer composa son précieux baume & pansa les blessures de son maître , qui furent guéries dans deux jours. Les trois autres jours suivans ne leur fournirent aucune aventure , mais sur la fin du quatrième , au moment que le soleil se couchoit , ils apperçurent devant eux un château considérable & une grande troupe de dames & de chevaliers qui sortoient d'une forêt voisine.

Caloandre s'approcha d'un chevalier qui marchoit quelques pas devant les autres , & lui demanda le nom des dames qu'il accompagnoit. Le chevalier jeta par hasard les yeux sur la devise du prince , il l'examina long-tems avec plusieurs marques de joie & d'admiration ; ensuite au lieu de répondre il donna des éperons à son cheval & courut rejoindre la compagnie.

Le prince demeura surpris d'un pareil procédé ;

mais pendant qu'il en cherchoit en lui-même les raisons, le chevalier revint & lui dit : Ne me fachez pas mauvais gré, illustre chevalier de Cupidon, si j'ai manqué à ce qui vous est dû ; l'envie que j'avois de plaire à la duchesse Chrysante, ma souveraine, en lui portant l'agréable nouvelle de votre arrivée dans ses états, doit me servir d'excuse auprès de vous ; la réputation de votre valeur est si grande en ce pays, que tout le monde est dans l'impatience de vous voir, de vous connoître & de vous honorer. Tels sont les sentimens de Chrysante, elle m'envoie vous prier de loger dans son château, d'autant plus que le jour est sur son déclin, & que vous auriez peine à trouver aux environs un asyle qui pût vous convenir.

Je suis très-obligé à madame la duchesse, répondit le chevalier de Cupidon, je ne dois qu'à son extrême bonté la faveur dont elle m'honore ; je l'accepte avec grand plaisir pour l'assurer què je me dévoue à son service. Ensuite il marcha du côté de la duchesse qui l'attendoit ; quand il fut auprès d'elle il voulut absolument mettre pied à terre pour lui baiser la main. Elle remarqua promptement toutes les graces dont la nature avoit orné ce fameux chevalier, & dans le fond de son cœur elle se mettoit à genoux devant lui. Elle n'eut pas la force de résister

sister à l'éclat dont il brilloit ; c'en étoit trop pour ne pas faire impression sur le cœur d'une jeune veuve que la solitude ennuyoit ; elle étoit hors d'elle-même , & perdit en un instant le mouvement , la parole & la liberté ; ses discours se sentoient du désordre de son ame & du trouble de son esprit.

Enfin le prince remonta sur son cheval, on prit le chemin du château où l'on servit un magnifique souper. La belle veuve ne mangea point, & se contenta de dévorer des yeux l'aimable étranger qui de moment en moment prenoit un empire absolu sur elle.

Quand le souper fut achevé , on conduisit Carloandre dans un appartement superbe où il passa tranquillement la nuit. Il n'en fut pas ainsi de la duchesse , qui se rappelant sans cesse les graces, le maintien , la gloire & les discours du chevalier , se retourna mille fois dans son lit avec tant d'impatience & d'inquiétude , qu'on auroit jugé facilement en la voyant que ce lit délicieux pour tout autre n'étoit alors pour elle qu'un désert où l'incommodité régnoit avec l'ennui. Son cœur voloit à l'appartement du chevalier ; cependant elle étoit retenue par la honte , & disoit en elle-même : Que devrais-je , si par la bonne opinion qu'il doit avoir de

sa personne ou par le goût de mon procédé, il ne vouloit pas m'écouter ! Son refus ne me feroit-il pas mourir de confusion ? Mais le mal que je ressens ne suffit que trop pour hâter la fin de mes jours ; cette dernière mort est certaine , & l'autre est peu vraisemblable. Comment un homme fait pour l'amour, à la fleur de son âge , si doux , si bien né , pourroit-il résister aux prières d'une femme de condition, jeune & belle ? Elle passa toute la nuit dans ces combats , & la conclusion de toutes ces idées fut d'employer les prières pour obtenir du chevalier qu'il demeurât quelques jours avec elle ; & pendant ce tems elle étoit bien résolue de ne rien épargner pour s'en faire aimer.

La duchesse se leva de grand matin , & consultant son miroir elle employa toutes les recherches de la parure pour plaire à son vainqueur. Cependant le chevalier avoit déjà repris ses armes & s'avançoit dans le dessein de prendre congé d'elle ; mais Chrysante sentant battre son cœur lorsqu'on l'avertit du motif de sa visite , se hâta d'aller au-devant de lui. Comment , seigneur ! lui dit-elle ; avez vous été assez mal reçu chez moi pour me quitter si promptement ? Je sais que j'ai eu grande envie de vous bien recevoir, & si je n'ai pu m'en acquitter selon votre mérite, que votre politesse y supplée ; je vous prie de passer

quelques jours avec moi dans ce château , vous me donnerez le moyen de réparer des fautes que je n'aurois point commises si j'avois pu prévoir votre arrivée. Pourquoi , voulez-vous , madame , lui répondit-il , douter un moment de l'effet de vos politesses ? Je ne les oublierai jamais , & je m'estimerai trop heureux si je puis dans toute ma vie vous donner des preuves de ma reconnoissance. Vous n'aurez pas besoin , ajouta-t-il , de me prier de demeurer ici , si ma présence vous étoit de quelque utilité , mais comme je ne prévois pas que la fortune me favorise jusqu'à ce point , j'ose vous supplier de consentir à ma retraite.

Alors Chrysante prit le prince par la main en le regardant avec un sourire flatteur : Partageons le différend , lui dit-elle , & qu'aucun de nous deux ne l'emporte ; vous ne demeurerez point ici autant que je vous en priois , & vous ne partirez pas non-plus tout-à-l'heure comme vous le desirez : tombons d'accord que vous serez encore ici deux jours , pendant lesquels nous irons à la chasse dans une forêt voisine qui m'appartient & où nous trouverons beaucoup de gibier ; je suis persuadée que cette image de la guerre ne sauroit vous déplaire. Le chevalier se voyant ainsi pressé , convint par politesse de faire ce qu'on desiroit. La duchesse le fit désarmer , & sans

le perdre de vue elle donna ses ordres pour la chasse. Ils furent promptement exécutés , & tous ses courtisans parurent montés sur des chevaux remplis d'ardeur & de feu ; pour la duchesse & ses dames , elles montèrent sur des haquenées.

Cette belle troupe prit le chemin de la forêt. La duchesse en allant au rendez-vous mit en usage tout ce que l'art & les graces peuvent avoir de séduisant , pour inspirer au chevalier de Cupidon un desir égal à celui dont elle étoit dévorée. Mais plus il s'apercevoit de son intention & plus il se déterminoit à n'y pas répondre , quoique sa beauté ne fût pas commune & qu'elle n'eût pas encore vingt-cinq ans. Elle s'épuisait à lui parler de choses galantes & agréables , pendant qu'il ne l'entretenoit que de guerre & de chasse ; enfin on ne vit jamais une conversation plus bizarre & moins suivie. La duchesse qui se croyoit capable d'attendrir des rochers , s'aperçut avec surprise du procédé de Caloandre ; elle soupçonna qu'il avoit le cœur préoccupé pour un autre objet , & pour s'en éclaircir elle lui dit en se couvrant d'une rougeur qui relevoit l'éclat de ses charmes : Seigneur chevalier , je vous trouve aujourd'hui un peu mélancolique , la devise que vous portez me feroit presque imaginer que votre tristesse vient de l'amour ; cependant je ne saurois croire

que vous ayez sujet de vous plaindre de sa rigueur, car enfin quelle femme pourroit refuser les vœux d'un chevalier de votre mérite ? Mais si votre tristesse ne vient que de l'absence de ce que vous aimez , je suis bien malheureuse de vous avoir retenu & de vous déplaire ; en vérité ce n'étoit pas mon intention.

Vos bontés , madame , répondit le chevalier , ne me laissent rien à desirer en ces lieux , & je n'ai d'autre chagrin que celui de me voir hors d'état de vous prouver ma reconnoissance. A l'égard de l'amour , je ne le connois point , & je suis charmé de ne le point connoître ; pour s'y abandonner il faut sacrifier non-seulement son cœur mais son esprit. Je fais cependant qu'il y a des hommes insensés & des femmes désœuvrées qui vantent leurs heureux tourmens , leurs douceurs empoisonnées & leurs morts continues , mais je regarde toutes ces choses comme un badinage frivole & même indécent dans la bouche d'un homme qui doit aspirer à la gloire la plus solide.

Ce discours fut très-sensible à l'amoureuse duchesse , & la rendit immobile comme si elle eût été frappée du tonnerre ou comme si elle eût entendu prononcer l'arrêt de sa mort. Le chevalier s'en ap-

perçut, mais il fut bien aise d'avoir prévenu ses importunités sans impolitesse. Voyant qu'il ne disoit plus rien & voulant cacher le désordre où ce discours l'avoit mise, elle reprit ainsi la conversation avec un sourire amer qui découvroit l'état de son cœur : Chevalier, vous êtes un homme extraordinaire, non-seulement par toutes les faveurs du ciel qui se réunissent en vous, mais encore plus par votre façon de penser ; & si elle a pour principe l'opinion que vous avez de votre mérite & de ce que vous croyez toutes les femmes indignes de votre amour, vous ne devez cependant pas regarder comme des insensés ceux qui conviennent qu'ils sont moins parfaits que vous, & qui ressentent de l'amour pour un objet qui leur est proportionné ou qui leur est infiniment supérieur, comme vous par exemple. Il n'y auroit rien d'extraordinaire à cela ; l'amour est l'ame du monde, il se répand par-tout indifféremment. Mais au reste, croyez-vous que vous serez toujours libre ? Non, non, ne le pensez pas ; vous n'êtes pas encore arrivé où l'amour vous attend, vous éprouverez un jour quel est la douceur d'être aimé quand on aime ; & par la raison contraire, vous apprendrez qu'il n'y a point de supplice égal à celui d'aimer sans être aimé.

Elle prononça ces dernières paroles avec tant de

vivacité qu'il étoit aisé de voir qu'elle exprimoit ses propres sentimens. Je ne sais pas , madame , lui répondit le chevalier , si l'amour est l'ame du monde ou de l'homme , mais je fais très-bien que je vis sans cette ame. J'ai vu des beautés , & même des plus admirées , leurs charmes ne m'ont jamais inspiré qu'un simple desir de les servir & de les respecter. La duchesse frémissoit en elle-même à chaque mot qu'il lui disoit. Cette conversation les conduisit jusqu'au milieu de la forêt. On y voyoit des arbres d'une hauteur prodigieuse qui bordaient une prairie ornée de fleurs , & qui formoient un théâtre immense & d'autant plus agréable que cette décoration ne devoit ses beautés qu'à la simple nature. Dans le centre de ce beau lieu s'élevoit une espèce de dôme soutenu par quatre colonnes très-exhaussées , & sous ce dôme une fontaine d'un travail excellent répandoit plusieurs jets d'une eau plus fraîche que la glace & plus claire que du crystal. Ce fut en cet endroit que l'on trouva une table dressée , où le bon goût & la volupté avoient rassemblé tout ce qu'on peut imaginer de plus délicieux. Chrystante se mit auprès du chevalier , sans pouvoir détourner ses regards d'un objet qui lui paroissoit si charmant.

Après le repas , on commença la chasse. Les pi-

queurs pousèrent quantité de gibier du côté de la fontaine où la duchesse étoit demeurée avec quelques-uns de ses courtisans & le chevalier de Cupidon. Ce prince armé d'un grand épieu courut après un cerf, qui voulut en le voyant, retourner dans l'épaisseur de la forêt ; mais rencontrant par-tout de nouveaux dangers, il revint bientôt sur ses pas. Caloandre lui lança son épieu avec tant de force qu'il le perça de part en part, l'épieu même entra plus de trois pieds dans la terre, & le cerf demeura sur la place sans pouvoir se remuer. Le chevalier mit alors l'épée à la main pour l'achever ; mais il en fut empêché par les cris que pousèrent les filles de la duchesse ; & se tournant de leur côté il les vit toutes dispersées dans la prairie, qui crioient au secours. Il chercha des yeux la cause de leur épouvante, & vit un ours d'une grandeur demesurée qui venoit en furie du côté de la fontaine. Aussi-tôt abandonnant le cerf & donnant des éperons à son cheval, il courut au secours de la duchesse qui étoit tombée en fuyant. Après l'avoir relevée il alla fidèlement au-devant de l'ours ; quand il l'eut joint, il lui porta un coup d'épée qui lui perça le cœur & le fit tomber mort. Le chevalier content de sa victoire, remit son épée dans le fourreau & rejoignit tranquillement la duchesse qui lui témoigna sa reconnoissance dans les termes les plus touchans,

Madame , lui répondit-il , j'ai lieu de me féliciter moi-même , puisque j'ai eu le bonheur de vous servir. Elle l'interrompit en lui disant avec tendresse : Retirons-nous , cet endroit me paroît dangereux , & vous pouvez être persuadé que je tremble autant pour vous que pour moi. Madame , répliqua le prince , il ne tiendra qu'à vous de faire continuer la chasse , je ne vous quitterai point , & j'espère que mon épée suffira pour vous défendre contre les plus fiers habitans des forêts. Malgré cette assurance , la duchesse aima mieux retourner au château.

Caloandre soupa seul. Chrysante se retira de bonne heure dans son appartement , en disant qu'elle se sentoit fatiguée ; mais sa retraite n'avoit point d'autre motif que l'accablement que lui caufoit son chagrin & ses inquiétudes. Lorsqu'elle fut dans son lit , elle se rappela les discours que lui avoit tenus le chevalier de Cupidon ; l'indifférence qu'il lui avoit témoignée la mettoit au désespoir , d'autant plus qu'elle n'y voyoit aucun remède. Cependant la passion dont elle étoit agitée faisoit des progrès rapides dans son cœur ; elle brûloit d'un feu qu'elle ne pouvoit supporter , & tout l'engageoit à chercher les moyens de l'éteindre dans les bras de celui qu'elle adoroit,

Elle fut long-tems sans savoir à quoi se résoudre. Tantôt elle étoit retenue par la honte , tantôt l'obscurité la rendoit plus hardie. Enfin s'étant plusieurs fois relevée & recouchée , elle s'arma de résolution , & sortit de son lit en s'écriant : C'est trop tarder , je sens que je meurs. Tout n'est-il pas permis pour conserver ses jours ? Succomber lorsqu'on ne peut plus se défendre , c'est moins blesser l'honnêteté que payer un tribut à la foiblesse humaine. Quand j'éprouverois les refus de mon ingrat , serois-je plus malheureuse que je ne le suis ? Je ne mourrai pas , du moins sans la consolation de n'avoir rien négligé pour adoucir les maux que je ressens.

Comptons sur les traits de mon visage , poursuivit-elle , comptons aussi sur la jeunesse du chevalier ; ne nous alarmons point des discours qu'il nous a tenus dans la forêt ; il étoit armé , son cœur étoit animé par des idées de guerre ; attaquons-le dans un endroit où les amours sont cachés , où la volupté triomphe , & où Mars lui-même cede aux charmes de Vénus.

Encouragée par de semblables réflexions , elle passa dans ses bras une magnifique robe de chambre , elle prit une bougie & descendit par un escalier dérobé qui conduisoit à l'appartement du prince par une

petite porte qui donnoit assez près du lit où il étoit couché. Cette porte dont la duchesse avoit la clef étoit couverte d'une tapisserie de velours qu'on pouvoit lever sans peine.

Tout sembloit favoriser les tendres larcins que Chryfante méditoit. Elle ouvre doucement la porte, elle entre sans bruit, elle pose la lumière sur un guéridon, & s'étant approchée du lit avec un battement de cœur qu'on ne feroit exprimer, elle voit l'objet de sa flamme plongé dans un profond sommeil. D'abord craignant de tout perdre en voulant trop gagner, elle se contenta de promener sur lui ses regards curieux; mais l'amour ne fait pas se modérer long-tems.

Chryfante devenue téméraire, prend sa bougie pour mieux considérer le chevalier; mais par malheur elle lui laissa tomber sur la main une goutte de cire. Il s'éveille, il veut sauter sur son épée, & demande à haute voix : Qui va là ? C'est moi, lui dit la duchesse en tremblant; vous n'avez pas besoin pour me vaincre d'avoir d'autres armes que celles dont les grâces & la nature vous ont embelli, & vous n'en pouvez douter en me voyant ici à une telle heure & dans l'état où je suis. Je ne ménage point ma réputation pour vous déclouer l'excès de

l'amour que vous m'avez inspiré. En même-tems elle lui jetta les bras au cou pour le serrer sur son sein.

Le chevalier qui l'avoit reconnue avec beaucoup d'étonnement , la repoussa un peu de la main , & lui répondit : Pouvez-vous , madame , oublier jusqu'à ce point votre naissance & votre honneur ! Modérez votre passion & songez qu'elle ne tend qu'à vous couvrir de honte. Chrysanthe demeura quelques momens interdite & confuse ; mais comme elle avoit franchi les premières bornes de la pudeur , elle fit un effort pour se rassurer. Chevalier , s'écria-t-elle en fondant en larmes , pouvez-vous désapprouver mon amour ? Hélas ! c'est votre ouvrage. Tous mes gens ignorent que je sois venue ici ; je m'y suis rendue seule , ainsi mon honneur ne court aucun danger. Dépouillez-vous d'une rigueur si déplacée dans un jeune-homme , & si ma beauté ne peut vous toucher , soyez sensible au tourment que je souffre. Comptez que vous m'allez voir mourir dans vos bras si vous vous refusez à ma tendresse.

Caloandre prenant alors un visage plus sévère , & la repoussant un peu plus que la première fois , lui répliqua : Je n'agirois pas en chevalier si je bleissois moi-même un honneur que je dois défen-

dre contre tout le monde aux dépens de ma vie , & je répondrois mal aux faveurs que j'ai reçues chez vous ; je vous trahirois , si j'étois assez lâche pour seconder vos transports. Plus ils sont violens , moins ils seront durables. Retournez à votre appartement , & n'attribuez mon refus qu'à l'obligation où je suis de vous respecter , & nullement à l'ignorance de ce que vous méritez. L'unique attention que je puisse avoir pour vous , c'est de partir d'abord qu'il fera jour , afin que mon absence guérisse le mal que je vous ai fait sans le vouloir.

L'infortunée Chrysante perdit alors la parole , mais la colère & la rage dont elle étoit pénétrée lui en rendirent bientôt l'usage : Monstre de cruauté ! s'écria-t-elle , est-ce un tigre qui t'a donné le jour ? Jamais le sphinx a-t-il réuni un cœur si barbare avec des traits si séduisans ! Amour , sois sensible aux mépris que l'on fait de tes feux , arme-toi pour te venger de cet insensible. Cœur ingrat ! cœur inhumain , que ne puis-je te laisser la douleur qui m'accable ! Mais pars ; puisse ta fausse pitié me guérir des maux que tu m'as faits , autrement je saurai les terminer. En disant cela , elle prit sa bougie d'une main , & de l'autre l'épée du chevalier ; ensuite elle s'en alla sans qu'il pût s'opposer au désespoir

dont elle étoit agitée. Elle remonta dans sa chambre, & s'étant jetée sur son lit, le visage en bas, elle y demeura long-tems sans aucun mouvement; ensuite poussant un grand soupir qui fut suivi d'un déluge de pleurs, elle s'écria : Que fais-tu malheureuse Chryfante ! te voilà méprisée , déshonorée, & qui pis est , tu n'es point vengée ! Peux-tu te contenter de pousser des plaintes frivoles ? Mais que regrettes-tu , misérable ? est-ce l'honneur que tu as perdu , ou la satisfaction que tu n'as pu trouver ? Ah ! non ; je pleurs le départ de tout ce que j'aime , & la douleur que me causera son absence. Ce départ est la seule pitié que ce barbare me puisse accorder. L'inhumain prétend me guérir , & le remède est mille fois plus affreux que le mal. Non, cruel , tu ne partiras point, tu perdras ta liberté dans le même lieu où tu as refusé d'adoucir mes peines. On apprivoise les animaux les plus féroces en les renfermant , & toi , plus féroce & plus cruel que les lions & les ours , je te laisserois aller par tout le monde pour causer le malheur des femmes ! Non ; j'abaisserai bien ton orgueil , & tu ne sortiras point de mes fers que tu ne sois devenu plus sensible & plus traitable.

Cette résolution lui paroissant la meilleure , elle envoya chercher le gouverneur du château. Quand

Il fut arrivé , elle lui dit : Le chevalier de Cupidon abuse de mes bontés, il a eu l'audace d'attaquer mon honneur , & je me trouve obligée de le punir sévèrement. Commencez donc par le tenir enfermé dans la chambre où il est encore couché ; gardez-le avec des gens armés, ne laissez entrer personne dans son appartement , & ne souffrez pas qu'il en sorte. Sa valeur est à redouter , prenez-y garde ; songez que vous m'en répondez sur votre tête. Cependant faites-moi venir son écuyer.

Les ordres de la princesse furent promptement exécutés , Durillo parut bientôt devant elle. Il la trouva si triste & si affligée qu'il s'en affligea lui-même. Elle le regarda quelque tems sans parler & sans oser déclarer le trouble de son cœur ; mais enfin elle lui dit : Il n'est pas nécessaire que je t'avoue l'état où je suis, Durillo , tu le vois assez clairement ; j'aime ton maître , & cet amour m'a conduit la nuit dernière dans son appartement ; il m'a méprisée ; je l'ai fait arrêter dans sa chambre , & jamais il n'en sortira qu'il n'ait réparé sa faute & qu'il ne vienne me témoigner son repentir. Je ne suis point assez dépourvue d'agrémens pour qu'il me refuse ; au reste , je ne prétends pas qu'il m'adore , je ne fais que trop combien son cœur est incapable de tendresse ; mais il peut bien m'en donner quelques marques

trompeuses qui ne coûtent rien à son âge. Je te laisse la liberté de le voir & de le servir ; si tu veux le préserver de ma fureur, conseille-lui de me satisfaire ; & si tu ne veux pas toi-même expirer dans les tourmens, songe à ne jamais découvrir mon secret. Durillo avoit été fort attentif à toutes les paroles de la duchesse , & cet événement lui paroissant beaucoup moins considérable qu'il ne l'avoit d'abord imaginé , il se rassura & lui répondit : Ce qui vous est arrivé , madame , paroîtroit fort extraordinaire à tous ceux qui ne connoitroient pas comme moi le caractère de mon maître ; il connoît aussi peu l'amour que la crainte , & Vénus même ne l'attendriroit pas ; c'est pour cette raison qu'il a fait peindre dans sa devise un amour vaincu ; ainsi , madame , vous ne devez point prendre pour une injure particulière une chose qui ne regarde que votre sexe en général. Cependant je lui en parlerai ; & je lui conseillerai de ne pas refuser sa liberté à des conditions si douces : il y a beaucoup de gens qui consentiroient à perdre la leur au même prix.

D'un autre côté , Caloandre fut très-affligé après le départ de la duchesse , d'avoir été forcé de déplaire à une personne qui l'avoit reçu chez elle avec tant de politesse ; mais il s'affermir dans la résolution de partir aussi-tôt que le jour paroîtroit. Il étoit occupé

occupé de cette idée lorsqu'il entendit fermer la porte de sa chambre ; le bruit des gens armés que l'on plaçoit dans les chambres voisines lui frappa l'oreille , & lui fit comprendre qu'il alloit éprouver le ressentiment de Chrysante. Il se leve , il appelle son écuyer , il frappe à la porte ; on ne lui répond point , son inquiétude redouble , il s'habille , il ouvre ses fenêtres à la pointe du jour ; l'une donnoit sur un beau jardin , mais dont les murs étoient si élevés , qu'après les avoir examinés le chevalier vit bien qu'il faudroit avoir des aîles pour les pouvoir franchir. Ce côté ne lui laissant aucune espérance , il examina sa chambre avec beaucoup d'attention ; mais il ne découvrit rien qui pût faciliter sa retraite. Il n'avoit point son épée , ses armes étoient dans un cabinet séparé de son appartement , & quand il les auroit eues en son pouvoir , elles lui auroient été inutiles.

Enfin Durillo parut ; on referma la porte aussitôt qu'il fut entré. Caloandre accourut pour sortir , mais il étoit trop tard. Seigneur , lui dit son écuyer , ce n'est pas ainsi que vous pourrez sortir d'ici , car il y a dans les deux chambres voisines un grand nombre de gens qui ont ordre de vous charger si vous essayez de prendre la fuite. Que pouvez-vous faire contr'eux , dans l'état où vous êtes ? Et quand votre valeur les auroit soumis , comment sortiriez-vous

d'un château gardé d'ailleurs par deux cents chevaliers au moins.

Ah ! lui répondit le prince , que n'ai-je mes armes , & que ne m'oblige-t-on à combattre mille hommes , plutôt que de me renfermer ainsi dans cette prison ! Mais dis-moi promptement , fais-tu ce que j'ai pu faire pour m'attirer un pareil traitement , & ce que la duchesse pense de moi ?

Vos refus de cette nuit , lui répondit Durillo , l'ont engagée à vous arrêter prisonnier ; ce n'est plus une femme , c'est une furie. Cependant il vous est aisé de rompre vos fers. Apprends-moi ce qu'il faut faire pour cela , reprit le chevalier , & partons , je ne veux pas demeurer un moment dans ce château. Vous êtes trop prompt , seigneur , lui répliqua l'écuyer ; il faut auparavant vous résoudre à satisfaire la passion de la duchesse , après cela nous pourrons partir. Quoi ! c'est-là le seul moyen qui nous reste pour nous tirer d'ici ? interrompit Caloandre. Il n'y en a point d'autre , poursuivit Durillo ; & dans le fonds , il n'est ni difficile ni dangereux. La duchesse est résolue de ne vous point laisser partir sans être contente de vous ; elle est femme , elle est irritée , elle est amante ; que de raisons pour prier le ciel de nous délivrer ! Vous êtes en son pouvoir , elle est

souveraine ici , & si vous continuez à la mépriser vous devez craindre sa vengeance ; votre courage ne peut vous être d'aucune utilité , il faut donc vous accommoder au tems.

Pendant que Durillo parloit ainsi , son maître se promenoit à grands pas , occupé de mille pensées différentes. Enfin après quelques momens de silence : Durillo , dit-il , auras-tu assez de courage pour m'apporter une épée la première fois qu'il te sera permis de me voir ? Ah , seigneur ! s'écria Durillo , comment pouvez-vous former des projets impraticables , pendant que je vous en propose un autre si facile & si agréable ? Contentez la duchesse pendant deux jours , & nous sommes libres. Durillo , reprit le chevalier , ne me tiens jamais un discours semblable , ou ne reviens plus dans ma chambre ; j'aime mieux mourir que d'avoir la moindre complaisance pour cette femme ; dis-lui qu'elle est la maîtresse de faire tout ce qui lui plaira , mais ne viens plus m'étourdir de sa passion , si tu ne veux me déplaire.

Durillo confus & surpris d'une pareille obstination , vint retrouver la princesse ; mais craignant de l'irriter encore davantage , il ne lui rendit pas fidèlement la réponse de son maître ; il se contenta de

lui dire que le chevalier se plaignoit beaucoup de sa prison, & qu'il étoit très-surpris de voir que l'on avoit recours à la violence pour une chose qui ne demandoit que de la douceur. Durillo ajouta cependant qu'il ne désespéroit pas de l'amener au point que la duchesse desiroit, quand les premiers mouvemens de sa colère seroient passés.

Chryfante fut très-peu satisfaite de cette réponse. S'il s'imagine, dit-elle, que je l'ai fait arrêter pour deux ou trois jours seulement & pour l'épouvanter, il se trompe ; jamais il n'aura sa liberté qu'il ne se soit rendu à mes desirs. Mais juge toi-même si je l'aime avec ardeur ; j'ignore sa condition, cependant j'ai résolu de l'épouser ; conviens à présent que cette résolution prouve autant d'amour de ma part, si je l'exécute, que de folie de la sienne, si par hasard il la refuse.

J'avoue, madame, lui répondit Durillo, que l'on ne peut être plus généreuse ; & quel que puisse être mon maître (car je suis mal informé de sa naissance, le hasard ne m'ayant donné à lui que depuis peu de jours), pour peu qu'il ait d'esprit, il bénira son sort. On ne sauroit présumer qu'il soit un assez grand prince pour qu'une personne telle que vous ne lui fasse beaucoup d'honneur.

Et quand cela seroit ? interrompit Chryfante , si je n'étois pas digne d'être son épouse , je pourrois toujours être sa maîtresse. Enfin , soit comme son épouse , soit comme sa maîtresse , s'il me résiste encore , cette épée que tu vois , Durillo , oui cette épée de ton maître finira ma vie & mes malheurs.

Elle proféra ces dernières paroles avec tant de passion , que Durillo en fut attendri & l'assura qu'il redoubleroit ses soins & ses remontrances auprès de son maître pour la rendre heureuse. Ensuite il la quitta , & l'heure du dîner étant venue , il passa dans la chambre du prince pour le servir. Il le trouva triste & rêveur , se promenant tantôt la tête baissée , & tantôt regardant sa porte & ses fenêtres , en faisant des gestes où l'on reconnoissoit son ennui , son chagrin & sa fureur. Durillo prépara la table ; Caloandre s'assit , & mangea , en observant toujours un profond silence , mais avec tant de marques de colère , que son écuyer n'osoit ouvrir la bouche. Quand ce triste repas fut achevé : Hé bien , Durillo ! s'écria le chevalier , quel parti la duchesse prend-elle sur ce que je t'ai chargé de lui dire ? Elle continue à vous aimer & à se plaindre de vos rigueurs , lui répondit Durillo ; cependant j'espère que vous serez bientôt en liberté , l'excès de son amour l'oblige à vous

lui dire que le chevalier se plaignoit beaucoup de sa prison , & qu'il étoit très-surpris de voir que l'on avoit recours à la violence pour une chose qui n demandoit que de la douceur. Durillo ajouta cependant qu'il ne désespéroit pas de l'amener au point que la duchesse desiroit , quand les premiers mouvemens de sa colère seroient passés.

Chryfante fut très-peu satisfaite de cette réponse. S'il s'imagine , dit-elle , que je l'ai fait arrêter pour deux ou trois jours seulement & pour l'épouvanter il se trompe ; jamais il n'aura sa liberté qu'il ne l'ait rendue à mes desirs. Mais juge toi-même si j' l'aime avec ardeur ; j'ignore sa condition , cependant j'ai résolu de l'épouser ; conviens à présent que cette résolution prouve autant d'amour de ma part si je l'exécute , que de folie de la sienne , si par hasard il la refuse.

J'avoue , madame , lui répondit Durillo , que l'on ne peut être plus généreuse ; & quel que puisse être mon maître (car je suis mal informé de sa naissance , le hasard ne m'ayant donné à lui que depuis peu de jours) , pour peu qu'il ait d'esprit , il bénira son sort. On ne sauroit présumer qu'il soit un si grand prince pour qu'une personne telle que vous n lui fasse beaucoup d'honneur.

Et quand cela seroit ? interrompit Chryfante , si je n'étois pas digne d'être son épouse , je pourrois toujours être sa maîtresse. Enfin , soit comme son épouse , soit comme sa maîtresse , s'il me résiste encore , cette épée que tu vois , Durillo , oui cette épée de ton maître finira ma vie & mes malheurs.

Elle proféra ces dernières paroles avec tant de passion , que Durillo en fut attendri & l'assura qu'il redoubleroit ses soins & ses remontrances auprès de son maître pour la rendre heureuse. Ensuite il la quitta , & l'heure du dîner étant venue , il passa dans la chambre du prince pour le servir. Il le trouva triste & rêveur , se promenant tantôt la tête baissée , & tantôt regardant sa porte & ses fenêtres , en faisant des gestes où l'on reconnoissoit son ennui , son chagrin & sa fureur. Durillo prépara la table ; Caloandre s'assit , & mangea , en observant toujours un profond silence , mais avec tant de marques de colère , que son écuyer n'osoit ouvrir la bouche. Quand ce triste repas fut achevé : Hé bien , Durillo ! s'écria le chevalier , quel parti la duchesse prend-elle sur ce que je t'ai chargé de lui dire ? Elle continue à vous aimer & à se plaindre de vos rigueurs , lui répondit Durillo ; cependant j'espère que vous serez bientôt en liberté , l'excès de son amour l'oblige à vous

offrir un parti si avantageux que vous en béniriez ciel.

Ce discours augmenta l'attention du prince modéra son impatience pour écouter Durillo , poursuivit ainsi : La duchesse vous rend maître ses états , & veut vous épouser ; voyez s'il lui possible de faire davantage pour vous. Ecoute , interrompit Caloandre , si je ne savois pas que c'est desir de me voir en liberté qui te fait parler de sorte , je te bannirois pour toujours de ma présence ; cette alliance ne me convient point , dis à la duchesse que je lui rends graces de l'offre qu'elle fait , mais que je ne pense pas à me marier , & que si j'en avois le dessein je ne lui préférerois aucune autre femme ; qu'elle me laisse en repos , & qu'elle tourne ses vues sur quelqu'autre qui aura tout ce qu'il faut pour la mériter ; quant à moi , je ne suis pas né pour vivre avec elle , je te prie de l'en avertir ; au reste je te défends de m'en parler davantage,

Durillo plus surpris que jamais du procédé de son maître , ne put imaginer , lorsqu'il eut achevé de le servir , de quelle façon il paroîtroit devant la duchesse. Elle étoit appuyée sur une fenêtre , siégeant à la réponse qu'elle attendoit de son ingrat

Elle apperçut Durillo qui révoit profondément ; elle l'appela , & sa démarche embarrassée lui faisant aisément prévoir la vérité , elle lui dit en soupirant : Ah , Durillo ! je vois bien que la pitié de ton cœur t'empêche de prononcer l'arrêt de ma mort ; ton silence m'en dit assez , & je lis dans tes yeux.... Modérez votre douleur , madame , interrompit Durillo , & ne perdez point courage ; il est vrai que je ne vous apporte pas des nouvelles flatteuses ; mais votre ennemi est en votre pouvoir , il ne peut vous échapper , & le tems triomphe de tout ; le refus qu'il fait d'une personne telle que vous & d'un duché comme le vôtre , joint à quelques mots qui lui sont échappés , tout cela me fait croire qu'il est un grand prince. Il vous plaint , il jure qu'il vous préféreroit à toutes les autres femmes ; mais il a fait serment d'éviter pendant un certain tems les plaisirs de l'amour. Séduisez-le , croyez-moi , par la douceur ; un procédé violent révolte les cœurs généreux , & moi de mon côté , je vous promets de ne rien négliger pour votre satisfaction. Hélas ! répliqua-t-elle , j'entrevois que tu veux me donner une espérance qui n'est fondée que sur la compassion que je t'inspire ; mais ne crois pas m'abuser ; ton maître est un barbare ! Elle ajouta beaucoup d'autres discours pleins de fureur & de tendresse , & se retira dans le fond de son appartement.

ment , les yeux baignés de larmes , en protestant qu'elle mourroit , mais qu'elle ne mourroit pas sans se venger.

Durillo voyoit avec douleur que pour sortir d'un si grand embarras il falloit , ou que la duchesse cessât d'aimer , ou que le chevalier devînt un peu plus traitable ; mais il ne les voyoit disposés ni l'un ni l'autre à se vaincre , & il craignoit que leur opiniâtreté ne leur devînt funeste. Il porta le souper de son maître & le coucha , mais sans oser lui dire un seul mot de Chryfante. Le lendemain , pour dissiper un peu sa mélancolie , il sortit du château & tourna ses pas du côté de la forêt voisine. Comme il étoit agité d'inquiétudes & qu'il ne songeoit qu'aux moyens de rendre la liberté à son maître , il s'enfonça sans y penser dans l'épaisseur du bois , & marcha si long-tems qu'il arriva jusqu'à la fontaine où Caloandre avoit dîné le jour de la chasse avec la duchesse. Il aperçut dans ce lieu charmant un chevalier armé , qui se reposoit en écoutant le doux murmure de la fontaine. La visière de son casque étoit haussée , & d'abord que Durillo l'eut envisagé , il fut le plus étonné du monde ; il redoubla toute l'attention dont il étoit capable , & quand il se fut rassuré il courut avec transport baiser la main de ce chevalier. Quoi ! seigneur , lui dit-il , pen-

dant que je cherche dans cette solitude quelque moyen pour vous tirer de prison , vous êtes dans ces lieux ! Le chevalier de Cupidon est donc enfin sorti de sa captivité ; c'est un bonheur que je n'attendois pas. Avez-vous trouvé le moyen de vous échapper , ou bien avez-vous satisfait les désirs de la duchesse ? Est-ce elle qui vous a donné de si belles armes ?

Le chevalier parut surpris des questions & des discours de Durillo ; mais entendant parler du chevalier de Cupidon , & voulant en savoir davantage : Mon ami , répondit-il , je ne vous comprends point ; jamais je n'ai porté le nom que vous me donnez , & je ne fais rien , ni de cette prison ni de cette duchesse dont vous me parlez ; ce qu'il y a de vrai , c'est que j'ai beaucoup d'envie de rencontrer ce chevalier de Cupidon que la renommée élève au-dessus des plus fameux héros.

Cette réponse embarrassa d'abord Durillo , mais enfin il se persuada que son maître vouloit se moquer de lui , & dans cette idée il ajouta : Pourquoi prétendez-vous , seigneur , me faire douter d'une chose qui me fait un si grand plaisir ? Vous vous êtes donc défait de la duchesse ? Je vous assure que vous m'avez mis dans un grand embarras ; contez-

moi, de grace, le détail de cette aventure. Le chevalier sourit à son tour de la réponse de Durillo, mais ne sachant qu'imaginer, il lui répliqua très-férieusement : Je m'étonne que si vous connoissez le chevalier de Cupidon, vous ne voyez pas que je ne le suis point ; & s'il vous est inconnu, j'ai lieu d'être encore plus surpris que vous ne croyez pas ce que je vous dis. Quoi qu'il en soit, je vous répète que je ne vous ai jamais vu, pas plus que ce chevalier & cette duchesse dont j'ignore le nom.

En cet instant l'écuyer du chevalier s'approcha & lui dit : Seigneur, cet homme est insensé, quelle raison pouvez-vous attendre de lui ? Durillo, que ces discours mettoient hors de lui-même, commençoit à douter de son bon-sens plutôt que du témoignage de ses yeux : Veillai-je, disoit-il ? est-ce un songe ? Mais souffrez que je m'éclaircisse entièrement. Alors prenant la main du chevalier, & regardant au poignet, il n'y trouva point la marque d'une blessure qu'il connoissoit à son maître ; cette main lui parut même un peu plus blanche & plus délicate. Il remarqua aussi quelque différence dans la voix, mais il n'en apperçut aucune ni dans la taille ni dans les traits ; ensuite il vit sur le bouclier la devise de la Lune, devise fameuse dans tous les pays voisins.

Plus Durillo examinait, & plus il étoit embarrassé. Enfin voyant que son silence & ses actions ne pouvoient qu'augmenter les soupçons que l'on avoit de lui : Chevalier de la Lune, dit-il, vous ne seriez pas moins surpris que moi, si vous étiez à ma place. Je suis l'écuyer du chevalier de Cupidon ; il n'y a que quelques heures que je l'ai laissé en prison dans un château fort près d'ici ; voyez à présent si je le connois. Vous vous ressemblez si parfaitement, que sans la cicatrice d'une blessure, que vous n'avez pas, j'aurois parié ma tête que c'étoit lui. Mais, seigneur, poursuivit-il, je rends grâces au ciel qui m'a procuré le bonheur de vous rencontrer, non-seulement parce que mon maître charmé de votre grande valeur ne parcourt cette province que dans l'espérance de vous rencontrer, mais encore parce que j'espère que vous trouverez quelque moyen pour le tirer des mains de la duchesse d'Ossarenne. Alors il lui conta toute l'aventure,

Le chevalier de la Lune fut très-étonné d'une ressemblance si parfaite ; cependant il eut beaucoup de peine à se persuader la vérité de ce prodige. Il admira le procédé du chevalier de Cupidon, qui préféroit la prison aux plaisirs que l'amour de la belle duchesse pouvoit lui procurer ; en un mot, il conçut

un violent desir de le délivrer & d'en faire son ami. Il apprit avec chagrin que son bras & ses armes ne pouvoient lui être d'aucune utilité dans cette conjoncture ; mais après avoir fait quelques réflexions, il dit à Durillo : Commençons par rendre visite à la duchesse , le tems & le lieu pourront après cela nous donner les moyens de terminer la disgrâce de ton maître.

Seigneur , répliqua Durillo , votre ressemblance avec mon maître alarmera certainement la duchesse , elle craindra d'être trompée ; en un mot , ses soupçons rompront toutes nos mesures. Attends , interrompit le chevalier de la Lune , j'imagine un moyen qui nous réussira peut-être. En même-tems il se fit donner par son écuyer une barbe postiche qu'il faisoit ordinairement porter avec lui ; elle étoit si naturelle qu'il étoit impossible de ne s'y pas tromper. J'irai , continua-t-il , au château dans l'état où tu me vois , je demanderai la permission de voir ton maître ; si on me l'accorde , j'entrerai dans sa chambre & je lui mettrai cette barbe pour le faire sortir à ma place , & moi je demeurerai prisonnier. J'aurai soin , poursuivit-il en riant , de tranquilliser le cœur de la duchesse.

Ah ! seigneur , lui dit Durillo , votre projet est

admirable , & je ne doute pas qu'il ne réussisse si l'on vous permet de voir le chevalier. Après tout , vous le demanderez d'une façon à l'obtenir. Mais je crois qu'il ne faut pas que nous arrivions ensemble au château , la duchesse pourroit me soupçonner de vous avoir parlé de ses amours , j'aurois peut-être à craindre pour ma vie ; permettez-moi de vous précéder , vous arriverez quelque tems après. Cette dernière résolution fut exécutée.

D'abord que la duchesse eut appris l'arrivée du chevalier de la Lune , elle fit préparer un appartement. Quand il eut quitté ses armes il alla lui rendre visite. Elle trouva qu'à la barbe près il ressembloit beaucoup au chevalier de Cupidon. Leurs complimens furent remplis de politesse & d'esprit. Il aperçut dans la chambre les armes du chevalier , & les reconnut à la devise. Voulant profiter de cette occasion : Je crois , madame , lui dit-il , que voilà les armes du chevalier de Cupidon : il est apparemment ici ; on m'a assuré , il n'y a pas long-tems , qu'il avoit passé dans cette province. Que j'aurois de plaisir à voir un homme dont on dit de si grandes choses ! La duchesse rougit à ce discours qu'elle n'attendoit point , & ne pouvant nier un fait que tout le monde savoit dans son château , elle lui répondit : Oui , seigneur , le chevalier de Cupidon est

en ces lieux , mais il en a si mal usé avec moi que j'ai été forcée de le faire mettre en prison.

Comment est-il possible , répliqua le chevalier de la Lune , qu'un homme dont on vante par-tout la politesse ait pu vous désobéir ? Cependant , reprit Chrysanthe , il a démenti cette réputation par le plus indigne procédé dont on ait jamais entendu parler ; il m'a pris pour ce que je ne suis point , & m'a fait des propositions très-déshonnêtes. Voyez, malgré cette injure , quelle est ma bonté pour lui ! au lieu de le punir d'une façon proportionnée à sa faute , j'ai daigné lui proposer de m'épouser & de le rendre maître de mes états. Pouvois-je faire plus pour un aventurier , pour un homme que je n'avois jamais vu ? Le traître m'a refusé ; alors voyant qu'il n'avoit point d'autre envie que de me déshonorer , je l'ai fait mettre en prison. Vous sentez , ajouta-t-elle , que la peine est légère pour un outrage de cette nature. Je suis pourtant toujours prête à lui pardonner , s'il accepte mes offres. Mais il n'y a pas d'apparence ; & puisqu'il est assez déraisonnable pour persister dans son opiniâtreté , tant pis pour lui.

Le chevalier de la Lune lui répondit qu'il étoit si extraordinaire qu'un chevalier tel que celui de

Cupidon eût été capable d'un semblable procédé avec une personne comme elle , qu'assurément il falloit qu'il y eût en cela quelque grand mystère ; & que si elle lui permettoit de le voir il ne désespéroit pas de découvrir la cause de ses refus , & peut-être de l'en guérir ; qu'en un mot , il seroit charmé de pouvoir contribuer à la liberté d'un chevalier si fameux , & à la satisfaction d'une dame aussi aimable.

Chryfante balança quelque tems sur le parti qu'elle devoit prendre dans cette conjoncture. Comment pouvoit-elle , sans se couvrir de honte , laisser le chevalier de la Lune s'entretenir avec celui de Cupidon , qui sans doute l'instruiroit de la vérité & de la violence qu'on lui faisoit ? Mais enfin ne s'embarrassant pas plus de sa gloire que de sa vie , pourvu qu'elle obtînt ce qu'elle desiroit , elle fut emportée par l'espérance , & résolut de lui accorder sa demande. Elle lui répondit donc : Je vous permets de le voir , puisque vous le desirez ; mais il est si cruel & si obstiné que je n'espère rien de votre visite. En achevant ces mots la duchesse se retira , & l'on conduisit le chevalier dans la chambre du prince.

Le chevalier de Cupidon dormoit alors profon-

dément sur un canapé ; celui de la Lune promena long-tems ses regards sur lui avec une surprise inconcevable , car il croyoit se voir lui-même dans un miroir.

Enfin le chevalier de Cupidon se réveilla en sursaut, & faisant un effort comme s'il eût voulu pousser un estocade , il examina le chevalier de la Lune, & fut charmé de son air majestueux. Qui êtes-vous ? lui demanda-t-il ; venez-vous ici pour me renouveler les instances de la duchesse , ou bien éprouvez-vous comme moi son injustice ? & malgré votre innocence, vous a-t-elle fait aussi prisonnier ? Seigneur, lui répondit-il , je suis le chevalier de la Lune , & je ne viens en ces lieux que pour vous déliyrer. Caloandre l'interrompit , en l'embrassant tendrement. Ce jour , lui dit-il , ne peut manquer d'être heureux pour moi ; il y a long-tems que je desirois de vous voir ; je me crois déjà libre , puisque vous me promettez votre secours ; donnez-moi seulement une épée , lorsqu'elle sera jointe à la vôtre rien ne pourra nous empêcher de sortir.

Quoique l'on puisse tout attendre de votre valeur , reprit le chevalier de la Lune, ce moyen me paroît impraticable ; il y a ici plusieurs portes que l'on n'ouvre que l'une après l'autre , quand nous aurions

aurions forcé la première nous n'en serions pas moins enfermés. Mais j'ai un expédient plus certain, & le voici. La barbe que vous me voyez est postiche, & je l'ai mise dans le dessein de tromper la duchesse; je vais vous l'attacher, vous sortirez à ma place, je demeurerai prisonnier à la vôtre, ensuite je ferai tout ce que Chrysante voudra. Pour vous prouver que cette barbe vous donnera mon air & mes traits, faites-en l'expérience.

Pour lors il détacha la barbe qu'il portoit; & son visage parut dans tout son éclat. Les éclairs que l'on n'attend point ne surprennent pas autant que l'aspect du chevalier de la Lune surprit le chevalier de Cupidon. Le premier continua de la sorte en riant: Notre ressemblance a véritablement quelque chose de prodigieux, & quand votre écuyer m'a rencontré il s'est passé des choses assez plaisantes entre lui & moi; il vouloit absolument que vous fussiez sorti de prison.

Caloandre ne revenoit point de son étonnement; il promenoit ses regards avec avidité sur toute la personne du chevalier de la Lune, & la parole lui manquoit pour exprimer la situation & le trouble de son ame. Ne croyez pas, s'écria-t-il enfin, que notre ressemblance, toute singulière qu'elle puisse

être, soit la seule merveille qui m'étonne en ce moment ; permettez-moi de vous raconter un songe que je faisois quand vous êtes arrivé.

Je croyois être dans une grande salle, où l'amour assis sur un trône éclatant donnoit une audience publique ; plusieurs personnes de diverses conditions venoient lui demander justice. J'ai vu paroître la duchesse Chryfante ; elle pouffoit des cris furieux, elle se plaignoit de moi & vouloit être vengée. Console-toi, lui a répondu l'amour, il ne sera pas long-tems sans en être puni ; c'est moi qui suis offensé, je saurai châtier un orgueilleux qui me méprise ; je lui ferai voir une beauté semblable à la sienne, pour laquelle il souffrira des tourmens qui le réduiront souvent au point de mourir. Il me foule aux pieds sur son écu, mais il sera bientôt prosterné aux miens. Me sentant alors animé de colère contre ce dieu, je me suis fièrement avancé devant lui, & je lui ai dit : Montre-moi donc, amour, cette beauté dont tu me menaces ; voyons celle qui aura la force d'amollir mon courage, je suis prêt à te donner le démenti ; pourquoi donc ne paroît-elle pas ? L'amour alors quittant son flambeau, & prenant un miroir l'a placé devant moi en me disant : Regarde, & fais-moi mentir si tu le peux.

Alors regardant fixement dans cette glace , je n'ai vu que mon image dont la vue m'a cependant fait palpiter ; j'en ai senti du dépit & je me suis recréé : Quelle erreur est la tienne , aveugle enfant ! crois-tu me traiter comme Narcisse ? J'ai mis l'épée à la main , j'ai frappé le miroir , il s'est brisé ; mon songe a fini par l'effort que je faisois.

Ce songe mystérieux est la principale cause de mon étonnement ; votre visage me paroît le même que j'ai vu dans le miroir de l'amour. Mais si l'amour ne se venge qu'en me donnant un ami tel que vous , je bénirai sa colère & je me joindrai avec lui pour vous aimer de tout mon cœur. Je suis fâché seulement , je l'avoue , de commencer notre connaissance par vous avoir obligation ; je voudrois vous avoir servi , & sans ma prison je vous aurois assurément prévenu.

En achevant ces paroles , Caloandre fut saisi d'un transport qu'il ne pouvoit modérer ; il ferra le chevalier de la Lune entre ses bras & le baisa au front ; celui-ci rougissoit , & paroissoit rêveur. Je crois , dit-il enfin , qu'il est tems de finir ; n'approuvez-vous pas que je dise à la duchesse qu'elle vous trouvera demain au soir disposé à lui témoigner de la complaisance ? J'irai de grand matin prendre congé d'elle,

ensuite sous prétexte de vous dire adieu , je viendrai ici , vous prendrez mes armes , vous mettrez ma barbe & vous irez où il vous plaira. Laissez-moi le soin de la contenter , nous nous accommoderons bien ensemble. Quand l'accord fut fait , le chevalier de la Lune remit sa barbe & revint auprès de la duchesse.

Lorsque le chevalier de Cupidon se trouva seul ; il se promena long-tems dans sa chambre en faisant plusieurs réflexions qui l'inquiétoient ; il se sentoit pénétré d'une émotion extraordinaire , & se disoit à lui-même : D'où peut naître le trouble qui m'agite ? est-ce l'illusion d'un songe , ou bien une réalité ?.... Ah ! l'un & l'autre n'est que trop vrai.... Mais n'est-ce pas un chevalier que j'ai vu ? De quoi donc puis-je me plaindre ? de quoi suis-je tourmenté , & qu'ai-je à désirer ? Souffre-t-on en aimant un ami ? Cette peine ne seroit-elle inventée que pour moi ?.... C'étoit bien à tort que je ne voulois pas convenir des maux que l'on souffre en aimant.... Mais ce jeune chevalier n'est-il point une femme ?.... O amour ! si cela est , ta victoire est certaine , & je suis amant.... Mais sur quoi fondai-je cette espérance ?.... Il me ressemble , eh bien ! suis-je une femme ?.... Ah ! cela pourroit bien être puisque je suis tourmenté pour un homme. Mais , ajoutoit-il ,

une femme entreprendroit-elle de satisfaire la duchesse ?.... O mon cœur ! tu souhaites que ce chevalier ne soit pas de ton sexe , & tu souhaites une chose impossible.

Pendant le reste de la journée , il ne put trouver aucun repos ni prendre aucune résolution ; il ne savoit ce qu'il vouloit , & ne comprenoit rien à tous les sentimens dont son cœur étoit agité. Durillo le trouva fort abattu en lui apportant à souper , & lui dit : Seigneur , la tristesse n'est plus de saison , demain vous serez libre , n'en doutez pas. Vous ignorez la peine que j'ai eue à croire que le chevalier de la Lune fût un autre que vous-même. Eh ! que te semble de ce chevalier ? lui répondit le prince. En vérité , répliqua l'écuyer , sa ressemblance avec vous me paroît surnaturelle. Mais écoute , interrompit Caloandre , ne seroit-ce point une femme qui portât ainsi les armes & qui courût le monde comme un chevalier errant ? N'as-tu rien remarqué qui pût te le faire croire ? Non , reprit Durillo , & je serois plutôt persuadé que vous en êtes une ; car il accepte les propositions de la duchesse , & vous, vous les avez refusées.

D'un autre côté , le chevalier de la Lune promettoit à la duchesse que celui de Cupidon étoit ab-

folument à elle , & que le lendemain il exécuteroit ses ordres ; Durillo vint aussi lui donner les mêmes assurances. Elle remercia le chevalier de ses bons offices, & lui témoigna sa reconnoissance par toutes sortes d'attentions, & pour lui en donner plus long-tems des preuves , elle le pria de demeurer quelques jours avec elle ; mais il s'en excusa sur une affaire qui l'obligeoit à partir le jour suivant.

Le lendemain , le chevalier de la Lune alla prendre congé de la duchesse qu'il trouva encore dans son lit. Il la pria de lui permettre d'aller dire adieu au chevalier de Cupidon ; elle y consentit , & il y courut avec Durillo. Le prince dormoit encore , on le réveilla & le double déguisement fut bientôt achevé.

Pendant que l'un & l'autre travailloient pour se travestir , le chevalier de Cupidon regardoit celui de la Lune avec des yeux tout de flamme. Le dernier rougissoit à chaque moment ; l'autre sentoît avec transport autour de son visage des mains qui lui paroïssent plus charmantes que celles de Vénus ; & sans une certaine honte , il les auroit baisées mille fois ; souvent ses levres les rencontroient par hasard , & l'on voyoit qu'il s'empressoit de profiter de cette faveur de la fortune. Lorsqu'enfin

tout fut prêt & qu'il eut mis la barbe , son ami lui dit : Vous pouvez à présent sortir sans rien craindre, vous trouverez Forian, mon écuyer qui a ordre de vous accompagner , & Durillo demeurera auprès de moi. Si vos affaires vous permettent de m'attendre dans la ville de Tarmi , je m'y rendrai dans quatre jours & nous reprendrons chacun nos armes & nos écuyers.

Le chevalier de Cupidon , aussi content de recouvrer sa liberté qu'affligé de se séparer de son ami, lui répondit : Je n'aurois jamais imaginé , chevalier de la Lune , que j'aurois si peu de plaisir en sortant de cette prison. Je sens qu'il m'est dur de m'éloigner de vous , vos rares qualités & mon destin m'obligent à vous aimer avec une passion que je ne saurois vous exprimer ; & si je n'espérois pas de vous revoir bientôt comme vous me le promettez , croyez que rien ne pourroit me faire partir sans vous. Souvenez-vous , je vous en conjure , de vous rendre à Tarmi ; & pour ne me pas oublier , daignez au moins vous regarder quelquefois dans un miroir ; pour moi je n'aurai pas besoin d'un pareil secours , je vous verrai toujours dans mon cœur.

Après plusieurs politesses les deux amis prirent

congé l'un de l'autre. Le chevalier de Cupidon sortit la visière haussée de la chambre & du château sans aucun obstacle , tout le monde le prenant pour le chevalier de la Lune.

Chryfante avoit déjà dit publiquement qu'à la prière du chevalier de la Lune elle avoit pardonné à celui de Cupidon , & qu'elle devoit le délivrer le lendemain. Durillo l'avoit toujours assurée d'un tendre retour dont elle sentiroit les effets.

Quand la nuit fut venue , l'amoureuse duchesse fut prompte à se déshabiller. Elle se couvrit d'un simple manteau , & vint trouver son prisonnier qui l'attendoit dans son lit & qui n'avoit pas éteint sa lumière. Elle s'approcha de lui & lui dit en souriant : Je viens ici bien assurée , ô mon cher chevalier , que vous ne m'accablerez pas aujourd'hui de mépris. Quoi qu'il en soit , madame , lui répondit-il , je me flatte que vous n'aurez point de reproche à me faire. La duchesse qui s'étoit déjà couchée auprès de lui , ne trouva qu'une plaine agréable , mais l'arbre dont elle attendoit les fruits les plus délicieux que l'amour puisse faire éclore , cet arbre si désiré n'y étoit point. Quelle surprise ! quel phénomène ! On embrasse une fille , & l'on cherchoit toute autre chose. Vous voyez clairement , madame , dit pour

lors la belle aventurière , qu'il m'est impossible de vous satisfaire ; un homme ne résisteroit pas sans doute contre vos charmes , quant à moi je ne puis que les admirer. Contentez-vous donc de ma volonté ; & si je vous ai laissée si long-tems dans l'erreur , n'en accusez que le serment secret que j'ai fait de cacher à tout le monde un sexe que j'abhorre & qui fait tout mon chagrin ; la compassion que vous m'avez inspirée m'oblige à me découvrir. Consoléz-vous des vaines douceurs que vous perdez , & songez que c'est un vrai bonheur pour vous d'être enfin dégagée d'une passion qui vous tyrannisoit. Notre désavantage est trop grand avec les hommes , ils nous soumettent , ils abusent des loix de la nature qui suppose entr'eux & nous une parfaite égalité ; l'éducation rampante qu'ils nous donnent rabaisse nos cœurs & nous ferme les chemins de la gloire. Je n'ai rien négligé jusqu'à-présent pour m'affranchir d'une servitude que je déteste ; je m'applique au métier des armes , & je me fais une réputation que la fortune , le tems & l'amour ne pourront jamais détruire.

Chrysante admiroit l'intrépidité de cette nouvelle Amazone , & quoique privée du plaisir le plus doux au moment qu'elle croyoit y être arrivée , elle ne laissa pas de prendre assez d'empire sur elle-même

pour écouter favorablement la jeune héroïne qui lui parloit. Elle résolut de la mettre en liberté dès le lendemain ; mais elle voulut se conduire de façon que son honneur pût être absolument à couvert. Quand elles furent convenues de leurs faits la duchesse retourna dans son appartement.

La belle fille demeura fort satisfaite de l'heureux succès de son entreprise , & pour le chevalier de Cupidon , & même pour Chryfante ; mais ensuite se rappelant la bonne mine , la valeur , les sentimens & la politesse de ce chevalier , elle sentoît de grandes agitations , elle éprouvoit des mouvemens inconnus , un plaisir mêlé d'anertume & des peines accompagnées de douceurs ; enfin il lui parut qu'elle étoit disposée à l'aimer. Cette réflexion lui causa un dépit extrême ; & dans les premiers transports de sa colère , elle s'écria : Ce seroit une belle conduite , que de briser les fers d'autrui & de perdre ma liberté , de guérir la duchesse & de m'empoisonner moi-même ! Ensuite se regardant par hasard dans un grand miroir placé vis-à-vis de son lit dont les rideaux étoient ouverts , elle demeura quelque tems immobile ; & sortant tout-à-coup de sa rêverie : Que regardes-tu ? continua-t-elle , ce visage qui cause ton malheur ?... Mais ce n'est pas le tien , c'est celui du chevalier de Cupidon , puis-

que tu le vois avec tant de plaisir. Qu'est devenue cette haine contre les hommes , dont tu te piquois & que tu tirois à si grande vanité ? Où sont ces nobles sentimens qui t'élevoient au-dessus des foiblesses de ton sexe ?

Princesse infortunée ! ajouta-t-elle en poussant un profond soupir ; que devient ta gloire ? que devient la fierté de ton rang , si tu portes les chaînes d'un simple chevalier ? Mais insensée ! fais-tu seulement s'il est chevalier ? fais-tu même s'il est homme ? Ne peut-il pas me tromper comme j'ai trompé la duchesse ?.... Grands dieux ! ne seroit-ce point une femme ?

Cette dernière idée affligeoit l'aimable aventurière ; mais il en succéda bientôt une autre à celle-ci , qui n'étoit pas propre à la tranquilliser. Supposons , poursuivit-elle , que le chevalier de Cupidon soit un homme , que dois-je faire ? Irai-je le trouver pour recevoir ses embrassemens ? Me convient-il de les souffrir ? Et si pour les éviter je lui avoue qui je suis , à quel nouveau danger ne serai-je point exposée ? Il s'est déjà déclaré , il priera , il pressera ; aurai-je la force de ne le point écouter ? Non , non , craignons notre propre foiblesse , j'en ai trop montré dans la première occasion , je pour-

rois succomber dans la suite ; il vaut mieux ne voir jamais un objet d'autant plus redoutable qu'il paroît doux & séduisant.

Jugeant alors que le repos du corps la conduiroit à celui de l'ame , elle s'endormit ; mais son imagination lui représenta qu'elle étoit dans le même lit où le chevalier qu'elle aimoit avoit passé plusieurs nuits ; elle sentit des desirs & des agitations qui lui donnant du mépris pour elle-même l'obligèrent à s'écrier : Malheureuse que je suis ! s'il étoit là , le renverrois-je comme il a renvoyé la duchesse !.... Quelle honte ! quel opprobre !.... sortons d'un lit qui me donne des idées si dangereuses , pardons-en jusqu'au souvenir. Pour lors indignée contre elle-même , elle s'habilla & se promena dans sa chambre en attendant le jour qui parut peu de tems après.

Elle appela Durillo & se fit apporter les armes du chevalier de Cupidon , qu'elle mit à l'instant , & suivant les ordres que la duchesse avoit donnés elle sortit librement du château avec son nouvel écuyer. Ils se trouvèrent , après avoir fait environ un mille , dans un endroit où le chemin se séparoit en deux ; alors la princesse se tournant vers Durillo : Une affaire que j'avois oubliée , lui dit-elle ,

me contraint de m'éloigner de Tarmi ; pour toi , je te prie d'y aller & de dire à ton maître qu'il m'est impossible de m'y rendre , & qu'il ne se donne pas la peine de m'attendre. Durillo ne lui répondit rien , s'imaginant que ce qu'il lui disoit n'étoit qu'un prétexte dont il se servoit pour cacher le goût qu'il avoit pris pour la duchesse. Il se préparoit à exécuter ses ordres , mais la crainte qu'elle eut de ne plus revoir son bel ennemi si elle ne lui faisoit dire quelque'autre chose , lui fit ajouter : Je serai dans un mois à Trébisonde , attiré par la guerre que l'on va commencer contre l'empire de Constantinople ; instruis-en ton maître , supposé qu'il ait envie de me retrouver ; cependant fais-lui mille tendres complimens. Alors honteuse de ce qu'elle venoit de dire elle prit le chemin qui l'éloignoit de Tarmi , sans parler davantage. Durillo la perdit bientôt de vue & continua sa route.

C'étoit la même que Caloandre avoit prise en sortant du château de la duchesse avec les armes & la barbe du chevalier de la Lune & suivi de Forian. Il étoit si fort enfoncé dans ses pensées , qu'il ne répondoit rien à tout ce que lui disoit cet écuyer. Forian en étoit d'autant plus étonné , qu'il lui paroissoit fort extraordinaire que la liberté ne lui donât pas des mouvemens de joie ; & comme il étoit

naturellement gaillard & qu'il ne pouvoit soutenir un pareil silence , il lui dit à la fin : Seigneur , la barbe que vous portez & le silence que vous observez , m'empêchent de savoir précisément si vous êtes le chevalier de la Lune ou celui de Cupidon.

Se réveillant alors comme d'un profond sommeil , & poussant un ardent soupir : Je ne suis , répondit le prince , ni l'un ni l'autre ; le chevalier de la Lune est à présent dans le château avec la duchesse , & le chevalier de Cupidon , moins libre que jamais , est demeuré avec lui. Ce que vous dites est admirable , reprit Forian ; & qui êtes-vous donc ? Je suis si prodigieusement devenu chevalier de la Lune , que je ne me connois plus ; tout ce que je fais , c'est que je n'ai jamais été véritablement jusqu'à ce jour le chevalier de Cupidon. Je ne puis vous entendre , lui répliqua Forian , il faut que cette barbe vous rende méconnoissable à vous comme à moi ; ôtez-la donc , elle vous est inutile , & je vous dirai qui vous êtes. Le chevalier l'ôta en effet , & la lui donna en disant : Peut-être que tu ne me reconnoîtras pas encore , & quand je me verrois dans un miroir je ne me reconnoîtrois pas moi-même.

Alors Forian le regardant , & le prenant pour sa maîtresse : Eh ! pourquoi , lui dit-il , vouloir m'em-

barrasser comme vous faites ? Pourquoi voulez-vous avec cette barbe passer pour le chevalier de Cupidon ? Mais , dites - moi , pourquoi ne l'avez-vous pas fait sortir de prison comme vous l'aviez promis ? Ton maître , lui répondit-il , l'a délivré des mains de la duchesse , mais il l'a fait ensuite son prisonnier. Je commence à vous entendre , madame , reprit Forian ; il vous a vue , il est devenu amoureux de vous & vous l'êtes devenue de lui. Mais pourquoi est-il demeuré prisonnier dans ce château ? A ces mots le chevalier de Cupidon demeura si étonné , qu'ayant arrêté son cheval il fut assez long-tems sans répondre. Ah ! Forian , dit-il enfin , tu commences à rencontrer la vérité ; le chevalier de Cupidon n'aime que trop celui de la Lune , mais il seroit trop heureux si on le payoit d'un tendre retour. Apprends-moi , je t'en conjure , qui est ta maîtresse , si tu veux que je sache qui je suis ; j'ai perdu la connoissance de moi-même , & je perdrai la vie si tu me caches la vérité.

Forian le voyant si passionné , lui dit : Enfin vous connoissez donc l'amour ! peu s'en faut que je ne dise que j'en suis charmé. Souvenez-vous de toutes les plaisanteries dont vous m'avez accablé quand je vous disois que vous aimeriez tôt ou tard. Je ne connois point ce chevalier de Cupidon , il ne m'a

pas été possible de le voir dans le château ; mais afin que vous ne fassiez rien qui soit au-dessous de votre grandeur , & que vous ne perdiez pas en effet la connoissance de vous-même , souvenez-vous que vous êtes la princesse de Trébifonde , cette vaillante Léonide dont tout l'univers admire le courage & la vertu.

Le chevalier demeura pénétré d'une si grande joie qu'il en perdit presque le sentiment ; une révolution soudaine lui troubla le cœur , & peu s'en fallut qu'il ne tombât en foiblesse ; il fut contraint de mettre pied à terre & de s'asseoir sur le gazon. Quel plaisir d'apprendre que la personne qu'il aimoit tant étoit une femme ! Mais quelle douleur de songer qu'elle étoit fille de Tigrinde , & qu'elle avoit été nourrie dans des sentimens de haine & d'horreur contre le sang de Poliarte ! Au milieu de toutes les idées , tantôt fâcheuses & tantôt agréables , qui tourmentoient le cœur de ce prince , la joie d'être éclairci l'emporta enfin sur tout autre mouvement. Il voyoit du moins qu'il aimoit sans blesser la nature , & qu'il pouvoit même se flatter d'être aimé , malgré l'inimitié de leurs maisons ; car il comptoit beaucoup sur le rapport de son caractère avec celui de la princesse & sur la ressemblance de leurs visages. Cher Forian , dit-il à l'é-

cuyer,

cuyer, fors de ton erreur, saches que je ne suis point ton maître, mais le chevalier de Cupidon que tu viens de rendre le plus heureux de tous les hommes en lui apprenant que celui de la Lune est une femme, & une femme du sang le plus illustre. Ma destinée me contraignoit à l'aimer quoique je ne la connusse pas, juge si je l'aimerai à présent que je puis avoir quelque espérance; je l'aimerai, je la servirai, je l'adorerai toute ma vie, quand elle auroit pour moi la haine la plus implacable. Je ne m'étonne plus de l'avoir vue rougir, quand pour lui prouver mon amitié je l'ai baisée au front. Mais dis-moi, je te conjure, a-t-elle autant d'éloignement pour l'amour qu'elle le disoit? Forian étonné de l'erreur dans laquelle il étoit tombé, & plus encore de l'éclaircissement qu'il venoit d'avoir, lui répondit: Ma maîtresse, brave chevalier, vouloit cacher pendant ses voyages sa naissance & son nom; mais puisque sans avoir rien à me reprocher je vous ai découvert qu'elle est la princesse de Trébisonde, je me réjouis de voir qu'elle est aimée par un chevalier si fameux & d'un si grand mérite. Son aversion pour les hommes est inconcevable, elle déteste son propre sexe parce qu'elle le croit capable de les aimer; cependant vous lui ressemblez si prodigieusement de visage & d'inclination, que peut-être elle sera plus douce pour vous.

Tome III.

K

Caloandre fit ensuite plusieurs questions à Forian sur les préparatifs de guerre que l'on faisoit contre Poliarte , sur la haine de l'impératrice Tigrinde , & sur l'impatience que Léonide avoit d'en être un des plus grands mobiles. Toutes ces idées lui présentèrent de grands obstacles au dessein qu'il avoit de plaire à la princesse , il s'en affligea au point qu'il retomba dans sa première mélancolie.

Arrivé à Tarmi , Caloandre apprit de Durillo la dernière résolution du chevalier de la Lune , ce qui lui fit hâter son départ pour Trébifonde , espérant de l'y trouver. Durillo & Forian le suivirent. Après avoir marché quelque tems ils rencontrèrent un chevalier dont l'extérieur étoit respectable ; il venoit d'une maison de campagne qu'il avoit dans cette contrée , & retournoit à la cour. Caloandre & lui s'étant salués avec politesse , la conversation fut bientôt liée , & ils résolurent de faire ensemble le reste du voyage.

Le prince ne voulut point hauffer sa visière à cause de la ressemblance qu'il y avoit entre lui & Léonide : il craignoit qu'une chose si extraordinaire ne surprit tout le monde & ne donnât envie de savoir qui il étoit , & que cette curiosité ne lui attirât quelque disgrâce dans un pays où son nom

étoit en horreur. Pour éviter cet inconvénient , il avoit déjà résolu de se loger dans un quartier des plus retirés , & de ne point paroître à Trébisonde sans la barbe qui avoit trompé si heureusement les yeux de la duchesse.

Caloandre en s'entretenant avec son nouveau compagnon de voyage , apprit que l'empereur Orcan venoit de mourir , que cet événement causoit de grands troubles dans Trébisonde , & qu'ils ne pouvoient qu'augmenter si la princesse Léonide ne venoit bientôt les apaiser par sa présence & par sa valeur. Que Safar le Turcoman , chevalier d'un grand courage & dont les états étoient considérables , paroissoit à tout le monde le plus digne d'épouser Léonide. Que le prince de Cusa , cousin de l'impératrice , parloit déjà de faire valoir ses droits au trône en cas que l'infante eût perdu le jour , & que le redoutable Bandilon appuyoit les prétentions de ce téméraire.

Les plus honnêtes-gens de la cour , ajouta le vieux chevalier , ne sachant aucune nouvelle de Léonide , n'osent se déclarer & attendent son retour avec impatience ; mais ces différens partis sont si puissans & leurs chefs si audacieux , qu'ils manquent continuellement de respect à l'impératrice. Elle dis-

simule avec prudence , elle fait chercher sa fille , & se flatte qu'aussitôt que cette jeune guerrière paraîtra les troubles s'apaiseront. Le Turcoman , Brandilon & le prince de Cusa font souvent courir le bruit de sa mort ; en un mot , les esprits sont disposés d'une façon qui pourra causer bientôt quelque dangereuse révolution.

Ces nouvelles alarmèrent le chevalier de Cupidon , parce qu'elles étoient contraires aux intérêts de Léonide. Lorsqu'il fut dans Trébisonde il vit avec chagrin que toute cette grande ville étoit en rumeur , il entendit même en passant devant la porte du palais un homme vénérable , qui sans doute étoit un grave magistrat , & qui disoit à un autre : Fuyons , sortons de cette cour infortunée qui sera bientôt dans un désordre affreux ; l'impératrice ne peut apaiser Brandilon ni Safar , je les ai vus sur le point de se battre en sa présence ; je ne me sens pas assez de force pour être le témoin des malheurs de ma patrie & des outrages qu'on fait à ma souveraine.

Alors Caloandre résolut d'entrer dans le palais pour être témoin de ce qui s'y passoit , & pour y mettre ordre si la chose étoit possible. Il dit donc adieu au chevalier qui l'avoit accompagné , & monta

l'escalier. Quand il fut arrivé dans la salle , il vit un grand nombre de chevaliers armés de toutes pieces, & l'impératrice , qui s'étant levée de son trône frémissoit de colère en voyant le peu de considération que l'on avoit pour elle. Il s'avança davantage , & remarqua sans peine un chevalier dont la taille étoit gigantesque & le regard farouche ; c'étoit Brandilon qui disoit d'une voix menaçante : Ecoutez , Safar , je ne vous parle point ici pour moi-même , quoique personne n'ignore que cet empire appartenoit de droit à mon père ; je pourrois donc prétendre à la princesse Léonide avec plus de justice qu'aucun autre , mais je me contente de soutenir que le prince de Cusa la mérite mieux que vous.

Si le ciel nous a conservé l'illustre Léonide , répliqua Safar , elle saura bien faire le choix d'un époux sans vous consulter ; vous n'avez aucun droit sur sa main ni sur son trône , & vous me paroissez peu capable de juger qui de nous la mérite ; au reste , si vous osez soutenir par les armes ce que vous venez d'avancer , il se trouvera des gens qui sauront vous prouver que ni vous ni le prince de Cusa son vassal , n'êtes pas dignes de la posséder.

Brandilon piqué de ce discours mit l'épée à la main ; dès qu'on la vit briller , mille autres en un

instant furent tirées pour soutenir les deux partis. L'impératrice crioit envain pour arrêter ces furieux, on ne l'écoutoit pas, chacun se joignoit au chef dont il embrassoit la querelle ; en un instant il se fit un espace vuide au milieu de la salle. Déjà l'on étoit prêt d'en venir aux mains , & déjà Brandilon & Safar se mesuroient fièrement des yeux , lorsque le chevalier de Cupidon s'élança au milieu d'eux , l'épée nue & la visière haussée : Qu'on mette bas les armes , s'écria-t-il , si l'on ne veut éprouver la juste colère de Léonide. A ce nom si révérent , à l'aspect de ce visage si majestueux , le tumulte s'apaisa ; l'amoureux Safar demeura ébloui , Brandilon même donna des marques de respect , lui qui ne s'humilioit pas devant la divinité. Tous les autres se trouvèrent sans voix & sans mouvement. Caloandre s'aperçut avec joie de l'heureux effet de sa tromperie : Est-ce ainsi , continua-t-il , que l'on respecte l'impératrice ? Celui qu'elle en trouvera digne mérite seul de posséder Léonide, Et vous Safar , & vous Brandilon , de quel droit prétendez-vous régler son sort ? Qu'aucun ne soit assez téméraire pour exciter ici des troubles , s'il n'en veut recevoir un juste châtiment de ma main. Ce discours rendit le courage aux fideles sujets de Tigrinde , & abattit celui des séditieux. Chacun remit son épée , honteux d'avoir paru en cet état devant la princesse.

Quand tout fut calme, le chevalier s'approcha de l'impératrice & lui haïsa la main ; elle le reçut avec une extrême joie & l'embrassa tendrement croyant embrasser sa fille, ensuite elle se retira dans un cabinet avec lui. Pour lors il se jeta aux genoux de cette princesse & lui tint ce discours : Votre majesté ne doit point être trompée comme les autres, je n'ai point l'honneur d'être sa fille, quoique je porte ses armes, je suis le chevalier de Cupidon ; elle m'a tiré d'une captivité plus désagréable pour moi que la prison la plus affreuse ; j'ai cru que je devois appaiser les défordres qui régnoient dans votre cour pour commencer à reconnoître un aussi grand bienfait ; & je n'ai point trouvé de meilleur expédient que celui de me faire passer pour l'illustre Léonide, étant assuré par ma propre expérience que mon visage me serviroit heureusement dans cette occasion.

En effet, madame, poursuivit le chevalier, tout le monde me prend pour Léonide, & si vous jugez que je doive continuer cette feinte pour tenir les esprits dans le respect pendant son absence, vous n'avez qu'à l'ordonner, je me ferai toujours une véritable gloire de vous obéir. Pendant qu'il parloit de la sorte, l'impératrice le regardoit avec attention, aussi étonnée de sa beauté que de la parfaite

ressemblance qu'il avoit avec la princesse. Cette pensée lui rappela le souvenir d'un fils qu'elle avoit perdu depuis plusieurs années , & que le courant d'une rivière avoit emporté ; il lui sembloit même que s'il eût vécu , il eût été du même âge que le chevalier qu'elle voyoit à ses genoux. Mais ayant remarqué qu'il ignoroit sa condition ou qu'il ne la vouloit pas déclarer , elle crut ne devoir pas l'importuner pour lui arracher son secret ; elle donna de grands éloges au parti qu'il avoit pris dans une conjoncture si délicate , & l'engagea à soutenir le même personnage jusqu'au retour de Léonide. Deux filles d'honneur qu'elle chargea du soin de le servir & dont elle connoissoit la fidélité , furent les seules confidentes de cet artifice.

Tigrinde après s'être fait raconter par Forian les aventures de sa fille , donna au chevalier toutes les instructions dont il avoit besoin pour jouer parfaitement son rôle. On le conduisit à l'appartement de la princesse , d'où il sortit en habit de femme un peu court & tel que Léonide avoit coutume de le porter. Il étoit si peu embarrassé dans cet ajustement , que l'impératrice & ses deux demoiselles ne pouvoient qu'à peine se persuader qu'il ne fût pas de leur sexe.

L'amour du Turcoman s'augmenta bientôt à la

vue de la fausse Léonide , il n'étoit pas un instant sans lui témoigner le respect & les attentions de l'amour le plus tendre ; mais elle étoit trop intéressée à lui ôter tout espoir , il soupiroit en vain , elle l'accabloit de rigueurs.

La duchesse Chrysante arriva quelques jours après à la cour , avec mille chevaliers choisis. On fut charmé de la voir , on la remercia du secours qu'elle conduisoit ; en un mot , elle reçut tout l'accueil qui pouvoit flatter son ambition. Lorsqu'elle se trouva seule avec la nouvelle princesse de Trébisonde , leur entretien fut rempli de plusieurs plaisanteries sur l'aventure du château. Caloandre comprit aisément que Léonide , pour délivrer cette aimable veuve d'une passion si malheureuse , avoit eu la sagesse de lui cacher le changement qu'ils avoient faits.

Quand la duchesse fut retirée , le chevalier de Cupidon vint promptement découvrir toute cette intrigue à l'impératrice , la suppliant de ne pas détromper Chrysante , dans la crainte de rallumer ses flammes assez mal éteintes , & qui sans doute auroient renversé leur projets en le découvrant pour ce qu'il étoit. Tigrinde fut de son avis , elle trouva cette aventure plaisante & admira la retenue du chevalier,

•

Chrysante avoit un cœur qui n'aimoit pas l'oisiveté , elle conçut de l'inclination pour le Turcoman , qui réunissoit en lui la jeunesse , les agrémens & la beauté de la figure. Il s'aperçut bientôt des bontés qu'on avoit pour lui , il résolut d'en profiter pour avancer ses affaires auprès de Léonide & de Tigrinde. Dans cette idée , il feignit de répondre aux sentimens de la duchesse , & peu-à-peu il lui confia le dessein qu'il avoit d'épouser Léonide , uniquement pour être empereur , l'ambition seule lui faisant souhaiter cette alliance.

Quoique Chrysante fût naturellement jalouse , les promesses du Turcoman la déterminèrent. Elle fonda les intentions de Tigrinde , & les trouva très-favorables pour Safar ; mais Léonide lui parut bien différente. Safar connut avec douleur qu'il ne devoit rien espérer d'elle , & passant de la tendresse à la rage il résolut d'obtenir par la force ce qu'il ne pouvoit posséder autrement.

Les vingt mille chevaliers qu'il faisoit venir de son royaume pour servir l'impératrice , n'étoient qu'à deux journées de Trébisonde ; il jugea que cette escorte le pourroit conduire en toute sûreté dans ses états après avoir enlevé Léonide , & qu'ainsi rien ne pouvoit s'opposer à son projet. Il consulta Chry-

sante , & la pria de trouver bon qu'il l'enlevât avec Léonide. Elle sentit aisément la conséquence de ce procédé ; cependant elle l'approuva , dans l'espérance que Safar l'aimeroit au moins par reconnoissance. Les choses étant ainsi concertées , Safar pria Léonide d'assister à la revue qu'il vouloit faire de ces troupes dans une grande plaine à quinze mille de Trébifonde ; elle y consentit , & le lendemain elle se rendit au lieu destiné avec la duchesse. Le Turcoman avoit déjà donné les ordres nécessaires pour exécuter son dessein, Les troupes étoient rangées dans le plus bel ordre du monde , Caloandre les regarda cependant avec assez de chagrin , sachant qu'elles étoient destinées pour ruiner l'empire de son père. On servit un grand repas au milieu d'une vaste prairie émaillée de fleurs.

A peine le dîné fut-il achevé , que des hommes armés se jettèrent sur la fausse Léonide , suivant l'ordre qu'ils en avoient reçu , la prirent dans leurs bras & l'enlevèrent avec la duchesse. Le chevalier de Cupidon fut d'abord affligé de cet événement, parce qu'il crut qu'on avoit découvert qui il étoit ; mais quand il reconnut que le Turcoman étoit toujours dans l'erreur , il cessa de s'inquiéter , & même il trouva l'aventure assez plaisante. Il ne voulut cependant pas le défabuser pour lors ni se

découvrir, dans la crainte de lui donner occasion d'exciter quelque trouble dans Trébifonde. Safar renvoya tous ceux qui étoient à l'impératrice, & fit aussitôt marcher son armée en bon ordre pour retourner dans son royaume.

Cette nouvelle causa beaucoup de trouble dans Trébifonde ; on crioit qu'il falloit courir après le ravisseur & marcher avec tout ce que l'on avoit de troupes , mais l'impératrice qui savoit la vérité , modéra l'empressement avec lequel on vouloit poursuivre Safar. Elle représenta qu'il y auroit de la témérité d'attaquer un ennemi si puissant , sans avoir des forces supérieures , d'autant plus qu'on ne pouvoit espérer de le joindre avant qu'il fût en sûreté dans ses états.

Brandilon voyoit avec des transports de rage & de fureur que cette proposition retardoit la vengeance qu'il vouloit tirer de Safar ; son impatience l'emporta , il prit des armes noires afin de n'être pas connu & de suivre plus secrètement les traces du ravisseur. Il ne voulut être accompagné que de Durillo , qui souhaitant infiniment de retrouver son maître , n'imagina pas de meilleur expédient que de suivre un chevalier si fameux.

Pendant que toutes ces choses se passoient , la vé-

ritable Léonide n'eut pas plutôt quitté Durillo qu'elle s'éloigna de la route de Tarmi, ainsi qu'on l'a déjà rapporté. Elle étoit mécontente de son cœur, elle faisoit tous ses efforts pour étouffer l'amour qui la rappeloit à Trébisonde dans l'espérance d'y trouver le chevalier de Cupidon. Sa fierté naturelle, qui ne pouvoit souffrir que la vue d'un objet aussi dange-reux que charmant l'exposât à n'être plus maîtresse d'elle-même, s'opposoit à cette envie. Elle étoit occupée de ces idées, quand elle fut reconnue au-près de Nicopoli par quelques-uns des paysans que Caloandre avoit maltraités quand il avoit secouru Durillo. Ils ne doutèrent point qu'elle ne fût ce chevalier redoutable, & dès qu'ils apperçurent les armes & la devise qu'elle portoit, ils en répandirent la nouvelle dans Nicopoli. Presque tous les habitans s'empresèrent à venger leurs parens ou leurs amis que le chevalier avoit tués ou mis hors de combat. Ainsi Léonide ne fut pas plutôt entrée dans la ville, qu'elle se trouva enveloppée & prise au dépourvu. Elle désavoua les meurtres qu'on lui imputoit, assurant qu'elle venoit pour la première fois dans ce pays; mais sa figure & ses armes étoient de trop fortes preuves contre elle, on ne l'écoutoit point. On la mit sur un mauvais cheval pour la conduire à l'endroit où Filaure avoit été tué. L'infortunée Léonide marchoit tristement, disant tout ce

qu'elle pouvoit imaginer pour sa justification ; elle en vint même au point de découvrir qu'elle étoit la princesse de Trébisonde , mais cet aveu ne lui fut pas plus utile que les autres discours qu'elle avoit tenus.

Déjà la princesse étoit arrivée dans l'endroit qui devoit être le théâtre de son supplice , déjà plusieurs archers tournoient la pointe de leurs fleches contre son sein , lorsqu'elle s'écria douloureusement : Est-ce ainsi que l'infante de Trébisonde doit mourir ! Oui , je suis Léonide , continua-t-elle ; songez que si vous répandez mon sang il ne restera pas pierre sur pierre dans la ville de Nicopoli , & que tous les habitans seront passés au fil de l'épée ; allez chercher ceux qui vous commandent , & suspendez au moins pour un instant votre injuste fureur.

Le ciel permit alors que Léonide fût écoutée ; son nom excita un grand murmure , & quelques-uns de ses bourreaux jugèrent qu'on ne devoit point passer outre sans approfondir qui elle étoit. Mais un vieux chevalier qui avoit perdu deux fils le jour que l'on avoit attaqué Caloandre , & qui souhaitoit ardemment de les venger , s'étoit mis à la tête de cette populace & n'épargnoit rien pour porter les esprits à la dernière rigueur. Comme il avoit beau-

coup d'autorité dans la ville , la princesse ne pouvoit courir un plus grand danger ; mais heureusement pour elle on vit paroître Brandilon couvert des armes noires qu'il avoit endossées pour se mettre à la poursuite de Safar.

Lorsque cet homme formidable fut auprès de la princesse & qu'il l'eut envisagée : Quoi ! dit-il d'une voix de tonnerre, l'illustre Léonide peut-elle se trouver devant moi dans un tel état ? Infâmes , tout votre sang ne peut suffire pour expier votre témérité.

Ces paroles prononcées d'un ton capable d'imprimer la terreur dans les cœurs les plus intrépides , donnèrent à la princesse le tems de reprendre courage & de dire à Brandilon : Brave chevalier , puisque vous me connoissez , assurez-les de ma naissance, & faites-leur connoître que c'est à tort qu'ils m'ont condamnée.

Un de ces malheureux prit en même-tems la parole , & s'adressant au fier Brandilon : Chevalier , lui dit-il, retirez-vous & laissez-nous exécuter les ordres de la justice. Brandilon outré de fureur & ne pouvant proférer un seul mot, frappe cet audacieux avec le gros de sa lance , & s'élançant ensuite au milieu

de la troupe , plusieurs tombent sans espoir de se relever ; ses moindres coups portent un trépas inévitable. Léonide voit avec étonnement une si grande valeur jointe avec des forces si prodigieuses. Tel en fut l'effet , qu'en moins d'une demi-heure on vit la terre jonchée de bras , de jambes & de têtes ; ceux qui prirent la fuite furent les seuls qui évitèrent la mort , & on peut croire que le nombre n'en fut pas considérable.

Le vainqueur voyant que personne ne lui résistoit plus , s'approcha de Léonide & coupa les cordes dont elle étoit liée. La princesse charmée de se voir en liberté : Qui êtes-vous , grand héros ? lui dit-elle ; quel est celui qui m'a conservé la vie ? Alors Brandilon haussant la visière de son casque : Vous voyez , madame , lui dit-il , un homme qui désirant toujours de vous servir n'a jamais été heureux que cette fois. Léonide après l'avoir regardé avec attention : Dites-moi votre nom , poursuivit-elle , seigneur , car j'avoue que je ne remets pas votre visage. Ingrate Léonide ! s'écria le chevalier frémissant de colère à cette réponse & croyant qu'elle se moquoit de lui ; est-ce là la récompense que je reçois de t'avoir suivie pour te délivrer de Safar qui ta enlevée ? Est-ce ainsi que tu devrois me témoigner ta reconnoissance , à moi qui viens de t'empêcher de subir

subir une mort aussi cruelle qu'honteuse ? Quoi ! tu peux feindre de ne me pas connoître, dans la crainte d'être reconnoissante ! Oseras-tu te vanter d'être généreuse, toi qui donnes des preuves de l'ingratitude de la plus noire ? Le Turcoman t'a sans doute chassée après t'avoir déshonorée ; tu n'oses paroître devant moi , ton état te fait honte à toi-même. Si mes soupçons sont vrais, dis donc aussi que tu n'es pas Léonide ; mais si tu t'avoues pour telle, pourquoi feindre de ne me pas connoître ? Va inhumaine , je te quitte de tout , je ne veux rien de ta part , si je veux des empires j'ai une épée pour en acquérir.

A ces mots il tourna la bride de son cheval pour s'éloigner , laissant Léonide dans le plus grand étonnement ; mais elle l'arrêta en lui disant : Demeurez un moment, chevalier , pour l'amour de moi ; je vous jure que je ne comprends rien à tout ce que vous me dites, je ne vous ai jamais vu , & j'ignore quelle espece d'outrage le Turcoman m'a pu faire ; ce que je sais & que j'avoue avec plaisir, c'est que je suis Léonide , qui dois la vie à votre seule valeur , qui desire de savoir votre nom & de sortir de l'embarras où vos discours m'ont jetée.

Brandilon eût achevé de perdre la raison en écoutant la princesse , mais Durillo arriva dans ce moment. Il étoit demeuré derrière pour cueillir les herbes nécessaires à la composition de son baume, si bien qu'entendant la dispute de Brandilon & reconnoissant Léonide, il mit pied à terre , & tombant à genoux devant elle : Madame , lui dit-il, cessez de vous étonner de la colère de ce chevalier , il est trompé par la ressemblance qui est entre vous & le chevalier de Cupidon , & croit vous avoir vue à Trébisonde. Pour vous , seigneur Brandilon , appeaisez-vous , car assurément c'est ici la première fois que vous vous êtes vus l'un & l'autre. Le Turcoman a enlevé le chevalier de Cupidon mon maître , qui jugeoit à propos de se faire passer pour la princesse Léonide , dans la vue de calmer les troubles de la ville & de la cour. L'extrême ressemblance qui est entr'eux , & pour le visage & pour la taille , & même pour le son de la voix , lui a rendu la chose aisée , d'autant qu'il a mis l'impératrice dans sa confiance & que de son aveu il a trompé toute sa cour. Ainsi le Turcoman l'a enlevé croyant enlever la princesse ; vous l'avez suivi, seigneur , pour en tirer vengeance , & vous étant trompé dans le chemin, vous avez heureusement rencontré la véritable Léonide.

La princesse & Brandilon se regardoient sans pouvoir rien dire , tant ces événemens leur paroissoient extraordinaires ; mais enfin le chevalier passa de l'étonnement aux excuses de sa colère , & finit par faire des plaisanteries de son erreur.

Durillo leur fit ensuite sentir le péril où seroit exposé son maître , si le Turcoman venoit à le reconnoître pour un homme. Il dit à la princesse , que n'ayant déguisé son sexe que pour l'amour d'elle , elle ne devoit pas l'abandonner. Elle y consentit sans peine , car elle n'avoit pas moins d'amour pour lui que de colère contre le Turcoman. Elle tint conseil avec Brandilon sur ce qu'elle devoit faire dans cette conjoncture ; & comme il ne cherchoit qu'à lui plaire , ils résolurent de prendre le chemin de l'empire de Safar dont ils n'étoient pas éloignés , persuadés qu'ils apprendroient aisément des nouvelles du Chevalier de Cupidon , & qu'ils pourroient lui donner les secours qui dépendroient d'eux.

Les choses étant ainsi déterminées , ils arrivèrent à une grande ville. Léonide y fit emplette des meilleures armes qu'elle put trouver , & rien ne les empêchant de continuer leur voyage , ils prirent le plus court chemin , évitant avec soin

tout ce qui pouvoit retarder leur projet. Ils furent cependant plus d'un mois sans pouvoir arriver dans les états du Turcoman , à cause d'une fièvre aiguë qui survint à Brandilon pendant plusieurs jours , & qui le mit hors d'état de continuer la route. Cependant le Turcoman arriva sans aucun obstacle avec toute son armée à la grande ville de Noriga , place frontière de son royaume ; il s'y arrêta à cause de la bonté de la place. Il en avoit agi d'une façon très-réservée avec la fausse Léonide , & ne lui avoit témoigné que des politesses , des soumissions & des assurances de l'amour le plus respectueux.

Caloandre jugeoit de son côté qu'il devoit éviter avec soin d'être découvert , & la duchesse Chrysante l'embarassoit plus que toute autre chose. Il craignoit que si elle le reconnoissoit elle ne retombât dans ses premières folies , ou qu'elle n'employât le crédit qu'elle avoit sur l'esprit du Turcoman pour se venger de lui. Safar avoit une sœur , que les devins menacèrent dès le berceau d'être la honte de sa famille & la ruine de sa patrie , si elle distinguoit parfaitement un homme d'avec une femme avant d'avoir atteint l'âge de quinze ans. Son père qui étoit crédule jusqu'à la superstition , la fit élever dans un château qu'on

appeloit le palais des plaisirs , & qui étoit isolé de tout bâtiment au milieu d'une campagne délicieuse , mais tellement impénétrable à tout homme , tant par son assiette naturelle que par la garde qu'on y faisoit , qu'excepté les filles que l'on avoit mises auprès d'elle , cette princesse ne voyoit personne.

Après la mort de son père , Safar se conduisit de la même façon , & Spinalba (c'est le nom de cette princesse) approchoit déjà de son troisième lustre sans avoir jamais vu d'autre homme que son frère , encore ses visites avoient-elles été bien rares. Elle ignoroit donc absolument que les femmes fussent différentes des hommes , d'autant que toute conversation sur cet article étoit défendue aux filles qui l'approchoient. Ce château n'étoit éloigné de Noriga que de quinze milles , & le Turcoman voulant mettre Léonide dans un lieu qui joignît l'agrément à la sûreté , ne pouvoir en choisir un plus convenable. Ce fut donc en cet endroit qu'il mena la prétendue Léonide & la duchesse ; il les donna pour compagnes à sa sœur , & conjura Chrysante de ne rien négliger pour lui gagner le cœur de l'infante de Trébisonde. Ensuite il se retira dans sa capitale , où il apporta tous

166 L E C A L O A N D R E

les soins nécessaires pour se mettre en état de défense au cas que Tigrinde voulût employer la force des armes pour se venger de l'affront qu'il lui avoit fait.

Fin du second Livre.

*LIVRE TROISIEME.*

LE chevalier de Cupidon paroissoit tranquille dans le palais des plaisirs avec Spinalba & la duchesse ; elles lui donnoient l'une & l'autre toutes les marques possible d'amitié. Cependant ces trois personnes étoient agitées de différentes passions. Chrysante aimoit Safar & ne laissoit pas de lui rendre service auprès de la fausse Léonide ; mais cet effort lui causoit toutes les peines qu'une femme peut ressentir lorsqu'elle est jalouse & qu'elle se voit contrainte d'étouffer ses propres desirs pour mettre l'objet de son amour entre les bras de sa rivale.

D'un autre côté Caloandre méprisoit la duchesse & craignoit Safar. Il avoit peur d'être reconnu , & rougissoit de passer des momens précieux dans une mollesse & dans une obscurité qui suspendoient les progrès de sa gloire. Il voyoit avec dépit que le Turcoman osoit espérer de posséder un jour le cœur de Léonide ; d'ailleurs l'absence de cette princesse ne suffisoit que trop pour le tourmenter.

Spinalba étoit portée par un instinct naturel à

caresser un jeune-homme qu'elle prenoit pour une femme & qui en avoit toute la beauté. L'amitié qu'elle conçut pour lui passoit de bien loin les sentimens qu'elle avoit eus jusqu'alors pour les autres filles de son âge qui lui avoient tenu compagnie; ainsi, dans une ignorance entière de ce qu'elle faisoit, elle déclara la guerre au cœur de Caloandre, qui se voyoit engagé dans un combat où la fuite seule pouvoit le rendre vainqueur. Mais comment fuir ? comment éviter un danger plein de charmes, où la défaite même vaut un triomphe des plus glorieux ?

L'amour de Spinalba prenoit continuellement des forces nouvelles dans le sein du repos, & la troubloit tous les jours de plus en plus. Il lui sembloit qu'elle avoit lieu d'être contente puisqu'on ne lui refusoit rien, cependant elle sentoit encore des desirs & se plaignoit d'ignorer ce qu'elle desiroit. Elle souffroit toutes les fois qu'il falloit que la nuit les séparât ; elle se croyoit enfermée dans la prison la plus cruelle, jusqu'au moment où le jour lui faisoit revoir sa nouvelle compagne. Mais enfin, trouvant qu'il étoit ridicule de souffrir tant de peine pour une chose où il étoit facile d'apporter du remède, elle fit dresser le lit du chevalier dans sa propre chambre. Non-seulement il n'osa la contre-

dire , mais il fut encore obligé de paroître recevoir avec plaisir une marque d'amitié qui n'étoit point mefféante entre deux jeunes filles. Il s'en repentit bientôt ; car à peine furent-elles au lit , que Spinalba ne pouvant plus demeurer dans le sien passa dans celui du chevalier pour l'entretenir avec plus de facilité.

Quelle situation pour un jeune-homme ! Caloandre se piquoit d'une fidélité à toute epreuve pour Léonide ; & comme il étoit né pour faire des miracles , il résista. Mais craignant de ne pouvoir pas être toujours maître de lui , il résolut , quoi qu'il en pût arriver , de se découvrir au Turcoman & de se faire connoître dès le lendemain. Pour Spinalba , elle prit tant de plaisir à cette douce conversation , que sans songer à retourner dans son lit elle s'endormit dans celui du chevalier. Un homme moins prévenu auroit trouvé cette nuit délicieuse.

On attendoit Safar le jour suivant , il ne vint point , quelques affaires imprévues l'arrêtèrent dans Noriga. Caloandre en fut au désespoir , car il craignoit que sa constance presqu'abattue au premier assaut ne s'évanouît au second. Ce qu'il avoit déjà souffert , & le péril qu'il avoit vu de près lui faisoit imaginer qu'il y auroit de la témérité à

s'y exposer encore ; cependant il ne put s'en dispenser , & il trouva que la résistance lui devenoit de plus en plus difficile. Chaque nuit Spinalba redoubloit ses caresses ; l'agréable naïveté dont elles étoient accompagnées les rendoit si séduisantes , que pour n'y pas répondre il falloit être muni , ou d'une vertu plus sauvage que celle des Stoïciens , ou d'une prévention inébranlable , ou bien enfin d'une parfaite insensibilité. Mais Caloandre étoit soutenu par l'amour qu'il ressentoit pour Léonide ; c'est tout dire.

Plusieurs jours s'écoulèrent sans que le Turcoman vînt au château. Dans cet intervalle Caloandre eut le tems de faire ses réflexions ; il jugea que le meilleur parti qu'il pouvoit prendre étoit de gagner la confiance de Safar en lui témoignant moins de rigueur. Par ce moyen , disoit-il en lui-même , je l'engagerai à me faire sortir de cette prison dans l'espérance de m'épouser , ou du moins à me laisser un peu plus de liberté ; & d'une ou d'autre façon , je pourrai sortir de l'embarras où je me trouve.

En conséquence de ce projet , la fausse Léonide faisoit entendre tous les jours à la duchesse & à Spinalba que Safar lui paroissoit véritablement digne d'être aimé , qu'elle ne le méprisoit point , mais

qu'elle condamnoit les moyens qu'il employoit pour lui plaire. Elle ajouta que la prison étoit trop opposée à la grandeur de son courage , & que si elle étoit en liberté elle pourroit se montrer assez généreuse pour lui pardonner l'excès de sa passion , & assez prudente pour faire usage dans la guerre de Constantinople d'un secours aussi considérable que celui de sa valeur & de son armée.

Enfin Safar vint au château , très-impatient de revoir Léonide ; il étoit même déterminé à user de violence si la douceur & les menaces ne le rendoient point heureux. Il courut à elle plein d'amour , & se voyant plus favorablement reçu qu'à l'ordinaire il se hasarda de lui baiser les mains , sans qu'elle l'en empêchât. Leur conversation ne roula que sur des choses agréables ; ils dînèrent ensemble & la joie fit les honneurs du repas.

La duchesse uniquement occupée de sa passion pour Safar , considéroit que s'il lui avoit témoigné si peu de retour malgré les rigueurs de Léonide , il en auroit encore moins à l'avenir lorsque son amour seroit plus satisfait , & cette réflexion la détermina à ne plus songer qu'à le tromper. Quand le dîné fut fini , elle conduisit le prince à l'écart & feignit de se réjouir avec lui du changement favo-

nable de la princesse ; mais en même-tems elle lui dit qu'il falloit examiner avec soin si les marques d'amitié que lui donnoit Léonide étoient sincères , & qu'en cette occasion le soupçon étoit raisonnable & prudent. Vous avez raison , madame la duchesse , lui répondit le Turcoman , j'ai eu la même idée. Mais comment pourrai-je m'assurer de la vérité ? Cela ne sera pas si difficile que vous le croyez , lui répondit-elle ; il faut cependant bannir de votre cœur une timidité que vous poussez à l'excès ; loin de convenir à un grand prince tel que vous , elle ne plaira à personne. Mais cependant , si l'excès de votre amour vous empêche d'employer votre autorité , servez-vous de la douce violence d'un amant couronné , elle aura peut-être plus de force sur le cœur de Léonide que la dernière rigueur , dont il vaudroit encore mieux faire usage à la fin , que de vous repaître d'aussi vaines espérances que vous avez fait jusqu'ici.

Ah , duchesse ! reprit Safar , ce que vous dites n'est que trop véritable ; mais comment puis-je connoître si Léonide se rend de bonne-foi , ou bien si elle cherche à m'abuser ? quelle est enfin cette douce violence que je dois lui faire ? Avant que le jour finisse , seigneur , lui répliqua la duchesse , vos vœux pourront être satisfaits. Divertissez-vous ici

parmi nous jusqu'à ce que l'heure de retourner à Noriga soit presque passée ; feignez alors d'être pressé de partir , j'aurai soin de vous représenter qu'il n'est plus tems de vous mettre en chemin , & je vous conseillerai de passer la nuit dans le château ; je ferai même des instances pour vous y engager ; vous vous rendrez à la fin , mais vous paroîtrez plus touché de l'obstacle de la nuit que vaincu par mes prières. Alors j'aurai soin de vous faire préparer un lit dans une chambre voisine des nôtres ; & lorsque tout le monde sera dans un profond sommeil , vous entrerez doucement dans celle des deux princesses , j'aurai soin de vous en faire trouver la porte ouverte.

Vous connoissez la chambre , poursuivit-elle ; & les deux lits , allez hardiment à celui de Léonide , baissez la voix dans la crainte d'être entendu de Spinalba , excusez votre hardiesse par l'excès de vos desirs & par l'espérance que ses bontés nouvelles vous donnent de devenir son mari. Vous êtes digne de l'être , votre naissance n'est point au-dessous de la sienne , croyez qu'elle vous recevra bien si l'inclination qu'elle vous témoigne est véritable.

Elle ajouta beaucoup d'autres raisons qui persuadèrent Safar , & il s'écria dans un transport de

joie qu'il ne put modérer : Oui, duchesse , je connois votre bonne volonté pour moi , je suivrai vos conseils & je vous en aurai une éternelle obligation ; si Léonide me refuse cette nuit , je ne pourrai plus douter que les sentimens favorables qu'il vient de me témoigner ne soient supposés pour m'engager à la faire sortir de ce château dans le dessein de m'échapper plus aisément ; mais son projet réussira pas , car si elle ne se rend point à mes prières non-plus qu'à mes caresses , il est certain que j'aurai recours à la force.

Le projet fut exécuté comme il avoit été concerté ; Safar demeura dans le château , & Caloandre fut alarmé. Le souper ne fut pas long , ainsi il se retira de bonne heure. La chambre de la duchesse joignoit celle de Spinalba , & même elles se communiquoient par une porte qui se fermoit rarement. Chrysante vint en chemise trouver Spinalba & Caloandre ; ils étoient l'un & l'autre déjà déshabillés & se mettoient au lit. Ils lui demandèrent le sujet de sa visite , elle leur répondit en riant quoiqu'avec un peu d'embarras , que Safar couchoit dans une chambre assez près d'elle , & qu'il ne pouvant fermer la porte qui répondoit sur la galerie , il ne lui paroissoit pas qu'elle fût assez sûreté contre ce qu'il pouvoit entreprendre ; q

étoit jeune , & que son séjour dans le château , qui ne lui étoit pas ordinaire , lui donnoit quelque soupçon , qu'ainsi elle les prioit , si cela ne les incommodoit pas , de se mettre toutes deux dans le lit de Spinalba , pendant qu'elle passeroit la nuit dans celui de Léonide.

Cette proposition fut faite avec tant d'apparence de modestie qu'il eût été difficile de s'en défier. Caloandre prit le parti d'être encore plus réservé que jamais auprès de Spinalba , car il craignoit que la duchesse n'eût dessein d'examiner sa conduite avec la sœur de Safar. Au surplus , regardant comme un grand bonheur que Chrysante ne lui eût pas demandé la moitié de son lit , il passa promptement dans celui de Spinalba.

La duchesse s'aperçut avec joie que rien ne s'opposoit à la réussite de son projet , & se coucha dans le lit de Caloandre , qui lui faisoit des plaisanteries sur la peur que Safar lui caufoit , & elle les lui rendoit , tantôt en l'attaquant lui-même , tantôt en s'adressant à Spinalba ; & cette jeune personne étoit si simple , qu'elle lui dit : Mais , en vérité ! je ne saurois vous comprendre ; quel mal pouvez-vous craindre de la part de mon frère ? il ne m'en a jamais fait aucun.

Leur conversation auroit été plus , longue si la duchesse ne l'eût abrégée en disant que Safar , impatient de voir Léonide , se lèveroit sans doute dès le point du jour & viendroit troubler leur repos. Cette raison les détermina à chercher le sommeil. Caloandre fut long-tems agité par les diverses réflexions que la situation où il se trouvoit lui causoit nécessairement. Enfin il s'endormit , & ne se réveilla qu'aux premiers rayons de l'aurore.

Il s'aperçut en ouvrant les yeux que Chrysante n'étoit plus dans son lit. Il imagina d'abord qu'elle étoit passée dans sa chambre pour s'habiller & pour empêcher Safar de la trouver couchée ; cette idée lui fit penser qu'il devoit éviter la même chose. Il se leva & s'habilla promptement pendant que Simalba dormoit encore.

Caloandre fut ensuite curieux de savoir ce que faisoit la duchesse ; il s'approcha de la porte qui n'étoit pas bien fermée , il apperçut Chrysante assise sur son lit , presque habillée & plongée dans une profonde rêverie. Quelques momens après il entendit Safar qui s'écria : La victoire est à nous , madame , je rends grâces à vos bons conseils.

Ces paroles excitèrent l'attention de Caloandre.

Le

Le Turcoman s'assit auprès de la duchesse & continua de la sorte : Il étoit un peu plus de minuit lorsque je me suis rendu au lit, de Léonide ; elle n'a pas tant de fierté toute nue pour un amant, qu'elle l'a sous les armes contre les plus vaillans chevaliers ; je crois que dans le premier moment elle l'a pris pour Spinalba qui venoit s'entretenir avec elle, car elle m'a fait place & m'a reçu très-poliment dans son lit. Pour-lors je lui ai découvert que j'étois l'amoureux Safar emporté par la violence de ma passion, elle ne m'a répondu qu'en tremblant & à voix basse, dans la peur de faire du bruit & d'être entendue de vous & de Spinalba. Jugez j'ai su profiter d'une disposition si flatteuse. Je vous assurai bien hier, lui répondit Chrysante, que Léonide étoit femme comme les autres. En effet je l'ai trouvée telle, ajouta Safar ; elle m'a paru contente de mes transports, & quand j'ai eu pris possession de son cœur, je me suis retiré pour lui épargner la honte de paroître devant vous dans un état où auroit pu la faire rougir.

Ce fut ainsi que Caloandre connut les tromperies de Chrysante & les raisons qui l'avoient obligée à changer de lit. Il ne s'en étonna point, car il la connoissoit pour la personne la moins capable de surmonter ses passions ; mais il trouvoit

que Safar étoit bien insolent d'oser se flatter d'avoir triomphé de la vertu de Léonide. Peu s'en fallut que dans les premiers transports de sa colère il ne dévoilât les crimes de la nuit ; mais il sentit qu'il pourroit toujours quand il le voudroit rétablir la réputation de la princesse , & il jugea que pour ses propres intérêts il devoit alors garder le silence, d'autant plus qu'il n'avoit point d'autre moyen pour recouvrer sa liberté. Il en conçut même un espoir certain , lorsqu'il entendit que Chrysante conseilloit au Turcoman de conduire Léonide à la ville , lui représentant qu'il n'étoit pas naturel de retenir en prison quelqu'un dont il avoit obtenu les faveurs , & qu'il ne devoit pas craindre qu'une personne qui lui avoit donné de si fortes preuves d'attachement pût se déterminer à prendre la fuite. Elle lui conseilla encore de lui parler & d'en agir très-modestement avec elle , sur-tout en présence de sa sœur & de ses femmes , pour ne pas faire soupçonner à cette princesse altière qu'il eût fait la moindre confidence de sa foiblesse.

Safar l'assura qu'il suivroit ses conseils , & se leva pour passer dans la chambre de sa sœur ; Caloandre courut la réveiller , & le Turcoman les trouva en conversation. Il prit la main de la fausse Léonide pour la baiser , elle ne s'y opposa que

foiblement , & ne songeant qu'à se procurer la liberté , elle lui dit avec un sourire dédaigneux : Une prisonnière ne mérite cependant pas que vous lui fassiez cet honneur , je pourrois y consentir si j'étois dans un lieu digne de moi. Vous m'avez soumis la première fois que je vous ai vue , lui répondit Safar , & vos chaînes sont si fortes que je ne puis ni ne veux les rompre j'amaï ; je ne vous ai retenue ici que pour éviter la mort & dans l'espérance de mériter vos bontés. Si l'excès de mon amour vous offense , je sens que je deviens à chaque instant plus coupable ; au reste je vais vous conduire dans ma capitale , où je vous donnerai un pouvoir absolu sur ma personne & sur mon royaume , en vous suppliant d'exiger de moi telle réparation qu'il vous plaira.

Spinalba fut très-étonnée du prompt changement de son frère , mais elle en attribua la cause aux marques d'amitié que Léonide lui avoit données la veille. Caloandre qui étoit mieux informé lui répondit : Je n'ignore pas , Safar , que l'amour que vous avez pour moi est encore plus grand que la violence que vous m'avez faite , ainsi je vous excuse ; si je n'étois que femme , sans être chevalier , je choisirois volontiers ce château pour ma demeure , quoique vous en ayez fait ma prison , la seule com-

pagnie de votre charmante sœur me tiendrait lieu de tous les plaisirs ; mais étant naturellement ennemie des foiblesses de mon sexe , j'abhorre cette maison délicieuse où je me trouve plus femme qu'ailleurs. Je serai donc bien aise d'aller avec vous à Noriga pour y reprendre l'exercice des armes , dont je fais profession , & retourner ensuite à Trébisonde le plutôt qu'il me sera possible ; je veux consoler l'impératrice par ma présence , & lui donner le secours de votre belle armée , dont la vue inspirera sans doute une nouvelle ardeur aux troupes que nous devons conduire à Constantinople.

Je vous prie aussi , ajouta Caloandre , de conduire avec nous votre aimable sœur , elle a trop de mérite pour demeurer renfermée dans cette solitude. Une réponse si favorable causa tant de joie au Turcoman , qu'il embrassa le prince & lui dit : Vous avez tort , madame , de haïr un sexe que vous élevez au-dessus du nôtre. L'envie que vous montrez de revoir l'impératrice votre mère est trop juste , vous devez la consoler & faire usage pour elle de votre bras invincible & de la valeur de mes troupes ; nous sommes prêts à marcher sur vos pas. Quant à ma sœur , que ne doit-elle pas obtenir de moi dès que vous daignez parler pour elle ? Et se tournant du côté de Spinalba qui s'affligeoit du

départ de Caloandre : Consolerez-vous, ma sœur, lui dit-il, vous ne ferez pas long-tems éloignée de votre chère Léonide, & si les astres ordonnoient un plus long terme à votre captivité, croyez que je ne m'embarrasserois pas de leurs menaces ; mais après les avoir redoutés si long-tems, on ne doit pas les braver en précipitant votre liberté de huit jours, car il ne faut pas d'avantage pour que vos quinze ans soient accomplis : je vous promets de ne point célébrer mes noces en votre absence, vous partagerez ma joie. Spinalba le remercia & lui témoigna sa reconnoissance avec sa modestie & sa simplicité ordinaires.

La duchesse qui s'habilloit pendant ce tems-là, écoutoit avec émotion l'entretien de Safar & de Léonide ; mais lorsqu'elle les vit résolus à partir elle fut très-soulagée, persuadée que ses tromperies ne seroient pas sitôt découvertes & que Léonide auroit le tems de s'échapper des mains de son ravisseur.

Safar envoya sur le champ un de ses écuyers à Noriga, pour faire préparer une pompeuse entrée à Léonide, & pour ordonner aux principaux seigneurs de sa cour de venir au-devant d'elle avec leurs plus belles armes. Quelques momens après, il prit Caloandre par la main & lui dit : Madame, il y a

plusieurs choses dans ce château qui ne sont pas indignes de votre curiosité , je suis persuadé qu'elles vous amuseront à voir ; & pendant que vous aurez la complaisance de les examiner , on aura plus de tems pour exécuter les ordres que j'ai envoyés à Noriga.

Spinalba , la duchesse & Caloandre suivirent Safar. Il les fit entrer d'abord dans une grande & superbe place environnée de plusieurs bâtimens d'une architecture admirable , & d'une galerie soutenue par des colonnes de marbre. Au milieu de cette place s'étendoit un vaste bassin rempli d'eau vive. Au centre du bassin étoit une pyramide plus superbe que toutes celles qui ont immortalisé l'orgueil des Pharaons sur les bords du Nil. Elle étoit de bronze , d'une hauteur prodigieuse & d'un travail admirable ; la pointe étoit surmontée d'un globe d'or d'où l'on voyoit l'eau s'élancer avec impétuosité jusqu'aux nues , & former ensuite dans sa chute la plus belle nappe du monde.

Lorsqu'on eut suffisamment examiné ces beautés , on monta dans les galeries où les yeux trouvèrent long-tems de quoi s'amuser. Ensuite on passa dans une salle immense , remplie d'armes de toutes les especes ; c'étoit un spectacle charmant pour Caloandre. Il aperçut une armure blanche & noire dont la singularité fixa son attention.

Il remarqua que ces armes n'étoient pas de fer, ainsi le chevalier de Cupidon jugea d'abord qu'elles n'avoient été faites que pour la parure ; cependant il prit la cuirasse pour en examiner le travail , & la trouvant d'une légèreté surprenante , il demanda au Turcoman de quelle matière elle étoit , & à quel usage on l'avoit destinée. Je crois , madame , lui répondit Safar , que ces armes surpassent en bonté & en légèreté toutes celles que l'on a jamais faites & que l'on fera jamais ; car c'est un assemblage d'os de poisson très-durs , & si parfaitement liés qu'il n'y a point de coups de lance ni d'épée qui puissent les endommager ; le brave Mérodac mon aïeul les apporta de la Chine , l'empereur de ce vaste climat lui en avoit fait présent comme d'une chose unique dans son espece.

Mon aïeul , continua Safar , étant d'une taille proportionnée à la grandeur de ces armes , s'en est toujours servi , & depuis sa mort on les a gardées dans cet arsenal , parce qu'elles n'ont pu convenir ni à mon père ni à moi ; & quoiqu'il y ait dans mes états des armuriers excellens , aucun d'eux n'a osé entreprendre de les ajuster à ma taille , dans la crainte de les gâter ; j'ai donc mieux aimé les conserver telles qu'elles étoient pour quelqu'un de mes successeurs ; mais comme il me semble que vous

avez quelque envie de les avoir , & qu'elles pourront vous convenir , je vous prie , madame , de les accepter ; pour-lors le ciel aura réuni les meilleures armes du monde & l'objet le plus parfait de la terre.

Cette offre fit grand plaisir à Caloandre ; il passa dans un cabinet voisin où il essaya les armes , & peu s'en fallut qu'elles ne parussent faites pour lui , on jugeoit même que dans quelques années elles lui seroient parfaitement justes. Seigneur , dit-il à Safar , si vous me le permettez je ne les quitterai qu'à Noriga , & je n'en porterai jamais d'autres ; car , indépendamment de leur bonté , elles me seront toujours très-chères puisque je les tiens de vous.

Le malheureux Safar , trompé par la duchesse & par l'aveuglement de sa passion , ne prévoyoit point le précipice où ces armes devoient le faire tomber ; leurs forces jointes à celles de leur nouveau maître ne pouvoient manquer de le rendre formidable. Safar fut enchanté de voir qu'elles plaisoient à Léonide , & voulant l'imiter il en choisit d'autres pour lui-même ; elles étoient d'un acier si poli , qu'elles ressembloient à un miroir de cristal. Ils choisirent chacun une lance des plus fortes , & sortirent peu de tems après de l'arsenal & du château. Spinalba ne put quitter la fausse Léonide sans verser des

larmes. Ma chère amie, lui dit-elle en la serrant dans ses bras, je sens que votre départ m'arrache le cœur, votre absence m'annonce quelque grand malheur ; que le ciel le fasse tomber sur moi seule, je suis prête à tout souffrir, si vous ne m'oubliez jamais.

Lorsque Caloandre eut répondu aux témoignages de tendresse que Spinalba lui donnoit, il courut joindre Safar qui avoit pris les devans ; ils entrèrent ensemble dans de vastes écuries qui décoroient les dehors du château.

Caloandre examinoit les chevaux avec attention pour choisir le meilleur ; le Turcoman s'en apperçut & lui dit : Belle princesse, puisque vous avez déjà de si bonnes armes, nous ne partirons point sans avoir trouvé un cheval qui puisse leur être comparé. Vous voyez ce grand & fort cheval noir moucheté de marques blanches en forme de fleches ? La nature n'en produisit jamais aucun qui puisse l'égalier ni en légèreté ni en courage. & il n'y a point de bataillons si ferrés dans lesquels il ne pénètre dès le premier choc. Au surplus, il paroît doué d'intelligence ; il est si souple à la main, qu'en seroit qu'il prévient la volonté de son maître : en un mot, je crois, madame, que vous n'en fûrez jamais

trouver un qui vous convienne aussi parfaitement.

Safar donna ordre aussi-tôt que l'on sellât Furio pour Léonide , c'étoit le nom qu'on avoit donné à cet excellent cheval , pour exprimer la vigueur & la noble intrépidité qu'il montrait dans les combats.

Les deux chevaliers montèrent promptement à cheval , & prirent le chemin de Noriga , suivis seulement de deux écuyers. Safar regardoit ce jour comme le plus heureux de sa vie ; il se rappeloit sans cesse les plaisirs de la nuit précédente , nuit plus délicieuse qu'aucune qu'il eût jamais passée , & il se flattoit qu'elle en précéderoit beaucoup d'autres semblables , puisqu'il étoit aussi persuadé de son mariage avec Léonide , que de l'empire de Trébisonde qui le rendoit un des plus grands princes de l'Asie. Caloandre n'étoit pas moins charmé de recouvrer sa liberté , dans le tems qu'il craignoit d'être exposé aux horreurs de la prison , & peut-être à de plus grands malheurs. Se voyant donc à cheval , & bien persuadé qu'il ne mourroit pas sans acquérir de la gloire , il ne redoutoit plus le Turcoman avec toute son armée , & ne s'occupoit qu'à trouver les moyens les plus doux pour se débarrasser de lui.

Ils marchèrent près d'un quart-d'heure sans que

la conversation fût fort animée ; mais enfin dans un sentier qu'ils trouvèrent sur leur gauche & qui tomboit dans le grand chemin , ils apperçurent deux chevaliers qui attirèrent leur attention. L'un avoit des armes bleues toutes simples , mais la riche taille & la disposition de celui qui les portoit suppléoit à ce défaut ; car il étoit si bien fait , que les chefs-d'œuvres de la peinture & de la sculpture ne pouvoient l'égalér. L'autre étoit plus grand au moins d'un demi-pied , sa force étoit proportionnée à sa taille & son adresse à sa force ; ses armes étoient noires , sa lance paroissoit d'une pesanteur prodigieuse. Safar haussa la visière de son casque pour engager les deux nouveaux venus à se faire connoître.

On s'approcha , & le plus grand des deux inconnus n'eut pas plutôt envisagé le Turcoman , qu'il lui cria d'une voix forte : C'est maintenant , à ravisseur de dames , que nous verrons si tu es digne de la princesse Léonide. Son nom glorieux t'a fait éviter la mort , mais ne te flatte point aujourd'hui du même bonheur ; quand tu serois au milieu de ton armée tu ne m'échapperois pas.

Il dit , & mettant sa terrible épée à la main , il se jette avec fureur sur le Turcoman sans attendre aucune réponse ; car au gré de sa vivacité , l'usage

de sa lance tiroit trop en longueur en cette occasion. Safar baissa promptement la visière de son casque, & s'oppose aux entreprises de son ennemi ; en lui criant : La volonté de Léonide suffit pour me rendre digne d'elle ; ton opinion m'importe fort peu , viens recevoir la mort pour prix de ton aveugle témérité.

Il vouloit continuer, mais un coup lui coupa la parole en emportant une partie de son bouclier, & pour-lors ils commencèrent un combat terrible ; le chevalier noir frappoit de telle sorte & si souvent sur Safar, que chacun de ses coups paroissoit un tonnerre.

Pendant ce tems Caloandre étoit agité de diverses pensées ; les paroles du chevalier inconnu lui sembloient trop fières, soit qu'elles fussent un effet d'amour pour Léonide ou de mépris pour son ennemi ; & quoiqu'il n'aimât pas le Turcoman, il crut devoir en prendre le parti, voyant qu'on le maltraitoit si fort en sa présence ; ainsi s'adressant au chevalier aux armes bleues : Demeurerons-nous, lui dit-il, spectateurs oisifs de la valeur des autres ? Ce discours réveilla le chevalier bleu qui s'occupoit à considérer la bonne mine de Caloandre & la biffarrierie de ses armes : Je vois bien, répondit-il,

que votre générosité vous engage à secourir Safar dont vous voyez que la vie est en grand danger ; mais quittez un projet si déraisonnable ; car , indépendamment de ce que je ne le souffrirois pas , ce seroit un foible secours pour le Turcoman que celui de dix chevaliers tels que vous ; il est vrai que vous paroissez avoir du courage , cependant je ne crois pas que vous puissiez tenir long-tems devant mon compagnon. Au reste , puisque vous desirez que nous ne demeurions point inutiles , je suis prêt à vous satisfaire & à vous montrer qu'il ne vous sera pas si aisé de vous débarrasser de moi.

Chevalier , reprit Caloandre , vous connoîtrez à l'instant le tort que j'aurois fait à votre compagnon si j'avois secouru le mien. Aussi-tôt il tourna son cheval & lui fit prendre du champ. Le chevalier aux armes bleues fit la même chose , & sans autre signal ils partirent & se frappèrent en même tems sur leurs écus. Celui de l'étranger fut percé de part en part , mais celui de Caloandre demeura dans son entier malgré la force du coup qu'il reçut ; les lances volèrent en éclats , & ne laissèrent dans les mains des deux chevaliers que des tronçons inutiles.

Déjà les épées brillent , déjà les coups partent d'un & d'autre côté avec une fureur égale , mais

avec un succès très-différent. Les armes de l'étranger paroissent aussi foibles que le verre contre les coups de Caloandre , & les armes de Caloandre paroissent aussi impénétrables que le diamant contre les coups de l'étranger. Le brave inconnu frémissait de colère , & s'étonnoit également de la force de son ennemi , & de celle de ses armes qu'il croyoit qu'un enfant auroit pu percer sans peine , & qu'il n'eût jamais imaginé pouvoir résister à ses coups , accoutumés à fendre l'acier le plus dur.

Cet infortuné avoit déjà reçu plusieurs blessures , & son sang couloit à gros bouillons ; Caloandre en fut touché , d'autant plus qu'il s'imagina que ces deux étrangers pouvoient être amis de l'impératrice de Trébizonde & de Léonide , puisqu'ils étoient ennemis de Safar. Cette idée l'obligea insensiblement à modérer la force de ses coups ; l'inconnu s'en aperçut & redoubla les siens , parce qu'il prit pour une injure des ménagemens qu'il n'attribuoit qu'à un sentiment de compassion.

Le combat des deux autres n'étoit pas moins inégal ; Safar étoit brave & bien armé , il se maintint quelque tems contre son terrible adversaire , mais enfin il fut obligé de céder aux forces d'un ennemi qui auroit triomphé de l'ouvrage de Vulcain

même. Percé de plusieurs coups & baigné dans les flots de son sang , l'infortuné Safar étoit près de rendre l'ame , lorsqu'on vit paroître une troupe de gens de guerre qui s'approchoient au petit pas. Un des écuyers du Turcoman , qui pleuroit déjà la mort de son maître , reconnoissant les chevaliers auxquels il avoit ordonné de venir au-devant de Léonide , courut promptement leur apprendre l'état où leur prince étoit réduit ; aussi-tôt , à bride abattue & la lance en arrêt ils vinrent fondre sur les deux étrangers. Il y en eut environ trente qui attaquèrent le chevalier aux armes noires. Il jeta sur eux un regard méprisant , & prit sa pesante lance des mains d'un de ses écuyers ; toutes celles dont il fut frappé se brisèrent sur lui & ne l'ébranlèrent point. Après ce premier choc , il s'élança fièrement au milieu de la mêlée , & fit connoître à ses ennemis que leur grand nombre ne l'étonnoit pas.

Le chevalier aux armes bleues ne put résister à tous les coups qu'il reçut en même tems ; mais il se releva aussi-tôt , & quoique ses forces fussent diminuées , il ne laissa pas de se mettre en défense avec autant de courage que s'il n'eût point été affoibli. On tira Safar de la mêlée , on banda ses blessures à la hâte , & on le porta presque mort au palais des plaisirs , comme au lieu le plus proche &

le plus convenable. Caloandre qui s'étoit retiré un peu à l'écart pour laisser respirer son vaillant ennemi, faisoit plusieurs réflexions. Il trouvoit que la fortune lui présentoit une occasion favorable de se tirer sans péril des mains du Turcoman; mais regardant avec quelle valeur & avec combien de danger ces deux braves étrangers résistoient à un si grand nombre, il étoit infiniment combattu. Car, s'il confidéroit que le chevalier noir pouvoit être son rival, le dépit l'empêchoit de le secourir; s'il le voyoit à chaque coup tremper sa redoutable épée dans le sang de quelque ennemi, l'envie venoit à l'instant augmenter sa colère. D'un autre côté, quand il regardoit le chevalier bleu, il se sentoit pénétré de la plus tendre compassion & de l'estime la plus parfaite; chaque instant redoubloit en lui le regret de laisser périr un homme d'un si grand mérite, & d'imaginer qu'il ne périssoit peut-être que parce qu'il l'avoit blessé lui-même. Ces raisons lui persuadèrent qu'il étoit obligé de le secourir, & qu'il devoit châtier ceux qui avoient interrompu son combat par le plus lâche & le plus infâme des procédés.

Pendant qu'il étoit dans cette incertitude, il vit passer auprès de lui un écuyer tout hors d'haleine, qui prenoit un cheval par la bride dans le nombre de ceux dont les maîtres avoient péri. Caloandre
ne

ne l'eut pas plutôt envisagé, qu'il le reconnut avec une extrême joie ; il haussa sa visière , en s'écriant : O mon cher Durillo ? que fais-tu ici ? Es-tu avec ces deux braves chevaliers qui se défendent si courageusement , ou bien avec ceux qui les ont attaqués avec tant de lâcheté ?

Quoi , seigneur ! répondit Durillo en reconnoissant son bienfaiteur & son maître ; quoi ! vous êtes ici ! Comment avez-vous pu rougir vos mains du sang de votre Léonide ? & comment pouvez-vous la voir périr , pendant qu'elle ne songe qu'à vous délivrer des mains du Turcoman ? La voyez-vous à pied , ne pouvant plus se défendre , & touchant à sa dernière heure si vous différez un moment de la secourir.

Cette nouvelle si peu attendue glaça tous les sens de Caloandre ; il en seroit mort de douleur , si l'espérance de pouvoir donner du secours à sa maîtresse ne l'eût ranimé. Suis-moi , Durillo , dit-il , avec ce cheval. En même tems il piqua le sien si vivement , qu'il le porta , avec un bruit que jamais cheval n'avoit fait , au lieu où Léonide environnée de quinze chevaliers , après s'être fait un noble rempart de morts & de mourans pour n'être pas attaquée par derrière , disputoit encore une vie , qui

par la longue fatigue , les grandes blessures & la perte de son sang , étoit au moment de lui échapper.

En trois coups , cet amant furieux jeta trois ennemis par terre , plusieurs autres eurent bientôt la même destinée ; jamais carnage ne fut plus soudain ni plus affreux. Léonide reconnut son généreux adversaire avec autant d'étonnement que de joie. Durillo vint lui présenter un cheval , avec d'autant plus de facilité que Caloandre , plus prompt que l'éclair , plus terrible que la foudre , couroit autour de sa princesse pour écarter d'auprès d'elle tous ceux qui la pouvoient inquiéter. Il portoit de tous côtés des coups si redoutables , que les téméraires qui ne les fuyoient pas ne pouvoient éviter la mort. Madame , s'écria Durillo , reprenez courage , la fleur des chevaliers prend votre défense , le chevalier de Cupidon est avec vous.

Il n'en fallut pas davantage pour ranimer Léonide , elle rentre dans la mêlée , elle donne de nouvelles preuves de sa valeur ; le massacre devient si grand , qu'il ne reste plus devant ce couple réuni que cinq hommes à cheval , qui tournent le dos & vont se joindre à leurs autres compagnons dont le chevalier noir étoit environné de toutes parts. C'étoit l'orgueilleux Brandilon ; il avoit fait de son côté

des prodiges, cependant ses forces s'épuisoient contre des attaques si multipliées, & le dépit seul de les sentir diminuer le soutenoit encore. Mais enfin il auroit succombé, sans le secours de Caloandre qui acheva d'exterminer & de dissiper le reste des ennemis, avec autant de facilité qu'il auroit fait une troupe d'enfans. Les plus courageux & les plus opiniâtres mordirent la poussière, & les autres plus foibles, mais plus prudents, prirent la fuite. Les trois vainqueurs ne jugèrent pas à-propos de les poursuivre, car ils étoient las & blessés, excepté Caloandre que la bonté de ses armes avoit garanti, & qui n'étoit pas plus fatigué que s'il n'eût point combattu.

Léonide n'ayant plus la force de se tenir à cheval, se laissa couler à terre & tomba en foiblesse. Un spectacle si triste pénétra Caloandre jusqu'au fond du cœur; il se trouble, il se précipite aux pieds de la princesse, & s'écrie d'une voix entrecoupée de sanglots: O qu'il est mieux valu que je fusse mort mille fois avant que de recouvrer ma liberté à ce prix! Adorable Léonide, que n'ai-je reçu toutes vos blessures! Dieux cruels! ajouta-t-il, avez-vous pu permettre que ma main exerçât sa barbare fureur sur votre plus parfait ouvrage! Ai-je mérité de commettre un si grand crime?

Son extrême douleur l'empêcha de continuer ; il prit la main de Léonide , il la baïsa tendrement & l'arrosa de ses larmes. Enfin , faisant un effort sur lui-même , & s'adressant à Durillo : Cher ami , lui dit-il , tu m'as déjà montré dans des occasions périlleuses combien ton baume est salutaire , n'épargne rien pour guérir cette charmante princesse , & fois assuré que ma vie dépend de la sienne.

Ces dernières paroles furent entendues de Léonide , elle ouvrit les yeux , & jettant sur son libérateur un regard plein de tendresse : Vous ne me connoissiez pas , lui dit-elle , quand vous m'avez blessée , c'est un caprice du fort ; mais une gloire dont vous n'êtes redevable qu'à vous-même , c'est de m'avoir si généreusement conservé la vie , pendant que je ne cherchois qu'à terminer la vôtre— Durillo l'interrompit en lui disant qu'il falloit panser ses blessures sans aucun délai , & qu'il étoit sûr qu'elle seroit bientôt en état de continuer sa route.

Pendant que Durillo désarmoit la princesse , Caloandre s'éloigna par modestie , il alla joindre Brandilon qui se reposoit sous un arbre. Leur entretien ne fut qu'un tissu de politesses mutuelles mais peu sincères de part & d'autre. Brandilon étoit surpris de voir qu'un chevalier si aimable eût tant de force

& de valeur. L'envie qu'il en conçut étoit jointe à un sentiment de haine qui ne demandoit qu'à éclater aux dépens de ce jeune héros. Des mouvemens de haine aussi violens , mais plus justes , piquoient le cœur de Caloandre. Il n'ignoroit pas que Brandilon étoit venu au secours de Tigrinde pour venger la mort d'Orgolion son père sur Poliarte ; & regardant son air redoutable , sa taille robuste & le carnage qu'il avoit fait d'un si grand nombre de chevaliers que l'on voyoit étendus sur le champ de bataille , il jugeoit de ce que pouvoit faire un tel ennemi s'il abordait à Constantinople à la tête d'une nombreuse armée. Quelques idées de jalousie troubloient encore son cœur ; il avoit entendu dire lorsqu'il étoit à Trébisonde , que Brandilon avoit des prétentions sur Léonide , & par-conséquent il envioit le bonheur qu'il avoit eu de voyager seul avec elle , & ne pouvoit imaginer pourquoi ils étoient ensemble ; il soupçonnoit que cette vaillante fille étoit peut-être devenue amoureuse d'un homme aussi brave. Il n'en fallut pas davantage pour allumer en lui une haine mortelle contre Brandilon.

Tels étoient les sentimens du prince Grec & du Tartare , mais l'un & l'autre eurent l'adresse de les dissimuler. Durillo après avoir pansé Léonide s'approcha d'eux pour rendre le même service à Bran-

dilon , & Caloandre retourna dans l'endroit où cette belle personne étoit assise appuyée contre un arbre ; son visage lui parut encore languissant , mais un peu plus animé que lorsqu'il s'étoit éloigné d'elle. N'ayez aucune inquiétude , madame , lui dit-il : lorsque le baume de Durillo est appliqué à-propos , comme il l'a été sur vos blessures , son succès est infail-
 lible. Léonide lui répondit avec un sourire obli-
 geant : Je ne doute pas que ce remède ne réussisse , car j'étois prête à mourir , & je sens déjà ma force revenue : j'estime le baume de Durillo , mais encore plus la force de votre bras , sans elle j'étois perdue ; tout me vient de vous & c'est à vous que je dois la vie.

Leur conversation & leurs politesses réciproques durèrent assez long-tems. Léonide raconta au prince tout ce qui lui étoit arrivé depuis leur séparation au château de Chrysante. Brandilon vint les joindre, On mit la princesse sur un cheval qui avoit le pas extrêmement doux , ensuite on quitta le grand chemin dans la crainte d'être poursuivi par les gens de Safar. La nuit suivante , ces trois illustres voyageurs couchèrent dans un hameau , & le lendemain ils arrivèrent à une grande ville hors de la dépendance du Turcoman. Ils y trouvèrent toutes les commodités dont ils avoient besoin ; cependant Caloand-

& Léonide ne purent y goûter les douceurs du sommeil, l'amour qui s'étoit emparé de leurs cœurs, & qui croissoit de moment en moment, ne leur permettoit pas de s'abandonner au repos.

Pendant le voyage, qui fut assez long, la santé de Léonide se rétablit entièrement. Un jour que Brandilon étoit demeuré derrière, & qu'elle se trouvoit seule avec Caloandre dans une vallée délicieuse qu'il sembloit que la nature eût pris soin d'orner pour en faire l'asyle du tendre amour, cette princesse demanda au chevalier comment il s'étoit conduit avec Safar. La question étoit délicate. Caloandre se troubla, mais il se remit bientôt & contenta la curiosité de Léonide, sans lui parler du danger auquel il s'étoit exposé en souffrant les caresses de Spinalba; il cacha aussi les particularités qui s'étoient passées entre la duchesse & le Turcoman : ainsi Léonide ne trouva dans le récit de son chevalier aucun sujet de plainte ni de colère. Caloandre jugea, malgré son aversion naturelle pour la dissimulation, que la prudence en exigeoit dans cette conjoncture : en amour, l'adresse n'est pas un crime lorsqu'elle n'a pour but que la tranquillité de l'objet qu'on aime.

Bientôt la conversation changea d'objet. Le prince

exprima si vivement sa tendresse , que tout son feu passa dans le cœur de Léonide. L'instant étoit venu où cette fière beauté devoit avouer sa défaite. Vous triomphez , dit-elle à son vainqueur , vous m'avez déjà surmontée les armes à la main , faudra-t-il qu'une princesse de mon rang & de mon humeur vous cede en tout ? ... M'en préserve le ciel ! J'emploierai mes soins à l'emporter sur vous dans la façon d'aimer , c'est le seul avantage que votre mérite me laisse espérer. Mais apprenez-moi qui vous êtes , il est juste que je connoisse l'objet d'un amour si tendre , & que je sache à qui j'unis ma destinée.

Il parut à Léonide que cette demande troubloit un peu le chevalier , de sorte que prenant promptement la parole : Parlez sans crainte , continuait-elle , je vous déclare que je me contenterai de la vérité , telle qu'elle puisse être. Quoi , madame ! lui répondit-il , vous voulez me céder en tout , excepté en amour ? Ah ! mon cœur ne peut soutenir une si grande félicité ; ce n'est qu'en cela que je puis vous surpasser moi-même : daignez seulement approuver ma passion , & je serai trop heureux. Au reste , je vous conjure de ne point me demander qui je suis , j'aurai l'honneur de satisfaire votre curiosité dans quelque tems ; maintenant il est néces-

faire que je garde le silence , & vous en conviendrez quand je pourrai vous en instruire : je puis seulement vous assurer que je suis né prince , & que je vous cede en tout excepté en noblesse & en étendue d'états : si vous joignez vos bontés à ces dons du ciel , je n'envierai le sort d'aucun monarque de l'univers ; mais je me regarderois comme le plus malheureux de tous les hommes si je vous étois indifférent.

L'entretien fut alors interrompu par Brandilon , qui se rapprochant des deux amans les obligea de changer de discours. Léonide étoit charmée de savoir que son chevalier étoit un grand prince , & Caloandre pouvoit à peine dissimuler sa joie en songeant à sa princesse dont il recevoit des assurances si flatteuses. Leur voyage ne fut traversé par aucune mauvaise aventure. Ils arrivèrent heureusement à Trébisonde , où l'impératrice Tigrinde , pour n'être pas accusée d'indifférence & pour appaiser le tumulte causé par l'enlèvement de la princesse sa fille , avoit publié que Safar n'avoit point enlevé Léonide , mais le fameux chevalier de Cupidon qui lui ressembloit parfaitement. Cependant , comme on doutoit d'une ressemblance aussi extraordinaire , les esprits étoient en suspens , d'autant plus que l'on ne voyoit paroître ni la véritable princesse ni la supposée,

Les trois voyageurs entrèrent dans le palais au moment que Tigrinde ayant fini son dîné étoit encore dans la grande salle , assise majestueusement sur son trône. Elle étoit fort affligée de l'absence de sa généreuse fille ; elle avoit la tête appuyée sur sa main droite , un air de langueur répandu sur son visage annonçoit les chagrins dont son cœur étoit agité. Au murmure qui s'éleva lorsque ces trois chevaliers arrivèrent , elle leva les yeux & reconnut d'abord le redoutable Brandilon. Les deux autres n'avoient point levé la visière de leur casque , ainsi elle ne put savoir qui ils étoient. Soyez le bien-venu , s'écria-t-elle en s'adressant au premier ; quel heureux sort vous ramene ? quelles bonnes nouvelles apportez-vous de ma fausse Léonide ? car je n'en attends plus de la véritable , ajouta-t-elle en soupirant ; l'une m'a été enlevée par Safar , & la mort ou quelque étrange aventure m'a ravi l'autre. Elle ne put retenir ses larmes en prononçant ces dernières paroles.

A l'instant même la princesse & Caloandre levèrent la visière de leur casque & tombèrent aux genoux de l'impératrice. Peu s'en fallut que l'excès de sa joie ne lui devînt fatal ; elle se jeta au cou de l'une & de l'autre , & leur dit en les serrant tendrement : O jour doublement heureux , qui me

rend deux filles au lieu d'une ! Laquelle de vous deux est véritablement la mienne ? je ne saurois la distinguer ; mais pour ne me pas tromper , je vous prendrai toutes deux , & vous me ferez également chères. Caloandre prit alors la main de Tigrinde , & l'ayant baisée il lui répondit : Je ne ressemble à votre admirable fille que par le respect que j'ai pour vous , Madame ; c'est en ce point seul qu'on peut me comparer à un objet si merveilleux. Vous pouvez, madame, reprit Léonide, l'aimer comme votre fils , persuadée que sa valeur seule vous a conservé votre fille. L'impératrice les ayant fait relever , dit au chevalier de Cupidon : Vous ajoutez encore des obligations à celle que je vous ai déjà , & votre excessive valeur m'assure que ce ne seront pas les dernières , j'espère qu'elle me vengera du perfide Poliarte.

Ne craignez rien , madame , interrompit Brandilon , j'aurai soin d'assurer votre vengeance ; moi seul avec Léonide & ce chevalier , je m'engage à prendre Poliarte au milieu de ses troupes , à l'amener chargé de fers aux pieds de votre trône , & à détruire le sien de façon que la postérité ne saura pas même où Constantinople étoit située.

Il ne fut pas possible au prince grec de cacher

l'indignation que ce discours orgueilleux excitoit dans son ame. Il se tourna vers le Tartare, & lui dit avec un sourire amer : Poliarthe trouvera sans doute en vous un dangereux ennemi , mais je crois que vous pourriez en parler avec moins de mépris ; il ne se laisse pas vaincre avec tant de facilité , vous le savez vous-même , puisque sa valeur vous a privé d'un père , & d'un père qui , selon ce que j'ai entendu dire , étoit le plus formidable des chevaliers de son tems : cet empire en fut témoin , Trébisonde conserve encore la mémoire des exploits de Poliarthe. Au surplus , il a deux fils qui savent briller dans les combats & qui peuvent tenir tête à quelques chevaliers que ce soit. S'ils défendent l'auteur de leurs jours , comme on doit le présumer , soyez persuadé que l'impératrice aura besoin de toute votre valeur & de celle l'invincible Léonide ; croyez encore que les nombreuses armées que l'on assemble ici ne seront pas de trop.

Brandilon piqué à son tour de la réponse de Caloandre , se préparoit à la répartie ; mais Tigrinde , pour prévenir les effets dangereux de leur animosité , interrompit leur conversation , en disant que le tems devoit prouver ce qu'ils avoient , & que plus a valeur de Poliarthe & de ses fils étoit grande , plus on auroit de gloire à les vaincre.

endant huit jours les fêtes & les réjouissances
pues éclatèrent dans Trébisonde. Tout le monde
voit le retour de l'infante & des deux che-
s qui l'avoient accompagnée. L'impératrice
oit tous ses soins & toute son attention aux
ratifs de la guerre ; l'élite de ses sujets étoit
ous les armes , les secours qu'elle attendoit de
urs princes étrangers étoient arrivés ; les seules
es du Turcoman n'avoient pas joint , mais on
qu'il étoit inutile de l'attendre , & qu'il seroit
aux de le recevoir après ce qui s'étoit passé.
nde nomma le roi de Russie pour général de
armée. Il étoit son parent , & quoiqu'il fût d'un
vancé il étoit infatigable dans les travaux de
erre , & d'une prudence consommée dans le
ail.

Fin du troisième Livre.

*LIVRE QUATRIÈME.*

Cependant Sagar étoit dans le château des plaisirs ; ses blessures caufoient d'autant plus de tristesse à Spinalba , qu'elle regrettoit en même tems & son frère & son amie ; mais elle ne paroissoit occupée que de ce prince qu'il falloit promptement secourir. Il fut sans connoissance pendant deux jours , mais le troisième il revint à lui , & son premier soin fut de demander des nouvelles de sa chère Léonide. On fut obligé de lui avouer la vérité ; il en fut si affligé qu'il en perdit encore le sentiment. Mais il n'eut pas plutôt rappelé ses esprits , qu'il s'écria avec fureur : Se peut-il que Léonide ait pris la fuite , & que l'ingrate ait tourné ses armes contre mes sujets ! en un mot , qu'elle se soit jointe à mes ennemis ! Quoi ! lorsqu'enfin je croyois pouvoir compter sur elle , la perfide ne me donne que des marques de haine ! Non , continua-t-il en soupirant , après un si grand malheur je ne desiré que la mort. Ces idées d'amour & de dépit accabloient le malheureux Sagar , & les peines de son cœur rendoient ses blessures plus dangereuses ; aussi les médecins commençoient-ils à désespérer de sa guérison.

Spinalba s'entretenant un jour avec Chrysante , lui dit : Mais pourquoi mon frère est-il si affligé de la fuite de Léonide ? Car enfin , ajouta-t-elle , suivant ce que je vous ai quelquefois entendu dire , ceux qui se ressemblent ne peuvent être maris & femmes , & je vous assure que Léonide ressemble à mon frère ; elle & lui n'ont point de gorge comme nous , je m'en suis apperçue en voyant visiter ses blessures. Sur quoi fonde-t-il donc son espérance & l'envie qu'il a de l'épouser ? Elle me conviendrait mieux qu'à lui.

Chrysante regarda d'abord les discours de Spinalba comme une suite de sa simplicité naturelle ; mais après y avoir réfléchi & lui avoir fait quelques questions , elle commença à soupçonner la vérité. Elle rassembla plusieurs faits , & demeura persuadée que la princesse n'avoit rien perdu de son innocence en passant les nuits avec Léonide ; cependant , voyant que les regards ou quelque autre moyen l'avoient éclairée , elle se rappela ce qui lui étoit arrivé dans son duché avec le chevalier de Cupidon , & elle s'imagina que le chevalier de la Lune pourroit bien l'avoir trompée ; & dès-lors elle ne douta plus que ce ne fussent deux personnes différentes.

L'extrême modestie avec laquelle Léonide s'étoit

comportée durant tout son séjour au château de plaisirs, lui vint aussi dans l'esprit, & elle se souvint aisément qu'aucune fille de la princesse ne pouvoit se vanter de lui avoir vu la gorge découverte.

Elle s'entretenoit encore avec Spinalba, quand on vint les chercher pour rendre visite à Safar dont la fureur redoubloit à chaque instant. Il leur parut hors d'état d'être consolé. Cependant Spinalba s'étant assise sur son lit, après avoir laissé quelque tems exhaler sa douleur, lui dit : Est-il possible, mon cher frère, que vous soyez si sensible à la fuite de Léonide ! Car enfin, quels plaisirs avez-vous perdus en la perdant ? Son courage est au-dessus de notre sexe : ce n'est pas une femme foible comme Chrysante, comme mes filles & comme moi. C'est à moi de pleurer son éloignement ; elle vous ressemble trop pour vous procurer quelque plaisir, & je suis trop différente d'elle pour ne la pas regretter.

O que vous êtes simple, ma sœur ! lui répondit Safar ; vous ignorez comment toutes ces choses-là se passent, & vous ne savez pas ce que c'est qu'un mari & qu'une femme, le soin que j'ai eu jusqu'ici de votre honneur m'engageoit à vous en faire un mystère. L'ingrate Léonide vous a fait des caresses

careffes que l'amitié vous engage à regretter , mais elle m'emporte une félicité dont la perte me coûtera la vie. Elle pouvoit acquérir un grand royaume & un mari fidèle , & recouvrer en même-tems fa liberté , mais elle a mieux aimé l'obtenir par le sacrifice de son honneur. Devois-je être assez aveugle pour la croire?... Mais que dis-je ! ce n'est point à ce qu'elle m'a dit , c'est à ses procédés que j'ai ajouté foi. N'a-t-elle pas été une grande partie de la nuit soumise à mes vœux , abandonnée à mes desirs ? Pouvois-je prévoir après cela qu'elle me quitteroit ? Pouvois-je jamais imaginer qu'elle ne prendroit les armes que pour la destruction de mes sujets , & qu'elle me refuseroit son secours?... Mais quels sont ces deux chevaliers qui lui ont été assez chers pour exposer sa vie & l'engager à commettre une semblable trahison ? Eh quoi ! le ciel le souffrira-t-il ? Faut-il que je meure sans être vengé ?... Ah ! ma chère sœur , si vous m'aimez ; chargez-vous de ce soin , & pour me consoler en recevant mes derniers soupirs , jurez-moi de ne pas laisser cette injure impunie.

L'état déraisonnable où je vous vois , reprit Spinalba , me perce le cœur ; car enfin dans quel tems Léonide a-t-elle passé une nuit dans vos bras ? Cette ingratte demeura dans les miens toute la nuit qui

Tome III.

O

précéda vos blessures. Où sont donc ces caresses que vous regrettez si vivement ?

Ce discours embarrassa le Turcoman ; sa sœur pouvoit se tromper sur l'espece des plaisirs , mais non-pas sur les lieux & sur les faits. En vérité s'écria-t-il , je suis dans mon bon-sens , & mon esprit est aussi sain que mon cœur est affligé. Je vous assure que la nuit que j'ai passée dans ce château (où je ne séjournai pas sans dessein), j'entrai doucement dans votre chambre pendant votre premier sommeil , je m'approchai du lit de Léonide , je me plaçai auprès d'elle , j'en fus reçu très-favorablement & je me retirai satisfait.

Croyez-moi , seigneur , reprit Spinalba , vous n'avez point passé la nuit avec la princesse de Trébsonde , c'est avec Chryfante ; elle vint cette même nuit coucher dans le lit de Léonide , Léonide vint me trouver dans le mien , & je vous proteste qu'elle n'en sortit pas.

Le Turcoman jeta pour lors sur la duchesse un regard furieux qu'elle ne put soutenir sans rougir & sans embarras. Dans l'instant il pénétra tous les artifices qu'elle avoit employés pour le tromper. Malheureuse ! lui dit-il d'un ton menaçant ,

donc abusé ? tu m'as donc fait accroire que Léonide se rendoit à mon amour , pendant que tu ne songeais qu'à satisfaire ta passion ?.... Mais quelles ténèbres ont été assez épaisses pour me faire tomber dans une erreur si grossière ?.... O Léonide ! ô misérable Safar !.... Que ferai-je ? Quel parti dois-je prendre ? La belle ennemie que j'adore est cruellement offensée , son pouvoir est grand , elle est libre , & je n'ai pas profité de l'occasion que sa captivité m'offroit ; par quel moyen puis-je jamais espérer d'en faire la conquête ?

La duchesse voyant les emportemens du Turcoman , le conjura les larmes aux yeux de lui pardonner , l'assurant qu'elle avoit été emportée par l'excès d'une passion aussi forte & plus juste que celle qu'il ressentoit pour Léonide. Ensuite elle lui fit part de toutes les conjectures qui pouvoient persuader que cette Léonide étoit un homme , & ses soupçons furent confirmés par les aveux de l'innocente Spinalba.

L'étonnement & la confusion de Safar ne se peuvent exprimer ; cependant il osoit encore se flatter que sa sœur & la duchesse avoient imaginé tous ces faits pour hâter sa guérison en donnant quelque repos à son cœur. Après les avoir ren-

O ij

voyées l'une & l'autre il envoya chercher la nourrice de Spinalba , & lui donna ordre d'examiner sa sœur avec soin & de ne rien négliger pour favo-
r la vérité.

La nourrice se rendit à l'instant chez la princesse , & après un long examen elle fut convaincue que l'on n'en avoit point imposé au Turcoman , & que Léonide étoit certainement un homme déguisé ; mais en poussant ses recherches aussi loin qu'elles pouvoient aller , elle trouva que la vertu de Spinalba n'avoit souffert aucune atteinte , & conclut qu'un chevalier qui n'avoit pas su profiter d'une aussi bonne fortune , n'étoit ou qu'une belle statue incapable de goûter les plaisirs de l'amour , ou qu'un miracle & un prodige de chasteté.

Le Turcoman ne douta point , sur le rapport de la nourrice , que Léonide ne fût un homme ; & quoiqu'on lui dît que cet homme avoit respecté l'innocence de Spinalba , il pressentit que le public en concevroit une idée moins favorable. Occupé de cet événement , & ne comprenant pas pour quelle raison Tigrinde avoit déguisé si long-tems le sexe de son fils , il conclut enfin qu'elle avoit peut-être voulu mettre par-là les princes de l'Asie dans ses intérêts , & que l'espérance d'obtenir une si belle

princesse & un si grand empire lui donneroient de plus grands secours pour l'entreprise qu'elle méditoit.

Ensuite il considéra, en réfléchissant sur sa sœur, qu'elle ne pouvoit trouver un meilleur parti que le prince de Trébisonde, & il se flatta que Tigrinde consentiroit à ce mariage. Affranchi de toute inquiétude amoureuse, & charmé d'avoir trouvé un moyen qui mettoit la gloire de sa sœur à couvert, il commença bientôt à reprendre ses forces, & trois jours après il fut en état d'écrire à l'impératrice. Il chargea de sa lettre un homme de confiance, & lui recommanda de faire diligence. Ensuite il se rendit dans sa capitale pour rendre son armée plus considérable, résolu de porter la flamme & le fer dans l'empire de Trébisonde, ou d'y mener du secours, suivant que la réponse seroit favorable ou contraire aux espérances de Spinalba.

L'envoyé fit de très-grandes journées, & quand il fut arrivé à Trébisonde on le conduisit à l'impératrice, précisément dans le tems qu'elle s'entretenoit avec Léonide & le chevalier de Cupidon sur les projets de la guerre. Elle ouvrit la lettre & y trouva les paroles suivantes :

A TIGRINDE,

IMPÉRATRICE DE TRÉBISONDE,

SAFAR , grand Soudan de la Turcomanie : salut.

» Je ne puis comprendre , Tigrinde , pourquoi
» vous avez voulu jusqu'à ce jour déguiser le sexe
» de votre Léonide , & tromper tant de princes
» qui ont désiré de l'épouser. Je l'ai aimée , je l'ai
» enlevée , voilà le fruit de votre artifice ; mais je
» n'ai rien attenté de contraire à son honneur &
» à sa grandeur. Je n'ai fait , croyant que c'étoit
» une fille , que la révéler , la servir & l'adorer ,
» sans employer d'autres moyens pour la déter-
» miner à un mariage qui n'auroit point été dis-
» proportionné. Il m'a prouvé qu'il étoit homme ,
» en abusant de la simplicité de ma sœur ; il
» passoit les nuits entières avec elle , & ma gloire
» en étoit la victime. Oublions les injures réci-
» proques ; faites que votre fils , en épousant Spi-
» nalba , lui rende l'honneur qu'il lui a enlevé ,
» & moi je vous demanderai pardon des offenses
» que vous prétendez avoir reçues. Notre an-
» cienne amitié , resserrée par les nœuds de cette
» alliance , me donnera plus d'occasions que ja-

» mais d'employer le desir que j'ai toujours eu de
» vous plaire ».

Pendant la lecture de cette lettre , que Tigrinde faisoit tout haut , le chevalier de Cupidon rougit mille fois , d'autant plus honteux de paroître criminel en la présence de sa maîtresse , qu'il n'avoit osé lui avouer que quelques baisers innocens qu'il avoit reçus de Spinalba ; son trouble parloit contre lui. Léonide ne douta point qu'il ne fût coupable , elle jetta sur lui un regard qui le fit trembler.

Tigrinde se tournant alors vers le prince Grec ; lui dit avec un sourire agréable : Vous avez châtié le ravisseur comme il le méritoit. Ah ! madame , interrompit le chevalier de Cupidon , il n'est point de peine qui ne soit au-dessous du crime de Safar , puisqu'il a voulu enlever une si grande princesse ; cependant j'avoue que j'ai tort de n'avoir pas désabusé l'innocence de Spinalba , qui n'avoit aucune part aux attentats de son frère ; mais on doit me pardonner cette faute , je ne l'ai commise que dans la crainte de me découvrir à cette jeune princesse qui sans doute en auroit instruit son frère. Je sais que j'aurois pu détromper le Turcoman avant que d'être enfermé dans le château ; mais je craignois d'allumer de nouveaux troubles dans Trébifonde ,

& je croyois que pour le repos de cet empire je ne devois point faire connoître la fausse Léonide avant que la véritable parût. Mon cœur ne me reproche rien , continua-t-il en jettant sur l'infante un regard timide , & je n'ai de torts que ceux que la nécessité , la convenance & l'envie d'éviter de plus grands malheurs m'ont fait avoir.

Léonide ne fut point touchée des excuses du prince ; elle se tourna vers l'envoyé de Safar & le chargea de cette réponse : Dites à votre maître que je lui pardonne les injures qu'il a cru me faire ; toutes les fois qu'il voudra venir ici il sera bien reçu , j'en serai charmée en mon particulier. Je l'invite sur-tout à se trouver à la destruction de Constantinople , un homme si brave & une si belle armée nous feront d'un grand secours.

On congédia l'envoyé , & dès qu'il fut parti , Tigrinde dit à la princesse : Je sens , comme vous , qu'il est de la générosité de pardonner les injures , & je veux bien excuser le téméraire Safar ; mais je ne suis s'il nous convient de le rappeler en ces lieux , & si même il n'est pas dangereux de le recevoir dans notre empire , sur-tout avec une armée considérable qui pourroit peut-être lui donner d'autres dessein ; qu'en pensez-vous chevalier de Cupidon ?

Cet infortuné lui dit d'une voix tremblante & sans oser lever les yeux : Madame , la réponse que votre invincible fille vient de faire au Turcoman est vraiment digne d'elle ; il est en effet digne de sa générosité de pardonner les injures , quelques grandes qu'elles puissent être , à quiconque en demande le pardon avec un repentir sincère ; il me semble même que de rappeler Safar après l'offense qu'il vous a faite , & de le recevoir avec une puissante armée , c'est montrer que l'on estime son secours sans redouter ses entreprises. Il n'y aura point de témérité à ne le pas craindre , pendant que vous avez un si grand nombre de troupes à vos ordres & dans votre empire , la seule présence de la princesse suffiroit pour vous rassurer. Puisque vous êtes tous deux de même avis , reprit l'impératrice , je me rends , & je répondrai en conséquence à Safar.

Caloandre & Léonide se retirèrent ensuite dans leurs appartemens. Celui-ci étoit d'autant plus accablé qu'il ne pouvoit douter du courroux de la princesse qui se croyoit offensée. Il se promenoit fort affligé , & passoit continuellement d'une chambre dans une autre ; tantôt il cherchoit quelques prétextes pour oser paroître devant elle , tantôt il se disoit à lui-même qu'il étoit perdu , qu'on ne

l'écouteroit point , & que Léonide étoit trop fière pour lui pardonner la plus légère apparence d'infidélité. Réduit au plus cruel désespoir , il se laissa tomber dans un fauteuil où il demeura long-tems les yeux baignés de larmes , & pouffant de profonds soupirs sans prononcer une seule parole. Il étoit dans cet état lorsqu'un page lui apporta une lettre de Léonide , où ce malheureux amant trouva l'arrêt de sa mort conçu en ces termes :

Au plus perfide & au plus lâche de tous les hommes.

» Je t'ai pris pour l'homme le plus parfait ,
 » Safar t'a pris pour une femme ; nous nous trom-
 » pions également l'un & l'autre ; tu n'es que
 » l'assemblage des vices les plus énormes dont les
 » deux sexes soient capables. Malheureux subor-
 » neur ! je me punirai de m'être livrée au goût
 » que j'avois pour toi ; je ne me regarderai jamais
 » dans aucun miroir pour oublier ta figure , je ne
 » te regarderai jamais non-plus pour m'oublier moi-
 » même. Vas , cours épouser celle que tu as dés-
 » honorée ; elle & Safar t'attendent pour célébrer
 » les noces. Ah , perfide ! une nécessité absolue
 » t'obligeoit , disois-tu , de me cacher ta naissance
 » pour quelque tems , & cette nécessité n'étoit sans
 » doute que l'envie d'aller encore séduire quelque

» autre princesse en te faisant passer pour un grand
» prince ! Si tu l'es en effet , tu ne dois être qu'à
» Spinalba , & si tu sors d'un sang obscur , comme
» je le pense , tu ne pourras être ni à elle ni à
» moi..... A moi ! traître ! Ah ! j'aimerois mieux
» me livrer à la mort la plus cruelle..... Fuis , fuis
» de cet empire , & ne t'offre plus à mes yeux ; je
» te laisse la vie , je dédaigne de te l'ôter ».

On ne pourroit exprimer quelle fut la douleur de Caloandre quand il eut achevé de lire cette lettre ; il gémissoit , il répandoit un torrent de larmes , il se fraploit l'estomac avec fureur & s'abandonnoit à toutes les violences que le désespoir peut exciter dans le cœur d'un amant. Enfin ne sachant plus ce qu'il faisoit , il sauta sur son épée pour s'arracher la vie ; mais une réflexion lui retint le bras : Allons , s'écria-t-il , allons chercher la mort sous un autre ciel : obéissons à la princesse , elle veut que je sorte de cet empire. Contôle-toi mon cœur , les maux que tu souffres sont trop affreux pour que tu puisses les supporter long-tems , nous trouverons bientôt le terme fatal de nos disgraces.

Plein de cette résolution , il écrivit à Léonide , & donna sa lettre à Forian , l'écuier de cette princesse & le confia de leurs amours. Il lui recom-

manda de ne la présenter à l'infante que le lendemain. Ensuite il se fit donner ses armes d'os de poisson , & pour n'être pas reconnu , il les fit couvrir d'une veste légère. Quelques instans après il sortit du palais monté sur Furio son beau cheval , & se trouva hors de la ville au coucher du soleil. Là s'étant arrêté , & regardant son écuyer qui l'avoit suivi à pied par son ordre : Retourne , Durillo , lui dit-il , je ne puis t'emmener avec moi ; tes services mériteroient une récompense brillante, ma mauvaise fortune ne me permet pas de te la donner telle que je la desirerois , contente-toi du peu que j'ai à t'offrir , & sois sûr que je t'aime. En lui disant ces mots il lui fit présent d'une bague d'un si grand prix qu'il n'y avoit qu'un roi des plus puissans qui pût en avoir fait l'acquisition. Si Léonide , ajouta-t-il , te demande où je vais , dis-lui seulement , & tu lui diras la vérité , que je vais mourir. Le fidele écuyer fonda en larmes , crioit qu'il vouloit suivre son maître , mais le prince poussa son cheval à toute bride , & se déroba dans un instant aux yeux de Durillo.

Durillo demeura si affligé qu'il fut assez longtemps sans pouvoir faire autre chose que se plaindre & pousser des soupirs ; mais voyant qu'il avoit perdu l'espérance de rejoindre son maître il retourna dans la ville.

Il rencontra Forian auprès du palais, & lui apprit le départ du chevalier de Cupidon. Forian de son côté montra au fidele Durillo la lettre que Caloandre lui avoit donnée pour Léonide. Ces deux bons écuyers travaillèrent à imaginer quelque moyen pour le faire revenir, mais ils convinrent que tout ce qu'ils feroient seroit inutile si Léonide ne le rappeloit pas elle-même ; ainsi ils résolurent d'attendre le lendemain pour voir l'effet que produiroit la lettre de cet amant infortuné. Ils l'auroient cependant rendue sur le champ si la princesse ne s'étoit déjà mise au lit.

Elle passa toute la nuit sans goûter aucun repos & dans la plus grande agitation ; tantôt elle s'enflammoit de colère en considérant les fautes qu'elle attribuoit au chevalier, tantôt la tendresse & la pitié se faisoient entendre au fond de son cœur, alors elle trouvoit des raisons pour l'excuser ; & quand elle se rappeloit la terrible lettre qu'elle lui avoit écrite, elle se repentoit de la lui avoir envoyée, parce qu'elle craignoit également ou qu'il ne méprisât ses ordres, ou que trop timide & vraiment désespéré il ne s'éloignât pour jamais de Trébifonde.

Ces idées occupèrent Léonide pendant toute la nuit, & dès le point du jour elle vit arriver Forian,

mais si triste qu'elle jugea bien qu'il lui apportoit de mauvaises nouvelles. Elle prit la lettre en tremblant, & ne se connoissant presque plus elle-même elle l'ouvrit avec précipitation, & lut ces paroles :

» Si je croyois, belle Léonide, que vous eussiez
 » la bonté de me faire périr, je paroîtrois devant
 » vous malgré votre défense ; mais je suis assuré
 » que vos généreuses mains ne voudroient pas ré-
 » pandre un sang que vous méprisez. Je vous
 » obéis donc, & je me sépare de vous pour aller
 » chercher la mort. Cependant je pourrois me laver
 » du crime dont on m'accuse. J'atteste le ciel que
 » réduit à souffrir les caresses d'une innocente beau-
 » té, je n'ai ni attenté sur sa vertu ni manqué à
 » la fidélité que je vous devois. Spinalba a tou-
 » jours été persuadée que j'étois de son sexe, &
 » sans doute elle est encore dans la même idée.
 » Cette épreuve rend ma fidélité sans exemple, &
 » l'on me traite de perfide ! Sous quel astre fatal
 » ai-je reçu la lumière ! Un si grand malheur n'é-
 » toit fait que pour moi..... Mais que dis-je ? Ah !
 » je dois respecter votre colère. Vous me croyez
 » coupable, vous me condamnez ; hé bien, ne par-
 » lons plus que de tourmens ; quand Léonide est
 » irritée, on ne peut présenter aucune justifica-

tion , & l'on ne doit point appeler d'une sentence écrite de cette main , qui rendroit la mort agréable si elle la donnoit elle-même. Adieu charmante Léonide , adieu pour toujours ; je vous adorerai tant que ma vie durera , mais elle finira bientôt ».

Ces dernières paroles percèrent le cœur de la princesse ; elle fut si touchée de la douleur que sa lettre avoit causée à son fidèle amant , qu'elle ne put retenir ses larmes. Cependant elle vit avec joie qu'elle ne pouvoit l'accuser que de s'être exposé , & prenant la résolution de le rappeler elle demanda s'il étoit levé. Il est peut-être mort , madame , lui répondit Forian , car il partit hier au soir , dans un si grand désespoir qu'il n'a pas même voulu que Durillo le suivît. Léonide dit à Forian , au milieu de son abattement , de son désespoir & des reproches que sa rigueur lui inspiroit : Suis , je t'en conjure , les pas du chevalier de Cupidon , fais tes efforts pour le joindre , reviens avec lui dans ces lieux ; supposé cependant que ses excuses soient véritables : car si tu vois en lui la moindre dissimulation , il est assurément criminel , & dans ce cas j'aimerois mieux percer mille fois mon cœur que de souffrir la présence d'un traître. Forian partit & la laissa dans une agitation mortelle.

Quand on fut à la cour que le chevalier de Cupidon s'étoit retiré sans prendre congé de l'impératrice, on ne douta point que la tromperie qu'il avoit faite Safar ne fût la cause de son départ. Cependant on trouvoit extraordinaire que son fidele Durillo ne l'eût pas suivi ; mais lorsqu'on apprit que cet écuyer ne connoissoit point son maître, on se persuada que le chevalier de Cupidon ne vouloit être connu de personne. Tigrinde fut très-affligée de cet événement, elle sentoit que ce chevalier lui auroit été d'un grand secours pour la guerre que l'on alloit entreprendre.

L'envoyé qui portoit la réponse de Tigrinde au Turcoman arriva bientôt dans les états de son maître, & lui présenta la lettre dont il étoit chargé. Il lui répéta avec exactitude les propres paroles de Léonide, & se récria sur le prodige de ressemblance qu'il avoit vu entr'elle & le chevalier de Cupidon.

Ce récit troubla le Turcoman ; il fut affligé de voir que son honneur & celui de sa sœur ne pouvoient être rétablis par la voie qu'il avoit imaginée, & il frémit de colère, d'autant plus qu'il ne savoit quel étoit celui dont il devoit tirer vengeance. Mais il sentit aussitôt renaître dans son cœur l'amour
de

de la véritable Léonide ; il lui parut que s'il perdoit l'espérance de voir Spinalba belle-fille de Tigrinde , il pouvoit au moins se flatter d'en être un jour le gendre. Le pardon que la princesse de Trébisonde lui avoit accordé , la prière qu'elle lui faisoit de la servir dans la guerre de Constantinople , la promesse de recevoir son secours , tout cela réveilla plus que jamais le desir ardent qu'il avoit de la revoir , & ne pouvant modérer son impatience il ordonna que ses troupes se tinssent prêtes à marcher dans trois jours.

Alors Chrisante ouvrit entièrement les yeux ; elle sentit que le chevalier de Cupidon étoit le même qu'elle avoit retenu prisonnier dans son château , & que la ressemblance qu'il avoit avec la princesse lui avoit donné les moyens de les tromper de toutes façons , elle & le Turcoman. Alors son ancienne passion se ralluma pour lui , & voyant qu'elle étoit haïe de Safar , odieuse à Spinalba & déshonorée aux yeux de tout l'univers , elle pensoit à ce qu'elle pourroit devenir. La honte de sa situation & l'amour qu'elle portoit au chevalier lui présentèrent successivement des partis aussi étranges que différens. Enfin , comme il arrive souvent , après avoir bien choisi elle prit le plus mauvais ; elle fit faire secrètement un habit de page , & montant un

Quand on fut à la cour que le chevalier de Cupidon s'étoit retiré sans prendre congé de l'impératrice, on ne douta point que la tromperie qu'il avoit faite Sagar ne fût la cause de son départ. Cependant on trouvoit extraordinaire que son fidele Durillo ne l'eût pas suivi ; mais lorsqu'on apprit que cet écuyer ne connoissoit point son maître, on se persuada que le chevalier de Cupidon ne vouloit être connu de personne. Tigrinde fut très-affligée de cet événement, elle sentoît que ce chevalier lui auroit été d'un grand secours pour la guerre que l'on alloit entreprendre.

L'envoyé qui portoit la réponse de Tigrinde au Turcoman arriva bientôt dans les états de son maître, & lui présenta la lettre dont il étoit chargé. Il lui répéta avec exactitude les propres paroles de Léonide, & se récria sur le prodige de ressemblance qu'il avoit vu entr'elle & le chevalier de Cupidon.

Ce récit troubla le Turcoman ; il fut affligé de voir que son honneur & celui de sa sœur ne pouvoient être rétablis par la voie qu'il avoit imaginée, & il frémit de colère, d'autant plus qu'il ne savoit quel étoit celui dont il devoit tirer vengeance. Mais il sentit aussitôt renaitre dans son cœur l'amour
de

de la véritable Léonide ; il lui parut que s'il perdoit l'espérance de voir Spinalba belle-fille de Tigrinde , il pouvoit au moins se flatter d'en être un jour le gendre. Le pardon que la princesse de Trébisonde lui avoit accordé , la prière qu'elle lui faisoit de la servir dans la guerre de Constantinople , la promesse de recevoir son secours , tout cela réveilla plus que jamais le desir ardent qu'il avoit de la revoir , & ne pouvant modérer son impatience il ordonna que ses troupes se tinssent prêtes à marcher dans trois jours.

Alors Chrisante ouvrit entièrement les yeux ; elle sentit que le chevalier de Cupidon étoit le même qu'elle avoit retenu prisonnier dans son château , & que la ressemblance qu'il avoit avec la princesse lui avoit donné les moyens de les tromper de toutes façons , elle & le Turcoman. Alors son ancienne passion se ralluma pour lui , & voyant qu'elle étoit haïe de Safar , odieuse à Spinalba & déshonorée aux yeux de tout l'univers , elle pensoit à ce qu'elle pourroit devenir. La honte de sa situation & l'amour qu'elle portoit au chevalier lui présentèrent successivement des partis aussi étranges que différens. Enfin , comme il arrive souvent , après avoir bien choisi elle prit le plus mauvais ; elle fit faire secrètement un habit de page , & montant un

soir à cheval elle sortit seule de Noriga & suivit le chemin de Trébisonde , dans l'espérance d'y trouver l'objet de sa tendresse.

Safar de son côté fit de si grandes journées , qu'il arriva bientôt à Trébisonde. Tigrinde & la princesse le reçurent poliment ; mais dans le fond de son cœur Léonide ne pouvoit le regarder sans une horreur bien naturelle , puisqu'elle lui imputoit le malheur qu'elle avoit d'être séparée du chevalier de Cupidon. Le Turcoman demanda pardon à la princesse aussi bien qu'à l'impératrice en les abordant ; il leur témoigna le chagrin qu'il avoit de tout ce qui s'étoit passé , & leur promit de réparer sa faute par une soumission aveugle & respectueuse. Elles reçurent ses excuses , mais il étoit aisé de voir qu'elles n'agissoient que par complaisance. Il apprit avec chagrin la fuite du chevalier de Cupidon , & ne douta point que sa naissance ne fût très-médiocre puisqu'il refusoit d'épouser sa sœur. Il ne négligea rien pour savoir s'il n'étoit connu de personne ; mais quand il sut qu'il étoit même inconnu à son écuyer , en perdant l'espérance d'en être jamais instruit il perdit aussi celle de se venger.

Le roi de Russie que Tigrinde avoit nommé général de ses Troupes , fit la revue de son armée quelques jours après l'arrivée du Turcoman. L'impératrice & l'infante se rendirent dans une grande

plaine où toute l'armée étoit en bataille. L'impératrice se plaça sur un échafaud que l'on avoit dressé pour elle , & le roi de Russie fit défiler toutes les troupes en sa présence.

On trouva que l'armée se montoit à cent cinquante mille hommes , commandés par différens princes, mais tous venus de leur plein gré au secours de Tigrinde , les uns touchés de la beauté de Léonide , les autres conduits par le desir de la gloire , & d'autres enfin par celui de mériter l'empire de Trébifonde.

On employa deux jours entiers pour l'embarquement des troupes , & quand il fut achevé Tigrinde & l'infante montèrent sur une galère magnifique & convenable à leur rang. Elles laissèrent l'empire sous les ordres du prince de Contarid , vieillard qui joignoit la prudence & la valeur à la plus scrupuleuse fidélité. Toutes les trompettes de l'armée sonnèrent aussi-tôt que les princesses parurent , le vent étoit favorable & la flotte perdit bientôt de vue le port de Trébifonde.

L'impératrice jettoit les yeux avec plaisir sur la nombreuse armée qui étoit sous ses ordres , son cœur nageoit dans la joie en songeant qu'elle alloit se venger de Poliate ; mais bientôt après, la tendresse

qu'elle avoit pour lui, & qui s'étoit réveillée depuis la mort de l'empereur son époux, reprenoit entièrement le dessus. Elle se représentoit Poliarte à ses pieds, alors une douce émotion s'emparoit de son ame & lui faisoit sentir qu'elle ne pourroit jamais le voir dans cet état sans lui pardonner.

Léonide n'étoit pas moins agitée ; Forian ne lui avoit rapporté aucunes nouvelles du chevalier de Cupidon ; elle soupiroit , elle gémissoit sans cesse , son amour réduit au désespoir ne lui laissoit aucun repos. Souvent dans le calme de la nuit elle se réveilleoit en appelant l'objet de sa flamme ; ensuite voyant que les vents emportoient ses plaintes & ses discours , elle s'abandonnoit aux pleurs , & l'aurore naissante la trouvoit plongée dans une douleur plus cruelle que la mort. Son chagrin n'étoit connu que de Forian , elle avoit soin de cacher l'état de son cœur aux yeux de toute l'armée , mais ses inquiétudes n'en étoient que plus vives. Cette nombreuse armée voyoit avec plaisir qu'on approchoit des rivages de Constantinople , & chacun en particulier se faisoit une idée flatteuse des lauriers qu'on étoit sur le point de moissonner dans la Grèce. Tigrinde & Léonide étoient les seules qui trouvassent les jours ennuyeux & les nuits encore plus tristes.

Fin du quatrième Livre.



LIVRE CINQUIÈME.

CALOANDRE en sortant de Trébisonde erra toute la nuit au gré de son désespoir & du hasard , sans prendre le moindre repos. Mais enfin au point du jour son cheval s'arrêta de lassitude dans une prairie entourée d'un bocage agréable. Alors son maître mit pied à terre & se coucha , la tête appuyée contre un arbre , pour s'occuper encore de sa douleur. Il en étoit si pénétré , qu'oubliant de reprendre son chemin il étoit déjà midi lorsqu'il imagina que quelques-uns de ses amis de Trébisonde pourroient le suivre & le rencontrer. Pour les éviter il se leva promptement , & montant à cheval il regarda autour de lui pour choisir le sentier qui lui paroîtroit le moins battu. Il apperçut un petit village peu éloigné auquel il se rendit. Il y fit donner à ses armes d'os de poisson une couleur de fer , ainsi l'on ne pouvoit deviner de quelle matière elles étoient , à moins de les examiner de fort près.

Il s'enfonça dans les bois , très-content de ne pouvoit plus être connu par ses armes. Il traversa les montagnes & les vallées , résolu d'aller finir ses jours dans quelque pays si éloigné & si désert que

l'on n'entendit jamais parler de lui. Un jour son cheval s'arrêta , comme il faisoit ordinairement quand il étoit fatigué ; le chevalier s'aperçut qu'il étoit sur le bord de la mer , & vit un petit navire à l'ancre presque sur le rivage ; voyant que son cheval ne pouvoit repaître dans cet endroit & qu'il étoit trop las pour continuer son chemin , il résolut de confier son sort au caprice des ondes ; & s'adressant à quelques matelots qui se reposoient sur le sable , il les pria de vouloir l'embarquer , sans demander quelle route ils avoient résolu de faire.

Les matelots lui accordèrent sa demande , & il monta dans le vaisseau , après leur avoir recommandé son cheval & leur avoir promis de les bien payer. Il alloit se retirer sur la proue pour être moins distrait & rêver plus à son aise , lorsqu'il vit paroître sur le rivage un jeune-homme à cheval , dont la parure & la bonne mine fixèrent ses regards , & qui s'embarqua dans le même vaisseau avec le valet dont il étoit suivi. Aussi-tôt on leva l'ancre & l'on mit à la voile.

Caloandre pendant cette navigation n'étoit occupé que du desir de la mort. Les matelots & les passagers étoient surpris de voir qu'un chevalier qu

paroissoit n. pour être le favori de la fortune comme il l'étoit de la nature , demeurât toujours seul , si profondément enseveli dans ses pensées qu'il ne profiroit pas un seul mot & n'entendoit pas même ce que les autres disoient. Ils auroient peut-être imaginé que cette mélancolie lui étoit naturelle , sans les larmes qu'il laissoit quelquefois échapper quoiqu'il s'efforçât de les retenir , ce qui leur persuadoit avec raison que sa tristesse étoit causée par quelque grand malheur ; mais personne n'osoit le détourner de ses tristes pensées. Après trois jours de navigation ils arrivèrent au port de Caffa , lieu de leur destination,

Alors le pilote dit à Caloandre qu'il étoit temps de mettre pied à terre. Il soupira dans le fond de son cœur , en se trouvant obligé de quitter un élément où il s'étoit flatté de trouver la fin de ses peines ; bien différent des autres passagers qui se réjouissoient d'être heureusement arrivés , & débarquoient avec empressement.

Celui qui débarqua le dernier fut ce jeune-homme dont la vue avoit frappé Caloandre. Il avoit remarqué pendant le voyage , avec beaucoup d'étonnement , la conduite singulière du chevalier mélancolique ; il en avoit été d'autant plus touché qu'il

lui avoit paru digne d'un sort heureux. Une force supérieure l'engageant à l'aimer , & voyant qu'il étoit si peu pressé de sortir du vaisseau , il craignit qu'étant étranger & sans écuyer il n'eût besoin de quelque chose , ou que le pays lui étant suspect il ne voulût descendre à terre que la nuit. Il s'approcha de lui d'un air obligeant , & l'ayant salué respectueusement : Seigneur , lui dit-il , quoique vous me paroissiez accablé d'une tristesse excessive , je viens vous demander une grace , dans l'espérance que vous ne me la refuserez point.

Le prince affligé regarda cet inconnu , & voyant qu'il étoit aussi agréable que poli , il souhaita de pouvoir le servir & lui répondit en ces termes : La confiance que vous me témoignez suffiroit seule quand vous n'auriez pas les autres belles qualités que je remarque en vous , pour m'engager à faire ce que vous me demanderez.

J'ai eu raison , reprit le jeune-homme , de vous croire aussi généreux que vous paroissez d'ailleurs accompli. La grace que je vous demande c'est de venir avec moi dans la ville de Pontique , elle n'est distante de ce port que d'environ cinq lieues , peut-être ne vous écarterez-vous pas beaucoup du chemin que vous avez résolu de suivre. Quoique ma

maison soit maltraitée par la fortune , je serai trop heureux d'y posséder pendant quelques jours un chevalier tel que vous ; je vous y présenterai mon frère , je puis vous assurer qu'il est un des plus polis & des plus braves chevaliers de ce royaume ; il sera sensible à votre mérite autant que je le puis être , je pourrais même vous assurer qu'il y aura beaucoup de rapport entre votre humeur & la sienne ; car il est si triste & si affligé depuis quelques mois , sans que j'en aie pu découvrir la raison , que je ne puis mieux comparer son état qu'à la situation où je vous ai vu depuis que nous nous sommes embarqués ; peut-être enfin que vous pourrez vous soulager l'un l'autre.

Caloandre entraîné par sa générosité naturelle suivit ce nouveau compagnon de voyage , qui ne put s'empêcher de lui dire dans un transport de joie : Je ne fais quel remède peut convenir au mal de mon frère , mais j'ai un pressentiment que vous lui ferez d'un grand secours. Ils montèrent sur leurs chevaux & s'éloignèrent ensemble du rivage. Le prince donnant quelque trêve à sa douleur pour entretenir son nouvel ami , lui demanda dans quel pays il étoit & le nom du souverain.

Cette demande étonna le jeune-homme. Je me

réjouis, seigneur, lui répondit-il, de pouvoir vous posséder chez moi sans vous détourner de votre chemin, puisque j'ai lieu de juger que la tristesse vous les a rendus tous indifférens. Je vous dirai donc que vous êtes dans le royaume de Taurica ; ses rois légitimes l'ont possédé pendant plusieurs siècles jusqu'à la mort d'Almindro qui en fut le dernier prince légitime. Les tyrans se sont ensuite emparés du trône, & maintenant il est occupé par le cruel Asprando dont vous avez sans doute entendu parler. Ces paroles du jeune-homme furent accompagnées de quelques soupirs.

Le royaume de Taurica & le nom d'Asprando ne me sont pas inconnus, répondit Caloandre, mais j'ignore par quelle injustice il a usurpé la couronne ; daignez m'en instruire pendant le chemin, si cela ne vous fatigue pas. J'y consens, lui répliqua le jeune-homme ; quoique ce souvenir soit très-affligeant pour moi, je vais vous conter tout ce qui s'est passé, avec la plus grande exactitude, & vous jugerez de l'état déplorable où ce royaume est réduit par l'accident arrivé à la princesse Casire ; les nouvelles en sont si récentes que je suis persuadé qu'elles sont ignorées des étrangers.

Sachez donc que le vaillant roi Almindro laissa

en mourant un fils qu'il avoit eu de la reine sa femme qui mourut en lui donnant le jour. Ce fils nommé Clarindo étoit dans sa première enfance lorsque son père mourut. Il lui donna pour tuteur un de ses cousins qui s'appeloit Albumazar , & qui fut chargé de la régence du royaume. Il gouverna avec autant de prudence que de fidélité , mais l'ambition & l'envie de régner firent peu-à-peu évanouir ses vertus ; il s'étoit fait pendant plusieurs années une douce habitude de commander , & il trouva qu'il seroit bien triste d'obéir quand il faudroit céder le royaume à son prince naturel.

Il ne pensa donc qu'à trouver les moyens de s'assurer le trône ; il donna toute son attention à faire rendre la justice & à se montrer doux , obligeant & libéral à tout le monde , pour acquérir l'amitié des peuples & s'applanir les chemins de la royauté.

La fortune le seconda & ne lui fournit que trop les moyens de réussir dans ses projets , car le prince Clarindo étant parvenu à l'âge de quinze ans , fut obligé d'aller au royaume de la Tanna pour voir son oncle maternel. Il en étoit le souverain , & se sentant accablé d'infirmités & de vieillesse il souhaitoit ardemment d'embrasser son neveu avant de mourir. Clarindo séduit par les conseils d'Al-

humazar résolut de faire ce voyage avant que de prendre en main le gouvernement de ses états.

Lorsque Clarindo fût arrivé dans la Tanna , il reçut tant de marques d'amitié du vieux roi son oncle , qu'il ne put s'empêcher d'y demeurer près de deux ans. Pendant ce tems il fit tous ses exercices avec le plus grand succès , & devint si adroit & si fort qu'il donna des espérances certaines de ce qu'il seroit un jour. Quand il fut armé chevalier , il eut envie d'aller seul & de chercher à se rendre recommandable par quelque aventure glorieuse , avant que de rentrer dans son royaume qui lui paroissoit en bonne main : car le perfide Albumazar savoit cacher ses desseins avec une adresse infinie.

Clarindo prit congé de son oncle , sous prétexte de retourner dans ses états , & se mit en chemin. Quand il eut fait une demi-journée , il congédia tous ses gens & ne garda qu'un seul écuyer , chargeant les autres d'une lettre qu'il écrivoit à Albumazar pour l'assurer de son prompt retour , ensuite il changea de route. Il erra dans différentes provinces & s'acquit en peu de tems une grande réputation. Il est vrai que pendant deux ans on n'en reçut aucune nouvelle , parce qu'il faisoit toutes ses grandes actions sous le nom du chevalier de l'Aigle. Cette oc-

raison parut favorable à Albumazar pour prendre au moins avec quelque prétexte le titre de roi , & voici comment il y parvint. Il fit d'abord semer le bruit de la mort de Clarindo , & il eut grand soin de le répandre parmi le peuple ; il combla de présens deux chevaliers qui revenoient des pays étrangers où ils avoient séjourné long-tems , & les engagea à dire qu'ils avoient vu périr Clarindo dans une bataille rangée après avoir donné des marques étonnantes de son courage. Le tyran feignit d'en être fort affligé , & voulut que l'on fît à ce prince des obseques magnifiques , après lesquelles il se déclara légitime successeur de Clarindo , & se fit couronner au grand contentement des peuples qui le regardoient comme un prince accompli.

L'année étoit à peine révolue que le bruit se répandit que Clarindo étoit vivant ; quoique l'usurpateur s'attendît à ces nouvelles elles ne laissèrent pas de le troubler. Il avoit pris toutes les précautions nécessaires pour ne pas craindre la vue de ce prince , mais l'on publioit aussi que Clarindo étoit le fameux chevalier de l'Aigle.

Albumazar avoit un fils nommé Asprando , & c'est celui qui regne aujourd'hui ; il n'avoit alors que dix-huit ans , mais il donnoit déjà tant de preuves

de valeur & d'adresse, qu'on jugeoit que personne ne pourroit l'égaliser dans la suite. Le ty fonda ses espérances sur lui pour s'assurer de la couronne. Cependant on apprenoit tous les jours nouvelles plus certaines de Clarindo, & l'on fit la fin qu'il étoit dans le royaume de Moscovie, qu'il y avoit épousé une comtesse vassale du souverain de ce vaste empire & veuve d'un homme avoit été condamné à la mort comme rebelle à prince.

Tels étoient les bruits qu'Albumazar répandoit mais on a su depuis que cette dame étoit veuve d'un prince illustre & de grande valeur, & dont les vertus inspirèrent tant de jalousie au roi de Moscovie son frère, qu'il l'avoit fait arrêter sur divers prétextes & lui avoit fait couper la tête. Quoi qu'il en soit, Albumazar condamna ce mariage, le vant fort au-dessous du sang de Clarindo & de Taurica. Le traître répétoit sans cesse qu'un conquérant ne savoit pas se commander à soi-même incapable de gouverner les autres. Ce discours le peuple étoit ébloui l'éloignoit de la fin qu'il devoit à son légitime souverain, & l'autant plus aux intérêts de l'usurpateur de suite paroissoit d'ailleurs irréprochable.

Lorsque Clarindo fut arrivé sur la f

en instruisit Albumazar , qui reçut cette nouvelle sans en paroître altéré , disant publiquement que non-seulement il étoit prêt à se démettre du soin des affaires , mais qu'il étoit résolu d'abandonner le royaume plutôt que de se voir soumis à un semblable maître. Ses partisans le conjuroient de ne les point abandonner , & ceux qui étoient véritablement fideles à leur prince légitime n'osoient se déclarer craignant l'autorité du tyran & la valeur de son fils.

Quand Albumazar & Asprando furent convenus de ce qu'ils vouloient faire , ce dernier fut au-devant de Clarindo à quelques lieues de Pontique , car ce prince ayant su les troubles de ses états venoit à grandes journées pour les apaiser par sa présence. Asprando lui tint des discours insolens , l'assurant qu'il étoit incapable de monter sur le trône & qu'il étoit prêt de le lui soutenir les armes à la main.

Clarindo pouvoit se dispenser d'accepter le défi d'un sujet rebelle , mais son courage & sa juste fureur en décidèrent autrement. Ils étoient tous deux armés , ils coururent donc à l'instant l'un contre l'autre les lances baissées , & soutinrent également leur épouvantable rencontre. Asprando furieux de n'avoir pas renversé son ennemi , tira son épée & l'attaqua si vivement que Mars lui-même en auroit

été épouvanté ; mais Clarindo le reçut avec tant de valeur que leur combat devint un des plus terribles que l'on eût jamais vu. Malgré tous leurs efforts on ne pouvoit imaginer de quel côté l'avantage tourneroit , ils perdoient leur sang & manquoient d'haleine ; enfin ils tombèrent l'un & l'autre & l'on ne douta point qu'une prompte mort ne suivît leurs blessures.

Asprando fut porté à la ville , & Clarindo dans le château d'un homme qui lui étoit attaché ; car sa femme ne voulut pas qu'on le conduisît à Pontique au milieu de ses ennemis. On employa tous les soins possibles pour la guérison de ce prince ; il fut en effet bientôt hors de danger , mais une grande blessure qu'il avoit reçue à la tête le rendit aveugle & lui altéra la raison. Pour Asprando , il fut guéri au bout de quelques jours , à la grande satisfaction de son père qui avoit eu de justes raisons pour craindre à la fois la perte de son fils & celle de son royaume.

Que vous dirai-je enfin ? le malheureux Clarindo trahi par son peuple , accablé d'infirmités , incapable de soutenir ses droits , & ne laissant pas de sentir dans quelques intervalles de raison toute la cruauté de son sort , fut contraint d'abdiquer sa cou-

une en faveur d'Albumazar ; & moyennant sa démission l'usurpateur le laissa vivre , moins par un fond d'humanité que pour se conserver l'amour & l'estime du peuple.

Ainsi le crime triompha ; l'infâme Asprando monta tranquillement sur le trône après la mort de son père. Il est cruel , méchant , haineux & d'une force prodigieuse ; ses mauvaises inclinations se sont accrues avec l'âge , il imite son père en tout , à la réserve d'un air affable qui quoique faux faisoit aimer le règne d'Albumazar. Asprando commit en montant sur le trône toutes les cruautés possibles , sous prétexte de rendre une exacte justice , & bientôt il fut détesté généralement. Cependant Clarindo vivoit en homme privé avec sa femme , de laquelle il eut enfin un fils après dix ans de mariage ; cet enfant auroit fait toute leur consolation s'ils avoient eu un royaume à lui laisser. Ils le nommèrent Fortunien , & c'est mon frère dont je vous ai parlé. Deux ans après ma mère me mit au monde ; l'on me donna le nom d'Acomat que portoit mon bisaïeul père du roi Almindo. Ma naissance renouvela la douleur de mes parens & la crainte de quelqu'attentat contre nos personnes ; mais le tyran étoit trop bien affermi sur le trône pour nous redouter. Clarindo mourut il y a quelques années dans la ville de Pontique , car

Albumazar lui avoit permis d'y fixer son séjour avec toute sa famille. Le même Albumazar nous avoit donné de quoi subsister honnêtement, mais son fils nous a privés d'une partie des pensions qu'il nous faisoit, & nous a réduits à l'état de simples chevaliers, dans le dessein de faire oublier notre grandeur passée.

La princesse notre mère soutint avec intrépidité tous les revers de la fortune, elle donna ses soins à notre éducation, & tant que nous vivrons nous devons bénir & honorer sa mémoire. Lorsque mon frère fut parvenu à l'âge de quinze ans, sa beauté, son adresse, sa force, sa douceur & sa gaieté le firent passer pour un abrégé de toutes les perfections humaines. Il employa quelque tems à faire ses exercices & il les fit avec tant de succès, qu'avec sa valeur naturelle nous n'avons pas aujourd'hui de chevalier dans le royaume qui puisse lui résister, si ce n'est peut-être Albazar bâtard d'Asprando.

Albazar est plus grand que Fortunien, on croit même qu'il est plus fort, & véritablement il s'est acquis tant de réputation lorsqu'il étoit chevalier errant, que l'on ne fait personne qui le puisse égaler dans tous les royaumes voisins. Asprando touché de ses grandes qualités, l'aime avec tant d'excès,

que pour lui laisser le royaume il veut déshériter la princesse Casire sa fille unique & légitime ; il est vrai qu'elle est tombée dans une disgrâce qui la déshonore , mais son père qui la hait s'applaudit en lui-même d'avoir trouvé l'occasion de pouvoir la perdre.

Les peuples seront à plaindre si la couronne tombe jamais sur la tête d'Albazar , c'est le plus méchant homme que la nature ait créé. Mon frère est aimé de tout le monde , à la réserve du roi & de son fils , car ils ont l'un & l'autre une aversion marquée pour lui , parce qu'ils haïssent la vertu.

Acomat cessa pour lors de parler. Le souvenir du tort que l'on avoit fait à sa maison l'accabloit de douleur & de tristesse. Caloandre lui dit : Je vous prie de me pardonner , illustre Acomat , si je ne vous ai pas d'abord rendu ce qu'on vous doit ; j'apprends avec plaisir que le roi Almindro subsiste encore en la personne de deux princes d'un si grand mérite , & si pour vous rendre votre première splendeur il ne faut que mon bras , je suis prêt à n'épargner ni mes peines ni ma vie ; si vous avez besoin d'un plus grand secours je ne désespère pas avec le tems de pouvoir vous le donner , j'en parlerai plus à loisir avec votre frère ; mais continuez , je vous

prie , à m'instruire , daignez m'apprendre l'at-
titude de la princesse & quel est le crime qui peut
justifier la haine que son père lui témoigne.

Je suis prêt à vous satisfaire , reprit Acon
après que je vous aurai remercié de la bonne
volonté que vous nous témoignez. Il seroit aussi ir-
que dangereux de vouloir nous faire remonter
le trône , une grandeur pareille n'est pas faite
des malheureux que le destin a si tort abaissés.
On auroit grande raison de nous accuser de fé-
rocité nous étions assez téméraires pour en concevoir
l'espérance. Mais pour satisfaire votre curiosité , je
dirai que le roi Asprando n'a pu élever que la
cette Calire , de tous les enfans qu'il a eus
reine sa femme. Cette jeune princesse est à
quelques mois dans sa vingtième année ; elle
a toujours été l'exemple de toutes les vertus , &
conséquemment elle avoit dégénéré de ses pères.
pendamment des rares qualités de son ame , &
ornée d'une beauté si merveilleuse que depuis
temps l'on n'a rien vu de semblable dans ce ro-
yaume ; mais cet injuste roi est si fâché de n'avoir que
cette fille & de ne pouvoir laisser son état à un prince
son sang , qu'il n'a jamais pu l'aimer. Il s'est
un autre événement à cette disposition , &
celui dont je vais vous instruire : au grand é

ment de tout le monde la princesse s'est trouvée grosse de plusieurs mois, & Asprando a fait le prétexte de son honneur offensé pour autoriser sa haine.

Tout le monde est étonné d'une pareille aventure, la cour ne parle d'autre chose & le peuple imite la cour. Jamais on n'avoit soupçonné Cásire d'aucune passion, & quoiqu'on l'ait interrogée plusieurs fois pour savoir le détail de son infortune ; elle n'a rien voulu déclarer, & même elle a toujours nié sa grossesse. Le roi l'a renfermée dans un appartement du palais qui lui tient lieu de prison, & dont il a juré qu'elle ne sortiroit point qu'elle n'eût avoué qui étoit le père de son enfant. L'on dit qu'aussi-tôt qu'elle sera accouchée il doit à force de tourmens tirer la vérité de sa bouche ou la faire périr, & ce dernier parti lui fera sans doute le plus agréable, parce qu'alors rien ne l'empêchera de laisser sa couronne au cruel Albazar.

On juge différemment de l'opiniâtreté de Cásire ; on croit qu'elle a favorisé l'amour de quelqu'étranger, & que pour cette raison elle ne veut pas nommer son complice ; car selon la loi du royaume, elle doit en ce cas subir une mort honteuse. Cette loi vous est sans doute inconnue, j'aurai l'honneur de vous en raconter l'origine.

Autrefois ce royaume fut gouverné par un roi, si jaloux de l'honneur des femmes & des filles de la cour, qu'il défendit à tous les hommes, sous peine de mort, d'avoir aucune intelligence particulière avec les dames du palais. Mais quelques années après, un étranger qu'il aimoit beaucoup & qui n'étoit point au fait du règlement, toucha si vivement le cœur d'une des plus belles personnes de la cour, qu'il mérita d'éprouver la rigueur de la loi; ce roi sévère le fit périr pour ne pas déroger à son ordonnance. Mais quelque tems après, à la honte des femmes, il abolit cette loi, déclarant par un édit solennel qu'il vouloit que la dame fût punie de mort dans la suite, si celui qu'elle choisiroit étoit étranger, & que le châtiment de l'homme dépendroit de la volonté du prince. Cette loi a toujours été fidèlement observée.

Quoi qu'il en soit, l'infortunée Casire se trouve dans un très-grand danger, & certainement elle sera sacrifiée à la haine de son père. Cependant la réputation de cette princesse trouve encore des défenseurs, & malgré toutes les apparences qui sont contre elle on assure que ce que l'on voit est simplement l'effet de quelque maladie que les médecins ne connoissent pas. On attend avec une extrême curiosité que la vérité se découvre, & suivant le cours ordinaire de la nature l'éclaircissement doit arriver sur la fin de ce mois.

Voilà la situation où j'ai laissé le royaume , & j'ignore si pendant le peu de jours qu'a duré mon absence il ne s'est rien passé de nouveau. Le triste état de mon frère est la seule chose qui m'occupe ; la mélancolie qui le dévore depuis quelque tems ne se peut exprimer ; il fuit tout le mondè , & s'il arrive par hasard qu'il soit obligé de se trouver en compagnie , il ne parle point , il paroît toujours accablé de ses pensées , & l'on ne voit plus sortir de sa bouche ces discours charmans qui le rendoient agréable à tout le monde. Il passe ordinairement les jours entiers dans le cabinet le plus écarté de la maison , & s'il lui arrive de sortir de la ville , il erre dans la campagne , il pousse des soupirs , & les rochers sont les seuls confidens de ses peines. Je l'ai prié mille fois de me dire ce qui l'engageoit à mener une si triste vie , mais il ne m'a jamais rien répondu qui m'ait pu seulement faire deviner ce qui pourroit le remettre en son premier état. Cependant son visage devient tous les jours plus languissant , il est si maigre & si pâle , que l'on croit qu'il va mourir. Ainsi n'espérant plus rien des remèdes ordinaires , je m'abandonne à la recherche de ceux qui sont surnaturels.

Sur la côte opposée à la nôtre & fort près de l'endroit où nous nous sommes embarqués , on voit

au pied d'une montagne une caverne affreuse où depuis vingt ans un Sage nommé Haly fait une pénitence austère qui cause l'admiration de tout le monde ; il ne se nourrit que d'herbes & d'une eau claire qui descendant du haut de la montagne vient tomber près de son antre ; il élève sans cesse son esprit aux contemplations célestes , en sorte que son ame paroît entièrement détachée de la matière ; en un mot ce saint homme passe pour prophete , & tous ceux qui ont quelque douleur de corps ou quelques peines d'esprit ont recours à lui comme à un oracle , pour recevoir ou du soulagement ou du moins un bon conseil ; & jamais on ne le quitte sans savoir si le mal que l'on éprouve est susceptible de remede. Il est vrai que ses réponses portent un air d'obscurité qui embarrasse quelquefois les plus intelligens.

J'ai traversé la mer pour interroger ce pieux solitaire ; je me suis jeté à ses pieds & je lui ai dit le sujet de mon voyage. D'abord il s'est plongé dans une profonde méditation , ensuite ses yeux & son front m'ont paru brillans d'un éclat que je ne pouvois soutenir ; enfin il m'a dit ces paroles : *Va promptement à ton navire , fais lever les voiles & retourne à ta maison.*

Alors il est rentré dans sa caverne , il en a fermé

la poste & m'a laissé plus embarrassé que je ne l'étois auparavant ; car enfin ce discours pourroit autant me faire craindre que le mal de mon frère ne fût sans remède , que me faire espérer de lui voir retrouver sa santé par quelque heureux événement. Mais sachant que l'on doit obéir aux ordres de celui que l'on croit prophète , je me suis remis aussi-tôt en chemin , & ne me suis arrêté qu'au vaisseau où je vous ai trouvé. Cependant je trouve un si grand rapport entre votre mélancolie & celle de mon frère , que j'ose me flatter qu'il recevra du moins une espèce de consolation par votre moyen, quelle que soit la source de son mal.

Il ne tiendra pas à moi , répondit Caloandre ; mais comment un homme peut-il donner ce qu'il n'a pas ? N'importe , qui sait l'avenir ? L'affliction peut quelquefois consoler plutôt que le contentement. Mais dites-moi , je vous conjure , le mal de votre frère ne seroit-il point causé par l'amour ? Je l'ai soupçonné quelque temps , répondit Acomat , mais j'ai abandonné cette idée avec raison , mon frère n'a jamais été sensible qu'aux armes & à la vertu. Si contre toute apparence il avoit aimé & n'avoit éprouvé que des rigueurs , comment se pourroit-il que l'ayant toujours observé avec tant de soin , je n'eusse rien découvert de sa passion ,

dont je crois d'ailleurs qu'il ne m'auroit pas fait mystère ? J'en ai parlé à ses plus fidèles amis , ils sont affligés de son mal , mais aucun n'en peut deviner la cause ; quand on le met sur ce chapitre , il témoigne qu'il aime mieux renfermer son chagrin que de se soulager en le communiquant.

Acomat découvrit alors à travers quelques arbres les murs de Pontique , ils pouvoient en être éloignés encore de deux milles. Trouvez bon , dit-il à Caloandre , que je prenne les devans , pour avertir mon frère & le disposer à recevoir quelque consolation ; car il sera plus sensible au plaisir de voir un chevalier fait comme vous qu'à toutes les autres merveilles qu'on pourroit lui montrer. Voici la ville , ajouta-t-il , suivez-moi doucement par ce sentier , je serai revenu avant que vous soyez arrivé à la porte. Faites ce qu'il vous plaira , lui répondit Caloandre.

Pour lors Acomat donna des éperons à son cheval , & se déroba bientôt aux yeux de son nouvel ami. D'abord que Caloandre se trouva seul , ses pensées ordinaires le vinrent accabler , & le mirent si prodigieusement hors de lui-même que son cheval , sans qu'il s'en aperçût , quitta le chemin & le con-

duisit dans les champs voisins. Cet animal se voyant libre voulut paître dans un petit pré environné d'arbres fort élevés , mais en baissant la tête pour approcher l'herbe il s'en fallut peu qu'il ne renversât le triste chevalier que ce mouvement fit revenir à lui ; il eut quelque peine à se retenir , mais il se raffermir sur sa selle & s'appercut qu'il avoit quitté sa route. Pendant qu'il regardoit autour de lui pour reconnoître le sentier dont il s'étoit égaré , il apperçut à quelques pas un chevalier très-bien vêtu. Il étoit assis sur l'herbe & son dos étoit appuyé contre le pied d'un arbre , sa tête étoit penchée & ses yeux fermés. Caloandre se persuada d'abord qu'il étoit plongé dans un profond sommeil , mais s'en étant approché il remarqua qu'il pouffoit des soupirs très-souvent interrompus. Il considéra sa taille & son visage avec plus d'attention , il y remarqua tant de beauté & de majesté que ce noble affligé l'intéressa d'abord. Il ouvroit déjà la bouche pour lui faire des questions sur ses malheurs , lorsqu'il l'entendit s'écrier sans ouvrir les yeux : Sort cruel ! Et après un moment de silence , il reprit ainsi : Ah , chère Casire ! vous avez voulu passer tant de ours en prison ; & vous livrer vous-même à toute la fureur d'un père barbare pour ne point m'exposer à une loi rigoureuse ! Vous vous préparez à résister aux tourmens que l'on vous destine , aussi-tôt que

vous ferez accouchée ! vous vous chargez de mes fautes , & vous prétendez accuser un étranger qui n'est plus ici d'avoir reçu vos faveurs ! Vous le choisissez absent , pour qu'il ne puisse nier ce que vous aurez avancé ; & par ce moyen vous vous condamnez à la mort pour me sauver la vie. Il eût été bien mieux d'avouer la vérité & de laisser périr un coupable qui n'est venu en ce monde que pour éprouver des malheurs. Mes infortunes , sans votre amour qui m'est si cher , n'auroient-elles pas suffi pour me rendre la mort agréable ? ... Vous êtes née pour le trône , vous êtes l'exemple de toutes les vertus , voulez-vous faire un mensonge & donner sujet à votre père de vous sacrifier avec quelque apparence de justice ? ... Mon amour seroit bien foible , si je le souffrois ! ... Non , vous ne mourrez point.

A ces mots il se leva pénétré de tendresse & de douleur , & sans doute il se levoit pour aller déclarer tout le mystère au tyran , mais la vue de Caloandre le surprit & l'arrêta. Seigneur , dit alors le prince Grec , ou je me trompe fort , ou vous êtes Fortunien , le frère d'Acomat. Oui , je le suis , répondit-il , mais que vous importe ? Pourquoi , sans m'avoir jamais vu , êtes-vous curieux de ce qui me regarde ? Pourquoi venir m'écouter , vous qui êtes étranger , autant que j'en puis juger par votre habit & par votre langage ?

ses paroles furent accompagnées d'une rougeur minua le visage de Fortunien , car la colère avoit déjà de son cœur. Cependant Caloandre se d'avoit découvert le mal de ce prince, s'ap-
t aisément qu'il étoit fâché d'avoir été ainsi
s. Alors levant la visière de son casque il lui
qua : Ne trouvez point mauvais, si me trouvant
it de votre tristesse par votre frère Acomar,
hasard m'ayant conduit ici, j'en ai appris la
de vous même. Il est vrai que je suis étran-
mais j'ai peut-être plus d'envie de vous servir
icun de vos compatriotes. Je me suis déjà offert
is, & si je ne puis vous être utile, je saurai du
is vous plaindre & partager vos peines.

Fortunien ne put voir Caloandre sans l'admirer,
sière fit bientôt place à des sentimens plus doux.
i sembla que cet étranger ne lui étoit point in-
nu, mais appercevant quelques poils de barbe
commençoient à paroître sur son menton, son
nement s'accrut au point qu'il le considéroit
rien dire & sans faire aucun mouvement. Ca-
dre de son côté étoit surpris de l'état où il le
oit. Quand ils eurent gardé tous deux assez
p-tems le silence, Fortunien prit ainsi la parole :
que le ciel a conduit ici le chevalier le plus ac-
pli que j'aie jamais vu, pour l'intéresser à mon

fort, pour comparer à mes maux & pour entendre ce que j'ai toujours renfermé dans mon cœur, je vous prie, seigneur, de m'être fidèle & de ne point abuser de mon secret. Votre extérieur me fait espérer cette grace de vous. Au reste ne croyez pas que je vous fasse cette prière pour éviter la mort que votre indiscretion me pourroit causer, je la desire avec autant d'ardeur que je ressens d'amour; mais je ne vous demande cette grace uniquement que pour la princesse, je ne voudrois pas qu'elle pût me soupçonner d'avoir confié à quelqu'un les faveurs qu'elle n'a jamais accordées qu'à moi seul & que je dois toujours cacher. Je suis cependant déterminé à les découvrir moi-même avant que de mourir, pour l'empêcher de me sacrifier sa vie. Mais, seigneur, ajouta-t-il, où donc avez-vous vu mon frère? Depuis quelques jours il est sorti de ce royaume.

Caloandre lui raconta de quelle façon il l'avoit trouvé & comment il s'en étoit séparé. Fortunien lui répondit: hâtons-nous donc de prendre le chemin de la ville, dans la crainte qu'il ne s'égaré lui-même en nous cherchant. En achevant ces mots il sauta sur son cheval qu'il avoit attaché à un arbre auprès de lui, & Caloandre le suivit. Après avoir traversé quelque tems la campagne, ils retrouvèrent le grand

chemin qu'ils cherchoient. Comme ils étoient près d'entrer dans la ville, ils rencontrèrent Acomat, qui n'ayant pas trouvé Fortunien venoit chercher Caloandre pour le conduire à sa maison; mais les voyant ensemble il courut embrasser son frère qui lui apprit de quelle manière il avoit fait la rencontre du chevalier étranger. Il lui rendit compte en peu de mots de son voyage, de l'étrangu & courte réponse du saint hermite, sans lui cacher le rapport de sa tristesse avec celle de Caloandre; & se tournant vers celui-ci il lui dit en l'embrassant encore : Je suis charmé, chevalier, que le rapport de vos maux vous ait si heureusement assemblés, je regarde cet événement comme un bon augure, & je me confirme de plus en plus dans l'espérance que j'ai conçue qu'il nous arrivera quelque chose d'heureux par votre moyen. Je le veux espérer comme vous, lui répondit Caloandre, car je suis assez heureux pour connoître le mal de ce frère que vous aimez tant; mais, ajouta-t-il en abaissant sa voix, feignez de l'ignorer jusqu'à ce que nous en ayons parlé plus à loisir. Voyez, poursuivit-il, comment il s'est déjà mis à l'écart sans pouvoir donner un moment de relâche à sa douleur; & le regardant alors l'un & l'autre ils remarquèrent qu'il avoit les yeux attachés sur le visage de Caloandre.

Cependant ils rencontrèrent quelques chevaliers

qui revenoient de la promenade & qui rentroient comme eux dans la ville ; ils regardèrent Caloandre avec attention , & quand ils furent passés , Fortunien s'approcha de lui & lui dit : Ne nous amusons plus ici , chevalier , baïssiez votre visière jusqu'à ce que nous soyons arrivés à ma maison , qui n'est pas éloignée de cette porte de la ville ; vous en saurez la raison plus à loisir. Caloandre fut étonné de ce discours ; mais croyant qu'il n'étoit pas sans mystère , il lui obéit , & ils arrivèrent en peu de tems à la maison des deux frères , qui donnèrent un fort bel appartement au prince étranger. Il se défarma & parut avec un riche habillement , qui recevoit encore les graces que la nature lui avoit prodiguées. Fortunien brûloit d'impatience d'apprendre quelques particularités de la vie de son nouvel hôte , qui n'étoit pas moins curieux de son côté d'être instruit des amours de Fortunien , & de savoir pour quoi il l'avoit prié de baïsser sa visière. Ils passèrent tous deux dans un cabinet écarté , & Caloandre commença ainsi.

Le seul desir de vous servir , généreux Fortunien , m'a fait accepter promptement l'offre obligeante , que votre frère m'a faite ce matin , de prendre un logement chez vous ; car il m'a touché par le récit de la tristesse où vous êtes plongé depuis quelque

mo:

ois : tous vos amis & lui n'espèrent plus de
trouver aucun remède à votre mal dont ils igno-
rent la source. Le hasard m'en a seul instruit, &
le ciel l'a voulu sans doute pour votre bien, ou
à moins j'ose l'espérer. Donnez donc à vos dou-
teurs le léger soulagement de vous en plaindre avec
moi. Faites-moi le détail exact de vos amours pas-
sés avec Casire, & l'état présent de vos affaires,
fin que nous puissions trouver quelque moyen
pour sortir par adresse ou par force du labyrinthe
où vous êtes si fort embarrassé, & sur-tout pour
vous faire remonter sur un trône dont la fortune
vous a privé. Ma qualité d'étranger vous assure
que vous pouvez me confier vos intérêts, & que
je ne suis point attaché au tiran. Je suis chevalier,
prince & votre ami. Caloandre n'en dit pas da-
vantage, & Fortunien s'étant levé par respect, se
remit ensuite à sa place, & lui répondit : J'ai tou-
jours fait tant de cas du secret, seigneur, que je
l'ai jamais rien entrepris que j'aie confié à per-
sonne, & j'ai toujours été persuadé que c'étoit le
plus grand moyen pour réussir. Jugez donc quel
est l'excès de mon infortune, puisque je regarde
comme un grand bonheur de vous communiquer
mes maux que j'ai tenus si long-tems renfermés
dans mon cœur.

Seigneur, continua Fortunien, vous allez savoir des choses qui vous étonneront; vous verrez un amour conduit avec tant de ménagement qu'il sembloit n'avoir rien à craindre, & vous verrez enfin cet amour trahi par le sort. Le sort envieux de mon bonheur a produit contre moi un témoin irréprochable dans la grosseffe de Calire. Cet enfant fait le malheur de sa mère avant que de naître, & sa naissance causera la mort des deux personnes qui lui auront donné le jour. Mais non, c'est à moi seul de mourir, la vérité aura plus de force auprès du roi pour me faire condamner, que n'en auront les mensonges de Calire. Elle est fille unique d'un père, qui tout méchant & tout impitoyable qu'il est, se vante d'aimer la justice. Pardonnez l'emportement de ma douleur.... Vous inspirez de la compassion, & vous ne devez point me demander d'excuse, lui répondit Caloandre, je vous accorde cette première de tout mon cœur; vous connoîtrez pleinement, quand vous m'aurez instruit de votre aventure, vous connoîtrez mes sentimens, si mon bras & mon épée m'obéissent, comme ils ont accoutumé de le faire. Mais je desire ardemment d'apprendre par quel miracle votre amour a pu se cacher si long-tems; car il me semble que les intrigues ont besoin de quelque confident, sur-tout quand tous les prétextes de se

voir sont interdits , comme ils l'étoient sans doute entre vous & la princesse.

Croyez seigneur , reprit Fortunien , que rien n'est impossible à deux personnes qui s'aiment véritablement , les confidens sont presque toujours dangereux ; on est bien plus en sûreté quand on ne se fie qu'à soi-même , vous en serez convaincu par tout ce que je vais vous apprendre. Ma princesse étoit exposée aux yeux de tout un royaume , gardée par mille argus , soumise à la sévérité d'un roi qui ne cherchoit que l'occasion de la perdre ; cependant j'ai suppléé moi seul à tout , sans même avoir voulu me servir de mon frère.

Mais avant de commencer mon récit , je vous prie de me dire avec sincérité si vous n'avez point il y a quelque tems , passé dans ce pays ? Je vous jure , interrompit Caloandre , que je ne suis jamais entré dans cette ville ni dans ce royaume. Cette question que vous m'avez déjà faite plusieurs fois , me donne , je vous l'avoue , une grande curiosité. Si je vous en crois , répondit Fortunien , mon honnement est plus grand que votre curiosité ne le peut être ; mais je la satisferai dans le cours de mon histoire , qui ne sera pas longue ; car mon père vous a sans doute instruit de ma naissance ,

R ij

& de la façon dont Asprando possède paisiblement le royaume. Je ne vous parlerai donc que de mon amour & de la situation cruelle où m'a jetté depuis quelques jours la tendresse extrême que Casire a pour moi.

Vous saurez que cette princesse n'a jamais paru en public avant d'avoir quinze ans. La première fois que la cour vit briller ses charmes , ce fut à l'occasion d'un tournoi que l'on fait tous les six mois à Pontique , & qui attire ordinairement un grand nombre de chevaliers de tous les royaumes voisins , & même des plus éloignés ; car non-seulement le vainqueur acquiert beaucoup de gloire , mais on lui donne une guirlande de pierreries d'une valeur inestimable. Cette fête ayant donné naissance à mon amour , & lui devant les heureux progrès de ma passion , il faut que je vous apprenne ce qui s'y passe ordinairement. Premièrement le vainqueur est conduit en triomphe jusqu'au palais au son des trompettes ; on l'introduit ensuite dans la grande salle , où toutes les dames de la cour & les plus considérables de la ville sont assemblées : elles sont toutes assises , & forment un cercle assez grand pour laisser la liberté de la danse. Quand tout est préparé , le roi vient se placer sur son trône , & le chevalier vainqueur ,

près s'être présenté devant lui , & avoir reçu de la main du monarque la belle guirlande qu'il lui place sur la tête , prend la plus grande dame de la cour pour commencer le bal qui continue pendant quelques heures.

Il peut y avoir un peu plus de quinze mois que Calire parut la première fois à une de ces joutes , dont Albazar , le bâtard du roi , remporta le prix. Il renversa du premier coup tous ceux qui coururent contre lui ; mais, j'ose le dire sans vanité , je n'aurois pas eu le même sort si mon cheval n'eût fait malheureusement un faux pas , & ne m'eût entraîné avec lui : il s'en fallut même très-peu que je n'eusse une jambe rompue , en demeurant engagé par ma chute.

Quand les joutes furent terminées , le bruit se répandit que la princesse seroit la reine du bal. Il n'y eut personne qui ne fût curieux de voir une si grande beauté , & je ne fus pas des derniers à courir au palais , quoique le mal que j'avois à la jambe dût m'engager à chercher du repos. Cette incommodité , qui m'empêchoit de satisfaire mon impatience , sembloit m'annoncer les grandes infortunes où mon cruel destin m'entraînoit ; mais que dis-je , appellerai-je un cruel destin celui qui me

conduisoit auprès de Casire ! Puis-je regarder comme un jour malheureux le jour qui me montra la plus belle personne du monde ! Non , non , qu'elle vive , & que le ciel m'accable de disgraces , je n'en bénirai pas moins l'instant où j'eus le bonheur de voir Casire pour la première fois.

Elle étoit assise dans la grande salle : elle me parut si belle , que je ne différâi point de lui donner le prix sur la reine de la beauté. A l'étonnement succéda ma défaite ; mais je me sentis enlever le cœur avec tant de plaisir que je serois mort heureux en ce moment. Elle dansa avec le chevalier vainqueur. Je m'étois placé de façon à pouvoir m'attirer quelques-uns de ses regards ; mon attente ne fut pas vaine : mais hélas ! que devins-je dans ce moment ! Casire s'aperçut de mon changement ; j'observai pendant tout le bal qu'elle jettoit souvent les yeux sur moi : elle lut dans les miens l'état de mon cœur , elle y vit naître cet amour , qui durera tant que je respirerai. Cependant une des dames vint me prendre pour danser ; mais je ne m'en acquittai qu'en tremblant , je me sentois exposé à la critique des beaux yeux auxquels je craignois tant de déplaire. En effet , quoique je fusse assez bien danser , les jambes me tremblèrent si fort , que si l'on n'en eût attribué

la cause à la chute que j'avois faite on se seroit moqué de moi. Casire seule , pour mon bonheur , devina le véritable sujet de mon désordre ; elle dit tout bas quelques paroles à l'oreille d'une vieille dame qui étoit auprès d'elle , & comme elle me regarda aussi-tôt après , je jugeai , & je ne me trompois pas , qu'elle lui avoit demandé qui j'étois ; & je ne doutai point (voyez combien l'amour persuade aisément ce qu'il desire !) qu'elle ne fût contente de ce qu'elle en apprit.

Cette fête dura pour le moins quatre heures ; mais long-tems avant qu'elle finît , je regardai la princesse avec plus de précaution & plus de retenue : il me sembloit que tout le monde s'apercevoit de mon amour. Mais nous étions nés pour nous entendre dès le premier coup-d'œil. Elle comprit d'où procédoit ma retenue , & m'en fut bon gré. Quand le bal fut fini , je revins chez moi , bien différent de ce que j'en étois sorti.

Je réfléchis sur tout ce qui m'étoit arrivé dans cette fête , & je connus bientôt que j'aimois , & que j'étois si fort attaché à cette belle princesse , que la mort n'auroit pas la force de m'en séparer. J'étois bien assuré qu'elle s'étoit apperçue de mes sentimens , mais je n'osois me flatter qu'elle y ré-

pondit; je résolus de m'en éclaircir la première fois que je pourrois la revoir. Pour mon bonheur, elle alla le lendemain se promener hors de la ville, accompagnée d'un grand nombre de courtisans & de chevaliers étrangers qui environnoient son chariot,

Je m'approchai du char de Calire, monté sur le plus beau de mes chevaux, & vêtu tout aussi magnifiquement que ma fortune me le permettoit. Elle m'aperçut d'abord, & baissa les yeux en rougissant; cette aimable rougeur me fit juger que je ne lui déplaisois pas. O combien la seule idée de la croire sensible redoubla mon ardeur! Mon émotion fut si grande, qu'il s'en fallut peu que je ne tombasse de cheval. Je ne saurois vous exprimer quelle fut ma joie pendant un chemin si court; car elle me regardoit avec douceur, & je pouvois l'admirer sans obstacle. Enfin on rentra dans la ville, & je me retirai chez moi, persuadé que ma passion seroit heureuse.

Pendant six mois je ne perdís aucune occasion de voir ma princesse, & je remarquai toujours en elle une parfaite correspondance; enfin je trouvai que j'agissois avec une trop grande simplicité si je me contentoís plus long-tems de ces simples ré-

gards qui ne faisoient qu'irriter mon amour. Je voyois les dangers & les difficultés sans nombre qu'il y avoit à pousser plus loin cette aventure; je n'avois aucun rang à la cour, & la politique du roi me tenoit dans un état médiocre pour ôter au peuple le souvenir de ma naissance. Le roi étoit jaloux de moi, me haïssoit mortellement, quoiqu'il n'en fit rien paroître; enfin toutes mes actions étoient observées avec soin. Malgré tant d'obstacles, je n'abandonnai point mon entreprise; l'amour eut pitié de l'état où j'étois, & je fus assez heureux pour entretenir Casire avec succès, par un moyen que je n'avois pas prévu. Le jour destiné pour la solennité des joutes étant revenu, je n'oubliai pas que s'il y avoit un prix pour le vainqueur du tournoi, il y en avoit encore un autre que ma tendresse pouvoit me procurer dans le bal. Je me sentis en cet instant si consolé & si rempli de courage & de force, que l'espérance d'un si grand prix m'eût fait attaquer Mars lui-même. Je me préparai donc à la victoire, & je la crus d'autant plus certaine, que le redoutable Albazar étoit exclus des joutes pour les rendre plus égales. Je fis faire secrètement des armes vertes émaillées de noir, pour annoncer que malgré ma mauvaise fortune l'espérance n'étoit pas bannie de mon cœur.

J'arrivai dans la lice , & les joutes étoient même commencées , lorsqu'on vit paroître un chevalier très-grand & très-bien fait qui manioit avec vigueur un cheval blanc comme la neige ; ses armes étoient riches & d'un travail extraordinaire , la fameuse devise de la lune étoit peinte sur son écu.

A ces mots Caloandre rougit & se troubla ; Fortunien qui s'en aperçut interrompit son histoire , se leva & lui dit en l'embrassant : Ah ! chevalier de la Lune , parlez je vous conjure , votre auguste visage vous dément ; mais je suis surpris & je me plains de ce que vous n'avez pas plus de confiance en moi , & de ce que vous avez jusqu'à présent employé tant de soins pour vous déguiser pendant que je vous ouvre absolument mon cœur. Pourquoi , si ce n'eût pas été pour votre service , vous aurois-je fait abaisser votre visière en entrant dans cette ville ? Je suis incapable de tromper personne ?

Mais , ajouta-t-il , n'est-ce point la nouveauté de notre connoissance qui vous empêche de vous fier à ma discrétion ? Rassurez-vous du moins par l'attachement que j'ai pour Cafire , qui deviendrait coupable & digne de mort , dès l'instant que l'on

vous soupçonneroit des fautes que l'amour m'a fait commettre. Et si la vérité & la vie de Casire m'obligent à faire connoître mon innocence, pourquoi vous cachez-vous de moi, qui la puis prouver mieux que personne ? Caloandre l'embrassa tendrement, & lui répondit : J'aurois grand tort de douter de votre générosité ; mais soyez certain que le chevalier de la Lune, que je connois fort bien, & moi, sommes deux chevaliers très-différens ; je vous le jure, par tout ce qu'il y a de plus sacré. Continuez, je vous prie, votre récit ; quand vous l'aurez fini je vous détromperai, & vous serez encore plus étonné que vous ne pouvez l'être.

Seigneur, reprit Fortunien, j'ai conçu une si grande opinion de vous, que je ne balance pas un moment à vous croire, quoique mes sens y répugnent ; ainsi je vais continuer pour vous obéir. A la vue de ce chevalier, dont la devise est si connue & dont la réputation est si grande, je craignis, je vous l'avoue, qu'il ne vînt m'arracher une victoire que je croyois certaine. J'entrai dans la lice, si furieux contre lui, que ma force en étant augmentée j'abattis en peu de tems tous les chevaliers qui joûterent contre moi ; & m'étant écarté pour donner un peu d'haleine à mon cheval & pour en prendre moi-même, je vis entrer dans

la carrière le chevalier de la Lune, qui en vingt courses renversa vingt des meilleurs chevaliers, en leur portant de si grands coups, que plusieurs en demeurèrent étourdis & se trouvèrent en fort mauvais état. Je frémissais cependant, & si je ne l'avois vu se retirer à l'écart pour se reposer, je l'aurois attaqué sur-le-champ.

J'attendis donc avec une impatience extrême; mais soit qu'il n'eût pas grand besoin de repos, ou qu'il eût le même desir que moi, il me tira bientôt d'inquiétude en me proposant de joster. Il étoit déjà tard, & les voix n'étoient partagées qu'entre nous deux. Les autres chevaliers ayant cessé le combat, devinrent nos spectateurs. On nous croyoit étrangers l'un & l'autre; car j'étois entré sans me faire connoître, comme je vous l'ai déjà dit; ainsi l'on ne pouvoit avoir aucun préjugé sur notre combat.

Nous fondîmes avec impétuosité l'un sur l'autre, au premier signal des trompettes. Je ne fus pas renversé, mais je reçus sur mon bouclier le plus furieux coup que j'aie jamais senti; & il fut tel, qu'à parler sincèrement, je connus que mon adversaire étoit plus fort que moi. Pour moi je l'atteignis heureusement sur le bord de son écu, &

la pointe de ma lance glissant en haut , frappa son casque avec tant de force , que la courroie se rompit , & sa tête demeura découverte. Ses beaux cheveux blonds se répandirent dans l'air , & l'on crut que c'étoit une fille , d'autant qu'il n'avoit pas la moindre apparence de barbe : mais tout le monde convint que la nature n'avoit jamais rien fait de plus beau. Nous fûmes éblouis d'un éclat que nous ne pouvions prévoir , & nous en perdîmes tous la parole ; mais à la fin il se fit un grand murmure parmi tous les assistans.

Les juges du camp se levèrent alors , & déclarèrent , suivant l'usage , que la belle amazone avoit perdu , puisque son casque étoit tombé ; qu'il lui étoit défendu de rompre de nouvelles lances , & que le prix de la joute m'appartenoit ; ce qui redoubla l'envie que l'on avoit de me connoître. Je fus conduit au palais au son des trompettes , & au milieu des applaudissemens , pendant que les dames s'affembloient pour le bal.

Le roi parut bientôt après , & fit beaucoup d'honnêteté à celle que l'on croyoit une femme ; & quoiqu'elle ne voulût point dire son nom & sa patrie , il la fit asseoir auprès de Casire. Les juges du camp me conduisirent devant Asprando , & dé-

lacèrent mon casque, suivant l'usage, afin que le roi pût mettre la guirlande sur ma tête. Je connus aisément qu'il me voyoit avec peine, & qu'il étoit fâché de la gloire que je venois d'acquérir ; mais le traître, loin d'en rien témoigner, me dit en souriant : Fortunien, je suis bien aisé que vous soyez vainqueur, vous ne démentez point l'idée que j'ai toujours eue de vous.

Pour lors il plaça cette guirlande sur mon front : je me baissai pour lui témoigner mon respect, & je pris ce tems pour lancer un regard sur le visage de Casire ; elle me parut s'intéresser à ma gloire. Quand la cérémonie fut achevée, j'allai quitter mes armes ; & me présentant devant la princesse, je la saluai profondément, & je lui proposai de danser ; elle me rendit le salut avec autant de graces que de majesté, & s'appuyant sur la main droite que je lui offrois, elle descendit de son trône. Je la conduisis lentement autour de l'assemblée ; mais j'étois si troublé de mon bonheur, que je ne pouvois prendre aucun parti.

Cependant je me souvins qu'après le tour de la salle il faudroit quitter la main de Casire pour danser ; cette idée me rendit plus hardi, & je la ferai comme pour lui demander si elle consentoit

que je fusse à elle ; je compris qu'elle m'avoit entendu , car elle me répondit de la même façon. je pris ensuite la résolution de lui dire : Jugez , belle Casire , par le tremblement de ma main , quelle est la violence de mon amour ! ma qualité & l'état de ma fortune vous doivent assurer de ma discrétion ; obligé de renfermer mes sentimens dans mon cœur , je suis au moment de mourir si vos bontés ne me donnent quelques secours.

J'attendis , en tremblant , l'arrêt de ma vie ou de ma mort ; mais voyez si j'en pouvois attendre un plus favorable , & si jamais aucun oracle a plus dit , en moins de paroles. Je fais , me dit-elle , que ce royaume vous appartient ; malgré les droits que je puis y avoir , j'y régnerai avec vous , & point avec d'autres. Elle me ferma la main une seconde fois , & nous nous séparâmes , sans que personne pût avoir le moindre soupçon de ce qui s'étoit passé ; car il est d'usage que le chevalier vainqueur & la dame qu'il mène se fassent quelques complimens , elle pour louer sa valeur , & lui pour vanter l'honneur qu'il reçoit de danser avec elle.

Un aussi grand bonheur me mit presque hors de moi-même. je dansai mieux que je n'avois

jamais fuit ; les faveurs que j'avois reçues sembloient m'élever de terre & me prêter une agilité nouvelle. Quand notre danse fut achevée , Casire alla prendre son frère Albazar , & remonta sur son trône après avoir dansé avec lui.

Pour moi , sachant qu'Albazar devoit prendre sa sœur lorsque son tour seroit revenu , & qu'elle devoit ensuite me reprendre , je voulus prévoir ce que je lui dirois , & je ne m'occupai d'autre chose. J'imaginai qu'il ne seroit pas sage d'employer un tems si précieux à lui parler de la grandeur de mon amour ; je formai donc des projets plus solides. Je me souvins qu'une des fenêtres de la chambre où couchoit la princesse donnoit sur le lac qui baigne d'un côté le palais du roi , & je compris qu'il m'étoit aisé d'établir par cette voie un commerce de lettres avec Casire.

Albazar la vint prendre en effet , elle me reprit ensuite ; & sachant qu'à cette seconde fois je ne pouvois pas lui donner la main pour faire le tour de la salle , mais que je devois simplement la conduire au milieu de l'assemblée , je ménageai les instans.

Ainsi , d'abord que je lui eus donné la main ,
je

je lui dis : Cette nuit , à quatre heures précises , laissez pendre dans le lac un fil de la fenêtre de votre chambre , & tirez à vous une lettre que j'y attacherai ; faites le si vous m'aimez , & ne vous confiez à personne. Je n'eus que le tems de lui dire ces paroles ; & comme elle n'eut pas celui de me répondre , sa main me fit entendre son consentement. Je me retirai chez moi d'abord que la fête fut terminée , & je lui écrivis une longue lettre dans laquelle je lui représentai l'excès de mon amour & celui de la joie que ses bontés me causaient. Je m'étendis ensuite davantage sur la nécessité du secret , en lui représentant la haine que le roi son père avoit pour moi , & l'assurant que par le moyen des lettres nous pouvions sans rien craindre , nous communiquer nos pensées , & nous conduire , suivant les circonstances , à la fin que nous desirions. Je la conjurois cependant de ne se confier à personne , & de ne rien faire sans me le communiquer. Je finis en l'assurant que la nuit suivante , à la même heure , je viendrois chercher sa réponse.

Aussi-tôt que ma lettre fut écrite , j'allai sur le lac à l'heure que j'avois marquée : il est si profond auprès des murs du palais , que pour en approcher il faut venir de très-loin à la nage. La nuit étoit obscure , & je compris par un petit bruit

que j'entendis , que Cafire étoit au rendez-vous. Je laiffai tomber un grand manteau que j'avois fur les épaules , & demeurant avec une légère vefte noire d'un taffetas très-fin , je mis ma lettre dans ma bouche , & me jettant à la nage , je trouvai la petite corde ; j'y attachai ma lettre , je fis un figne , je la vis tirer en haut , & je m'en retournai chez moi transporté de joie. La nuit fuivante , je vins de la même façon chercher la réponfe : voici comment elle étoit conçue.

« Ma lettre fera courte, car la prudence m'em-
 » pêche de m'expofer long-tems en écrivant : vo-
 » tre mérite m'a attachée à vous , & je fuis trop
 » heureufe de vous favoir à moi. Le ciel jufté
 » & pitoyable peut vous rétablir fur le trône fans
 » m'en priver ; je n'en veux point fans vous ,
 » & Pontique ne verra jamais régner Cafire fans
 » Fortunien. Je fais combien il nous eft important
 » de cacher nos amours ; conduifez-moi , & je ne
 » m'écarterai jamais de vos confeils. Ne croyez
 » pas que je me fie à perfonne , tous ceux qui
 » m'environnent me font fufpectés : quand vous
 » aurez envie de me donner quelqu'autre lettre
 » pendant la nuit , portez la veille des plumes
 » blanches fur votre chapeau , je laifferai pour
 » lors tomber le fil. Ah ! qu'il me feroit favorable,

« s'il pouvoit me tirer d'un labyrinthe où j'ai
« peut d'être entraînée par la tendresse ! Adieu,
« mon cher prince ».

Voilà précisément les termes de cette lettre ; je ne puis les avoir oubliés , puisque je la lus & la baifai tant de fois pendant la nuit , qu'il s'en fallut peu que je n'en effaçasse entièrement les caractères. Satisfait d'un commencement si heureux , je cherchai les moyens de conduire mon aventure à sa perfection. J'appris par plusieurs autres lettres que les demoiselles qui servoient Casire couchoient dans les chambres voisines de celle où elle passoit la nuit toute seule ; j'examinai soigneusement son appartement par les dehors , & quoique la fenêtre du côté du lac fût presque sous le toit du palais , je crus que l'amour devoit me prêter ses ailes pour y voler , & je ne désespérai pas d'arriver dans un lieu où mon esprit s'étoit déjà si souvent porté. Je pris , pour y parvenir , une forte échelle de soie , & je choisis le tems où les nuits sont les plus noires. J'arrivai dans le lac à mon ordinaire : Casire , sans savoir ce que je voulois faire , observa ce que je lui avois recommandé dans la lettre que je lui avois donnée la veille ; elle tira ce cordon , & l'attacha à un gros morceau de fer qu'un heureux hasard avoit placé en dehors de sa fenêtre ,

& le laissa retomber de façon que je pus prendre l'autre bout. Alors , avec un courage que l'amour seul peut donner , je montai , tenant le cordon avec les pieds , m'élevant avec les mains , & profitant quelquefois des morceaux de fer qui se trouvoient en différens endroits du mur , & sur lesquels je mettois les pieds pour me reposer : enfin en très-peu de tems j'arrivai heureusement à la fenêtre tant désirée. Casire recula dans la chambre en me voyant , & prononça quelques mots que je ne pus distinguer : je n'entendis seulement qu'un triste soupir , dont je fus si frappé que je fus sur le point de me laisser tomber dans le lac , tant il me causa d'agitation.

J'étois immobile , je ne savois que résoudre ; enfin je songeai que je pouvois exposer l'honneur de Casire si je perdois le courage. Cette crainte me donna tant de hardiesse , que faisant un nouvel effort , je fus en un moment sur la fenêtre & presque aussitôt dans la chambre.

Voici votre fidele esclave , belle Casire , lui dis-je assez bas ; mais comment le recevez-vous ? Elle laissa tomber sa main sur le bras de sa chaise , & ne me répondit rien ; ainsi de plus en plus affligé , je poursuivis : Quoi ! Casire , je vous ai déplu en

venant vous voir ! Votre honneur ne me permet pas de me précipiter dans le lac pour me punir de la faute que votre silence me reproche ; mais il est d'autres moyens pour satisfaire votre cruauté. Si mon honneur vous intéressoit , répondit - elle d'une voix foible & tremblante , vous n'auriez pas eu la hardiesse de monter ici , & vous pourriez , au lieu de vous précipiter , retourner de la même façon que vous êtes venu.

Quoique ces paroles fussent sévères , elles ne m'ôtèrent pas l'espoir du pardon. C'est donc là , répliquai-je , en me jettant aux genoux de cette belle irritée , c'est donc là tout l'amour dont vous flattez le malheureux Fortunien ? Vous m'assuriez que vous étiez à moi ; eh ! pourquoi me trahir ? Vos faveurs m'ont donné des ailes , j'ai traversé les ondes , je me suis élevé dans l'air , j'ai surmonté les plus hautes murailles , je me serois fait un chemin à travers les flammes pour être auprès de vous ; & vos rigueurs font évanouir mes forces , au point qu'il ne m'est plus possible de descendre ; & c'est nous perdre tous deux ; car enfin , que ferons-nous demain quand le jour paroîtra ? Votre honte & ma perte ne sont-elles pas inévitables ? Il est vrai que je veux & que je puis me précipiter dans le lac avant que le soleil pa-

puisse ; mais mon corps que l'on trouvera ne sera-t-il pas un témoin convaincant de ma témérité ? Que deviendrez-vous alors ? Votre réputation finira avec ma vie, Pourquoi donc nous exposer à de si grands malheurs , quand nous pouvons jouir sûrement du fruit de nos amours ? Que pouvez-vous craindre ? Toute la nature ignore notre liaison. Je prends le ciel à témoin de la foi que je vous donne d'être votre mari ; nos plaisirs seront justifiés devant lui , il saura nos intentions , & elles seront cachées à nos ennemis , à tout le reste du monde, Rendez-moi la force en me rendant votre cœur , & consolez-moi , afin que je puisse retourner avec autant de secret que je suis venu,

Alors je pris une de ses belles mains que je baisai tendrement , & je l'arrosai de mes larmes. Calpistris touchée de la douleur excessive qu'elle remarquoit en moi , & rendue plus hardie par mes discours , me répondit enfin : Ah , mon cher prince ! ce n'est ni le peu d'amour que j'ai pour vous , ni ma cruauté qui me réduisent en l'état où vous me voyez ; j'ai d'abord été saisi d'horreur à l'aspect du péril que je vous ai vu courir en montant ici ; ensuite la crainte que j'ai eue de perdre ma réputation m'a causé un si grand désordre , que je n'ai pas eu assez de force pour me soutenir. L'idée

du danger que vous avez couru commence à se dissiper, puisque je vous vois en bonne santé; mais la crainte que j'ai de vous voir en ce lieu subsiste encore; car, hélas! que deviendrions-nous si quelque une de mes demoiselles, qui sont si près de moi, venoit à s'éveiller! Ne ferions-nous pas perdus l'un & l'autre si elles s'apercevoient que je ne suis pas seule?

Telles étoient les frayeurs de Casire. L'amour fut me rendre éloquent pour les dissiper. Que vous dirai-je enfin? Je l'engageai à me recevoir dès-lors pour son époux. Nous nous unîmes d'abord par les sermens les plus inviolables; ensuite voyant que notre conversation étoit dangereuse, parce qu'on pouvoit nous écouter, nous nous livrâmes à des plaisirs muets qui n'exprimoient pas moins notre tendresse.

Quelque grande que fût la violence de mes transports, je n'attendis pas la pointe du jour pour m'arracher d'auprès de Casire; je voulois me la conserver, & je l'aimois trop pour ne point ménager sa réputation: nous convînmes du tems où nous nous reverrions de la même manière, & je revins heureusement chez moi.

Pendant quatre mois entiers j'ai vu tranquillement la princesse ; mais enfin la fortune m'a fait connoître qu'elle ne m'avoit élevé si haut que pour me faire sentir la profondeur du précipice où je devois tomber tôt ou tard. Une nuit que je m'étois rendu auprès de Casire , je la trouvai plongée dans une extrême douleur. Hélas ! me dit-elle , nos plaisirs sont passés ; bientôt vous ne pourrez plus me voir , bientôt je ne vivrai plus. Je crus qu'elle ne me tenoit ce propos qu'à cause du froid qui commençoit à se faire sentir , & qui me faisoit arriver quelquefois pénétré du plus grand froid. Ne craignez rien , ma chère princesse , lui répondis-je , plus cette saison sera rigoureuse , & plus elle me sera favorable ; la glace me donnera plus de facilité.

Casire m'interrompit sans modérer le cours de ses larmes. Non , non , ajouta-t-elle , nos malheurs ne viennent point de la saison , & l'état où je suis (en me montrant qu'elle étoit grosse) va divulguer notre secret. Quelle preuve mon père ne me donnera-t-il pas de sa sévérité ! Mais la mort n'est point ce qui m'épouvante ; quel nom vais-je laisser dans l'univers ! On ne saura ma faiblesse que pour la condamner. Et vous , cher Fortunien , qu'allez-vous devenir lorsqu'on verra que

vous avez violé les loix du royaume en flétrissant ma gloire ?.... Elle acheva ces mots en me protestant qu'elle périrait mille fois plutôt que de m'accuser.

Jugez , seigneur , de l'état où me réduisit ce discours : je fis cependant un effort sur moi-même pour cacher au moins une partie du trouble que je ressentais en effet. Nous cherchâmes ensemble les moyens de cacher son état , & nous n'en trouvâmes aucun qui pût soulager notre peine : ainsi nous nous séparâmes sans rien conclure. Je revins chez moi , plus embarrassé qu'on ne peut l'imaginer , après l'avoir conjurée de ne se point affliger , & lui avoir promis d'imaginer quelque remède à son malheur. Pour achever de me désespérer , il me fut absolument impossible pendant trois mois d'aller trouver Casire : l'eau étoit excessivement froide , sans que le froid fût assez fort pour faire prendre le canal & le geler. Elle passait les nuits à pleurer sa honte & le danger auquel j'étois exposé.

Un jour ses demoiselles étant entrées dans sa chambre , comme elles faisoient ordinairement pour l'habiller , elles la trouvèrent sans aucun sentiment , & presque hors de son lit : elles furent

très-étonnées , & pendant qu'elles cherchoient avec empressement les moyens de la secourir , il y en eut une qui s'aperçut de sa grossesse , & qui la fit remarquer à ses autres compagnes. Un médecin que l'on envoya chercher en demeura pleinement convaincu , & ne manqua pas d'en informer le roi , qui se mit dans une si grande colère , qu'il fut aisé de prévoir les maux qu'il destinoit au téméraire amant de sa fille , s'il pouvoit le découvrir.

Toutes les demoiselles de la princesse furent examinées avec beaucoup de rigueur , on ne put en tirer aucun éclaircissement ; on interrogea Casire elle-même , & quoique l'état où elle étoit lui donnât le démenti , elle ne convint jamais d'avoir eu la moindre liaison avec aucun homme. Le roi la menaça ; ses menaces furent inutiles , & sa colère augmentant de plus en plus , il lui donna sa chambre pour prison , & jura de lui faire avouer la vérité à force de tourmens quand elle seroit accouchée.

J'admire la tendresse & la fidélité de Casire , & j'ai résolu de ne lui point céder en générosité. Voilà , seigneur , quelle est ma disgrâce. J'ai ruiné la réputation de l'objet que j'aime : cette princesse

périra honteusement si je ne meurs pas ; mais j'aurai soin de me présenter au supplice & de me déclarer coupable. Ce qui met , je vous l'avoue , le comble à mon désespoir , c'est que tout mon sang ne suffira peut-être pas pour apaiser la fureur d'Asprando. Le barbare sera charmé d'avoir un prétexte pour immoler sa fille , & pour comble de maux , elle semble travailler de concert avec lui pour se perdre.

Depuis quelques jours le bruit s'est répandu que le chevalier de la Lune dont je vous ai parlé , & qu'on a pris ici pour une fille à cause de sa jeunesse & de sa beauté , n'est qu'un aventurier qui court le monde sous différens noms , & qui déguise son sexe pour tromper les princesses dans les cours où sa valeur extraordinaire le fait recevoir. On ajoute qu'il a passé quelque tems dans Trébisonde pour l'illustre Léonide , & que s'étant laissé enlever par le Turcoman , il a séduit l'innocente Spinalba , sœur de ce prince.

Ces nouvelles sont venues aux oreilles de Castre , & comme elle sait que le roi a fort bien reçu ce chevalier , & qu'il a vécu particulièrement avec elle dans le peu de séjour qu'il a fait ici , parce qu'on ne doutoit pas qu'il ne fût une fille , l'im-

portantité de son père & celle de ses demoiselles lui ont fait imaginer de dire que les rares qualités du chevalier de la Lune l'avoient engagée à s'abandonner à lui ; elle n'a pris ce parti que pour ne tirer du péril & pour ne pas éprouver les tourmens dont elle étoit menacée. Cependant cet aveu la condamne à la mort ; mais elle ne la craint point , pour ne sauver la vie.

Fortunien fut interrompu dans cet endroit par l'arrivée d'Acomat , qui lui dit quelques mots à l'oreille avec un grand trouble & un extrême agitation. Le malheureux Fortunien perdit le peu de couleur qui le faisoit paroître encore vivant , & s'adressant à Caloandre : Ah ! seigneur , lui cria-t-il , pourquoi , malgré tout le monde , ne voulez-vous pas être le chevalier de la Lune ? Je vous ai dit , mais trop tard , de vous cacher le visage en entrant dans la ville ; ma maison est environnée de soldats , qui ont ordre de vous faire prisonnier , on vous accuse d'avoir abusé de la princesse. Si vous ne voulez pas vous soumettre à la prison , parlez , je suis prêt à perdre ici avec vous cette vie que j'avois réservée pour Casire ; mais je crois qu'il vaut mieux que nous nous conservions encore , vous , pour faire voir votre innocence , moi , pour la prouver par l'aveu de ma faute , & tous deux

pour sauver mon épouse : nous sommes les seuls qui puissions la convaincre de fausseté.

Je ne me rendrois pas avec tant de facilité , lui répliqua Caloandre , & sur-tout dans un tems où la vie m'est à charge , & dans une circonstance qui me feroit regarder comme un bonheur l'occasion de la perdre en défendant mon innocence & mon honneur ; mais je veux me conserver pour Casire & pour vous : le ciel m'a conduit ici sans doute pour la convaincre de son tendre mensonge ; ne craignez rien , je vivrai , mon innocence sera prouvée , Casire ne périra point , & vous serez roi de Pontique si je possède encore mes forces ordinaires.

Fortunien alloit répondre , lorsque l'on vit entrer un officier , qui ne pouvant s'empêcher de respecter la noblesse qui brilloit sur le visage de Caloandre , lui dit avec politesse : Je suis bien fâché , chevalier , d'être obligé d'exécuter contre vous les ordres du roi qui vous fait son prisonnier ; ayez la bonté de me donner votre épée & de me suivre.

Allons , lui répondit le prince Grec , je vous suivrai , puisque le hasard fait que vous me trou-

viez sans volonté de me défendre. Je pardonne au roi l'erreur dont il est frappé sur mon compte. Mon épée , continua-t-il , demeurera entre les mains de Fortunien ; & se tournant vers lui il la lui donna , en lui disant , sans être entendu que de lui : Gardez-la-moi , avec mon cheval & mes armes.

Pour lors il suivit l'officier qui le conduisit au palais criminel. Plusieurs personnes le reconnurent ; on l'interrogea sur-le-champ , on lui demanda qui il étoit , & s'il n'avoit jamais été à Pontique. Il ne répondit rien à la première question , & nie la seconde.

On le mit dans un cachot au fond d'une tour , sans l'avoir examiné d'avantage. Le juge alla trouver le roi pour lui rendre compte de ce qui s'étoit passé. Cet usurpateur , pénétré de l'affront qu'il avoit reçu de la princesse , ordonna que dès le lendemain on coupât la tête au chevalier prisonnier dans la place publique : il aimoit le sang , & sa fureur étoit la seule loi qu'il respectât.

Fin du cinquième Livre.

*L I V R E S I X I E M E.*

FORTUNIEN , pénétré de douleur en apprenant l'arrêt que ce roi barbare avoit prononcé contre le chevalier , résolut d'avouer son crime avant que l'on attentât à la vie de son ami. Dans ce dessein , il se présenta fièrement devant Asprando , & lui dit à haute-voix pour être entendu de tout le monde : Je ne suis pas capable , seigneur , de souffrir que le criminel soit impuni , & de voir périr deux personnes innocentes. Le chevalier que vous avez fait mettre en prison n'est point le chevalier de la Lune que vous avez si bien reçu dans votre cour il y a quelques mois ; mais quand il le seroit , son innocence ne seroit pas moins certaine , puisqu'il n'a jamais eu aucune liaison avec une princesse votre fille. Elle est également innocente , ou du moins elle n'est point sujette à la loi qui condamne avec tant de rigueur les dames de cette cour pour avoir eu quelques faiblesses pour des étrangers. Sachez donc la vérité. Vous voyez en moi l'amant heureux que les faveurs de Zafire ont élevé à la gloire d'être son époux , & celui qui a joui plusieurs mois de la félicité qu'une

beauté comme elle peut procurer. C'est moi qui l'ai réduite dans l'état où elle est aujourd'hui, & ce n'est que pour me sauver la vie qu'elle ne l'a pas voulu déclarer, & qu'elle accuse le chevalier de la Lune. J'ai eu tort, sans doute, de ne pas attendre que vous m'eussiez accordé sa main ; vous pouvez m'en punir au gré de votre rigueur : mais souvenez-vous que Casire a choisi pour époux le seul homme avec lequel elle est droit de régner dans Pontique. Souvenez-vous encore que Clarindo mon père n'a cédé ce royaume au vôtre que par force, & qu'en me donnant votre fille vous avez un moyen assuré pour me le rendre sans vous en priver.

Ce discours surprit & attendrit tous ceux qui l'entendirent, Asprando fut le seul à qui il inspira de la colère. Il ne pouvoit se persuader qu'il eût été possible à Fortunien de voir Casire en particulier, sans qu'il en eût été instruit, ni que le chevalier qu'il tenoit dans ses prisons ne fût pas celui de la Lune. Enfin, après avoir assuré Fortunien qu'il le châtieroit sévèrement, soit qu'il fût coupable, soit qu'il feignît de l'être ; il ordonna qu'on le menât en prison, trop charmé d'avoir un prétexte si légitime pour faire périr ce malheureux prince,

prince , sans que son procédé eût aucune apparence de cruauté ou de tyrannie.

Ces nouvelles furent aussi-tôt répandues dans toute la ville. On regarda le chevalier de la Lune & Fortunien comme deux insensés ; l'un , parce qu'il s'accusoit d'un crime qu'il n'avoit pas commis ; & l'autre , parce qu'il étoit venu de son propre mouvement se jeter entre les bras de la mort ; car tout le monde le croyoit coupable. Le jeune Acomat étoit lui seul plus frappé que tous les autres de la façon dont ils s'étoient conduits l'un & l'autre : il aimoit son frère , il estimoit le chevalier , ainsi leurs malheurs qui lui paroissent insévitables lui firent verser un torrent de larmes pendant toute la nuit. Il fit ensuite des réflexions sérieuses sur sa propre situation , & jugeant sans peine qu'étant le dernier de la maison royale , on voudroit aussi le faire périr , & qu'on ne seroit pas long-temps sans l'arrêter comme complice de la faute de son frère , ou du moins comme témoin de ce qui s'étoit passé , il trouva qu'il valoit mieux éviter la colère du tiran , & attendre dans quelque autre pays les nouvelles des tristes événemens qui étoient sur le point d'éclorre. Il se leva donc au point du jour , il prit à la hâte quelques pierres , & fit sceller un de ses chevaux , sur lequel

beauté comme elle peut procurer. C'est moi qui l'ai réduite dans l'état où elle est aujourd'hui, & ce n'est que pour me sauver la vie qu'elle ne l'a pas voulu déclarer, & qu'elle accuse le chevalier de la Lune. J'ai eu tort, sans doute, de ne pas attendre que vous m'eussiez accordé sa main ; vous pouvez m'en punir au gré de votre rigueur : mais souvenez-vous que Casire a choisi pour époux le seul homme avec lequel elle eût droit de régner dans Pontique. Souvenez-vous encore que Clarindo mon père n'a cédé ce royaume au vôtre que par force, & qu'en me donnant votre fille vous avez un moyen assuré pour me le rendre sans vous en priver.

Ce discours surprit & attendrit tous ceux qui l'entendirent, Asprando fut le seul à qui il inspira de la colère. Il ne pouvoit se persuader qu'il eût été possible à Fortunien de voir Casire en particulier, sans qu'il en eût été instruit, ni que le chevalier qu'il tenoit dans ses prisons ne fût pas celui de la Lune. Enfin, après avoir assuré Fortunien qu'il le châtieroit sévèrement, soit qu'il fût coupable, soit qu'il feignît de l'être ; il ordonna qu'on le menât en prison, trop charmé d'avoir un prétexte si légitime pour faire périr ce malheureux prince,

prince , sans que son procédé eût aucune apparence de cruauté ou de tyrannie.

Ces nouvelles furent aussi-tôt répandues dans toute la ville. On regarda le chevalier de la Lune & Fortunien comme deux insensés ; l'un , parce qu'il s'accusoit d'un crime qu'il n'avoit pas commis ; & l'autre , parce qu'il étoit venu de son propre mouvement se jeter entre les bras de la mort ; car tout le monde le croyoit coupable. Le jeune Acomat étoit lui seul plus frappé que tous les autres de la façon dont ils s'étoient conduits l'un & l'autre : il aimoit son frère , il estimoit le chevalier , ainsi leurs malheurs qui lui paroissoient inévitables lui firent verser un torrent de larmes pendant toute la nuit. Il fit ensuite des réflexions sérieuses sur sa propre situation , & jugeant sans peine qu'étant le dernier de la maison royale , on voudroit aussi le faire périr , & qu'on ne seroit pas long-tems sans l'arrêter comme complice de la faute de son frère , ou du moins comme témoin de ce qui s'étoit passé , il trouva qu'il valoit mieux éviter la colère du tiran , & attendre dans quelque autre pays les nouvelles des tristes événemens qui étoient sur le point d'éclorre. Il se leva donc au point du jour , il prit à la hâte quelques pierres , & fit sceller un de ses chevaux , sur lequel

il attacha les armes de Caloandre, qu'il regardoit comme un trésor inestimable, dans le dessein qu'il avoit de se faire armer chevalier. Il monta le brave Furio & sortit de la ville, prenant le chemin de la mer pour être plutôt sorti d'un royaume si funeste à sa maison.

Il étoit à peine éloigné d'un mille de Pontique, qu'il rencontra un chevalier tout armé, monté sur un cheval admirablement beau, & ce chevalier lui parut ressembler à son nouvel ami le chevalier mélancolique : ses armes étoient si belles & si riches, qu'elles surpassoient toute description. Acomat arrêta son cheval, & marcha doucement pour examiner cet étranger.

Celui-ci considéra quelque tems avec plaisir la bonne mine d'Acomat ; mais dès qu'il aperçut les armes extraordinaires dont le jeune prince avoit chargé son autre cheval, il s'arrêta, & lui dit : Je vous conjure de m'apprendre à qui sont ces armes, & comment elles se trouvent en votre puissance. Elles sont, lui répondit Acomat, ou pour parler plus juste, elles étoient au plus beau, au plus agréable & au plus accompli chevalier que j'aie jamais vu : je ne puis vous dire son nom ; mais il y a cinq jours que nous nous sommes trouvés

ensemble dans un vaisseau qui faisoit voile en ce royaume ; & tout de suite , sans prononcer le nom de Caloandre qu'il ignoroit , il raconta à cet inconnu le malheur qui venoit d'arriver à ce prince , le crime dont on l'accusoit , & le traitement qu'on se préparoit à lui faire. Son arrêt de mort continua-t-il , doit être exécuté ce matin , & cette tête qui sembloit être faite pour porter la couronne de l'univers , sera honteusement coupée par la main d'un bourreau. Pour moi , voulant éviter un spectacle si touchant..... L'étranger l'interrompt , en proférant quelques paroles qu'Acomat n'entendit point ; il piqua son cheval , & le poussa à toute bride du côté de Pontique.

Acomat surpris du départ précipité de ce chevalier , & s'imaginant qu'il alloit peut-être secourir son ami , ordonna à un domestique qu'il avoit avec lui de suivre promptement cet inconnu , d'observer avec attention tout ce qu'il feroit dans la ville , & de revenir le plutôt qu'il pourroit lui en rendre compte , dans une vallée prochaine qu'il lui montra & dans laquelle il alloit l'attendre.

On avoit lu , dès la veille , à Caloandre , son arrêt de mort ; mais il passa la nuit toujours enlevé dans ses pensées amoureuses , & regardant la

mort comme un bonheur , il ne songeoit seulement pas à faire connoître son innocence. Cependant il fit quelques réflexions sur le danger que couroient Casire & Fortunien ; cette idée lui fit prendre la résolution de vivre & de faire connoître au roi l'erreur où l'avoit jetté la grande ressemblance qui étoit entre Léonide & lui : il se détermina même à se faire connoître pour prince de Constantinople , si la chose étoit nécessaire. A la petite pointe du jour , il vit entrer dans sa prison un officier de justice qui venoit le chercher pour le conduire à l'échafaud. Cette vue inspira de l'horreur à ce généreux prince , & se représentant la mort honteuse qu'on lui préparoit , il éclata contre le roi qui l'avoit condamné sans entendre ses raisons. Il regarda ce juge avec des yeux enflammés de colère , & lui dit : Est-ce ainsi que l'on prononce les arrêts de mort en ce pays ? est-ce ainsi que l'on examine les crimes ? est-ce ainsi qu'on les condamne ? mais en tout cas , ce n'est pas ainsi que l'on traite mes pareils ; & quand un homme de mon rang seroit criminel , il vaudroit mieux l'absoudre que de le condamner. Conduisez-moi devant votre roi , je veux lui découvrir mon innocence , & lui dire qui je suis ; il rougira d'avoir voulu me livrer à une mort infâme , & il sera sa-

ché de n'être pas assez heureux pour me voir l'amant & le mari de sa fille.

Ce discours si fier & qui convenoit si bien à l'air majestueux de Caloandre, toucha le cœur de celui qui l'étoit venu chercher, & l'engagea à conduire le prince au palais. Tout le peuple accouroit pour le voir ; les uns plaignoient son malheur, les autres l'accusoient d'imprudence & de témérité ; il s'en trouvoit enfin qui le regardoient comme un traître.

Lorsqu'il fut au bas de l'escalier, il aperçut ce chevalier si magnifiquement armé qu'Acomat venoit de rencontrer dans la campagne. Caloandre en le voyant changea plusieurs fois de couleur. L'étranger jugea par son trouble qu'il l'avoit reconnu, & s'approchant du prisonnier, il lui dit en langue arménienne pour n'être pas entendu de ceux qui les environnoient : Ne vous troublez point, chevalier, un perfide tel que vous ne doit ni rougir ni témoigner des remords. Ce discours augmenta la rougeur de Caloandre, intimida son cœur & lui ôta l'usage de la parole. Il monta l'escalier en tremblant & sans proférer un seul mot. L'officier de justice le présenta au roi qui étoit sur son trône.

D'abord qu'Asprando aperçut Caloandre , il s'écria d'un ton furieux : Quoi ! tu as la témérité de paroître devant moi ? Crois-tu pouvoir m'abuser par quelque mensonge , & m'engager à te pardonner ? Prends-garde d'augmenter ton crime par de nouvelles faussetés , elles ne serviroient qu'à faire redoubler la cruauté de ton supplice. Caloandre dans ce moment avoit changé de résolution ; il ne vouloit plus déclarer ni son nom ni son rang ; la vue du chevalier qui venoit d'arriver lui imposoit silence.

Celui-ci s'étant approché du trône d'Asprando , lui dit : Seigneur , ce chevalier est confondu par le souvenir de ses fautes , son silence le condamne. Si vous daignez pourtant à ma prière suspendre son exécution jusqu'à demain , & me permettre de voir la princesse Casire , vous sauriez peut-être la vérité de sa propre bouche ; votre majesté obligerait sensiblement un chevalier , qui conserve pour d'autres bienfaits qu'il a déjà reçus d'elle un grand desir de la servir.

Asprando jugea que le chevalier qui lui parloit étoit d'une naissance distinguée ; mais il étoit trop altéré du sang de Casire , de Fortunien & de Caloandre , pour souhaiter qu'on découvrit l'inno-

cence d'aucun des trois ; aussi répondit-il avec un visage sévère : La vérité nous est déjà connue , il seroit inutile de faire aucune question à Casire , & de différer la peine que cet audacieux mérite ; qu'on le conduise promptement au supplice : au reste , chevalier , je ne sais qui vous êtes , & si vous avez reçu quelque faveur de moi , en tout cas elle étoit plus juste que la demande que vous me faites aujourd'hui.

En achevant ces paroles il se leva pour se retirer ; mais ce chevalier peu satisfait d'une telle réponse , avec une voix plus haute & plus fière , reprit ainsi : Asprando , je suis Léonide princesse de Trébisonde ; il me semble qu'on peut lui accorder une grace , que l'on ne devroit pas même refuser à un simple chevalier , tout inconnu qu'il seroit.

Ce nom glorieux imposa du respect à tout le monde & rendit Asprando plus doux , il s'avança pour la recevoir. L'on ne refuse rien à des personnes comme vous , ajouta-t-il ; & sur-le-champ il ordonna à l'officier de justice de remettre Caloandre en prison , & de le garder jusqu'à nouvel ordre. Quelle bonne fortune , continua-t-il ; vous a conduite ici pour honorer ma cour , grande

princesse ? L'envie de vous revoir, & de cultiver l'amitié de la belle Casire, lui répondit Léonide ; elle m'a si bien reçue l'année dernière , quoiqu'elle ne me connût pas....

Le roi fut surpris de ce discours , car il croyoit n'avoir jamais vu Léonide ; pour lors elle haussa sa visière , & lui dit : Reconnoissez , seigneur , le chevalier de la Lune , & ne soyez point étonné si je viens voir mon amie. Je conduisois une grande flotte pour conquérir l'empire grec ; mais une horrible tempête l'a dispersée hier , & mes vaisseaux courent à la merci des vents. J'ai mouillé ce matin au point du jour avec un petit nombre de mes navires dans un de vos ports , & me trouvant fatiguée de la mer j'ai mis pied à terre , me consolant du contre-temps que j'ai éprouvé , par l'occasion qui se présente de vous revoir & de me faire connoître. Ainsi je vous conjure encore une fois , seigneur , de trouver bon que je voie la princesse Casire ; je saurai d'elle-même le détail d'une affaire qui vous embarrasse avec raison.

Elle s'aperçut que le roi la regardoit avec beaucoup d'attention pendant qu'elle lui parloit , & que tous ceux qui étoient présens paroissoient étonnés. Puis-je vous demander , seigneur , lui dit-

elle , quel est le sujet de la surprise que je remarque ici ? Le roi la prit alors par la main , & l'ayant fait asseoir à ses côtés : Apprenez , lui répondit-il , madame , tout ce qui s'est passé de singulier depuis hier dans ma cour. Alors il lui conta l'histoire de Casire , l'arrivée du chevalier que l'on avoit pris pour celui de la Lune , les raisons qui l'avoient engagé à le faire arrêter , sans oublier l'aveu de Fortunien ; & finit en disant : Celui-ci sans doute est le coupable , & recevra le châtiment que mérite sa témérité.

Léonide fut surprise de ces événemens , mais elle en conclut l'innocence de son amant , & lui répondit avec un transport de joie que l'on ne peut exprimer : Il est vrai , seigneur , que cette aventure est fort singulière , la grande ressemblance que vous remarquez entre votre prisonnier & moi vous étonne à juste titre ; apprenez qu'il est le fameux chevalier de Cupidon , dont la valeur a rempli toute l'Asie. Personne ne pouvoit nous distinguer lorsqu'il étoit plus jeune ; car non-seulement les traits , mais la taille , le port , l'action , & même le son de la voix , tout étoit si ressemblant , que l'on ne pouvoit absolument s'apercevoir d'aucune différence. Mais l'aventure de Casire & de Fortunien , continua-t-elle , demande beaucoup de

ménagement. Permettez-moi donc de voir la princesse ; quand j'aurai découvert la vérité , vous trouverez peut-être que si la rigueur de la justice demande la punition du coupable , la clémence d'un roi , jointe à la pitié d'un père , pourront vous adoucir.

Atirando dissimula son chagrin. Je consens , madame , lui dit-il , que Casire , toute indigne qu'elle en est , reçoive l'honneur que vous lui voulez faire , & je vais donner ordre que l'on ouvre la prison au grand chevalier de Cupidon. Sa ressemblance avec vous & le silence extraordinaire qu'il a gardé servoient à le convaincre ; tout cela , dis-je , doit excuser la rigueur de mon procédé ; d'autant qu'il n'a pas fait la moindre démarche pour défendre son innocence. Mais je vous avoue , princesse , que je ne puis concevoir quelle peut être la raison du trouble & de l'embarras qu'un chevalier si brave & si hardi nous a laissé voir ; pour moi , je me perds en pensant à la singularité de ces événemens , l'innocent ne se justifie point , & le coupable s'accuse lui-même ; jugez , madame , en quel trouble tout ceci doit me jeter. J'espère que je le dissiprai bientôt , reprit Léonide. Quant au chevalier de l'Amour , je puis vous dire que des raisons particulières l'ont rendu si mélancolique , qu'il n'est pas reconnoissable ; cependant je

vous prie de trouver bon que ce soit moi qui le fasse sortir de prison. D'abord que j'aurai vu la princesse votre fille, j'irai promptement lui porter une nouvelle qui bannira la tristesse de son cœur, & j'ai de plus résolu d'en faire votre ami.

Vos ordres seront exécutés, madame, lui répondit Asprando, & l'on ne remettra qu'à vous seule ce fameux chevalier. A ces mots il se leva, & se retira dans son appartement, sans avoir rien témoigné du chagrin que l'innocence du chevalier lui caufoit, puisqu'il conservoit la vie à sa fille. Pour Léonide, elle se fit conduire chez la princesse Calire.

Cette infortunée étoit dans un si grand accablement, qu'elle auroit regardé la mort comme un bonheur extraordinaire; cependant depuis quelques jours elle étoit moins affligée, car ne s'embarassant plus de sa propre conservation, elle croyoit avoir imaginé un moyen pour sauver son époux & pour éviter l'importunité de son père, en accusant le chevalier de la Lune; mais si-tôt qu'elle apprit qu'il étoit prisonnier, elle ne put soutenir la seule idée de causer la mort d'un innocent. Elle fit savoir au tyran que le chevalier de la Lune n'étoit point coupable; elle espéroit par cet aveu, engager Asprando à révoquer ou du moins à suspendre l'arrêt injuste qu'il avoit prononcé; mais

quand elle apprit que l'on conduit l'accusé à l'échafaud, & que Fortunien s'étoit avoué coupable, elle s'abandonna aux regrets, aux larmes, & même aux fureurs. Elle étoit dans cette situation, quand on lui vint dire que la princesse de Trébizonde avoit obtenu la permission de la voir, & qu'elle avoit fait connoître l'innocence du chevalier que l'on avoit condamné.

Léonide parut avec la visière haussée ; Casire l'embrassa en lui disant : Hélas ! le mensonge que j'ai fait me coûte bien cher, mais je me sens un peu soulagée, puisque vous êtes hors de danger. Que ne puis-je voir Fortunien dans une pareille situation ! Ses pleurs & ses sanglots lui coupèrent la parole. Prenez courage, ma chère Casire, lui répondit Léonide, les choses extraordinaires qui viennent d'arriver aujourd'hui sont encore plus surprenantes que vous ne pouvez l'imaginer. La providence a fait élever une si grande tempête, qu'elle m'a contrainte de débarquer ce matin avec une partie de ma flotte sur les côtes de ce royaume ; elle est cause que je suis arrivée à Pontique assez à tems pour faire connoître l'innocence du chevalier que l'on avoit condamné ; espérez donc que cette même providence ne vous abandonnera point.

Casire étoit dans une situation à ne rien dissimuler. Elle raconta ses amours & son malheur à

Léonide ; mais à la fin de son discours , il lui prit une grande foiblesse , qui ne fut pas de durée , car une violente douleur lui fit bientôt ouvrir les yeux ; ses femmes accoururent , & lui aidèrent à mettre au jour un prince aussi beau que le dieu qui charma le cœur de Psyché. Sa mère le prit entre ses bras & le baïsa tendrement en le baignant de ses larmes. Ah ! mon fils , s'écria-t-elle , que les dieux puissent te délivrer des cruelles mains de ton aïeul ! C'est à vous , Léonide , c'est à vous , grande princesse , que je le recommande : prenez aussi sous votre protection mon malheureux époux. Que la fortune fasse de moi tout ce qu'elle voudra quand ils seront en sûreté. Madame , lui répondit Léonide , cet enfant vous annonce que le ciel s'adoucit en votre faveur. Son sexe sera renaitre l'amitié d'Asprando pour vous , la majesté brille déjà sur son visage ; il sera roi de Pontique , ou je ne serai jamais impératrice de Trébizonde ; & si le roi n'en agit pas bien avec vous & avec Fortunien , je lui déclarerai la guerre. Après l'avoir instruit de la naissance de son petit-fils & de son légitime successeur , j'irai faire sortir de prison le fameux chevalier de l'Amour ; avec lui seul , j'aurois assez de force pour vous mettre sur le trône , en dépit d'Asprando & de tous ses sujets.

Léonide se rendit en effet chez le roi ; elle lui

apprit la naissance de son petit-fils , & lui déclara que Fortunien en étoit non-seulement le père , mais qu'il étoit légitime époux , de sa fille. Elle vouloit ensuite s'étendre sur le mérite de l'un & de l'autre , & conclure qu'il devoit les aimer & les regarder dans la suite avec la tendresse d'un père ; mais ce prince adroit s'en étant aperçu , & cette proposition n'étant point de son goût , il feignit d'avoir des affaires importantes qui ne lui permettoient pas de l'écouter plus long-tems ; cependant il ne put se déguiser au point de ne pas lui faire entendre que la témérité de Fortunien avoit été grande , & que selon la loi & la bonne politique , il ne devoit pas laisser son audace impunie , d'autant qu'elle le rendoit coupable de lèse-majesté. Léonide comprit sans peine qu'Asprando ne s'apaiseroit pas aisément , & craignant de l'aigrir davantage , elle sortit pour aller tirer de prison le chevalier de l'Amour. Asprando ordonna au capitaine de ses gardes de l'accompagner , & se retira dans son appartement , résolu de trouver le moyen de se débarrasser de Fortunien , avant que les prières d'une si grande princesse ou quelque révolte du peuple l'obligeassent à le délivrer.

Cependant Léonide marchoit avec empressement pour se rendre à la prison ; elle imaginoit avec une joie infinie qu'elle alloit voir le chevalier Cupidon

& le consoler. Ce prince avoit été mis au fond d'une tour , dans un cachot dont les ténèbres augmentoient l'horreur. Le géolier en ouvrit la porte à Léonide , qui porta des regards avides mêlés d'indignation & de pitié dans un lieu si peu digne d'un si grand prince ; mais ne le voyant point elle se tourna vivement du côté du géolier , & lui ordonna d'ouvrir les autres cachots.

Cet homme surpris de ne point voir le prisonnier qui lui avoit été confié , répondit à la princesse : Je ne fais que penser , madame , il n'y a point ici d'autre cachot , je viens d'y laisser le chevalier que vous me demandez , voici les clefs que je n'ai point quittées , nous avons trouvé la porte fermée , ainsi je ne puis comprendre comment il peut avoir disparu ; mais je vais chercher de la lumière pour voir si la muraille n'a point été percée. Il partit pour exécuter son dessein , & laissa Léonide dans un trouble plus grand que l'obscurité qui régnoit dans ces horribles lieux.

Le géolier ne fut pas long-tems sans paroître avec un flambeau ; ils trouvèrent la muraille sans aucune brèche , mais ils remarquèrent dans un coin de la prison que l'on avoit ôté une grille de fer qui fermoit un souterrain par lequel ils jugèrent que le chevalier s'étoit procuré la liberté. Léonide voulut savoir du géolier où ce souterrain pouvoit condui-

re, mais il l'assura qu'il ne le savoit point, & qu'il avoit toujours vu cette grille fermée : il y descendit, & trouva quelques traces d'homme fraîchement empreintes sur la terre ; aussi-tôt il en avertit Léonide, qui s'élança dans le souterrain & fit pousser de grands cris au geolier ; mais l'écho seul répondit par des sons affreux. La princesse & son conducteur s'avancèrent sous la voûte, & marchèrent près d'une lieue, en appelant souvent mais toujours en vain, le chevalier qu'ils cherchoient. Léonide cependant étoit dans une extrême agitation, sans en savoir précisément la cause ; mais quelle fut sa douleur, lorsqu'étant arrivée à l'extrémité de cette caverne, elle apperçut sous un amas de grosses pierres un chevalier tout couvert de sang ! il avoit la tête écrasée, & son corps étoit enveloppé jusqu'à la ceinture.

O dieux ! que vois-je ? s'écria le geolier ; n'est-ce pas là celui que nous cherchons ? Voilà l'issue du souterrain. Il a sans doute fait tomber, en voulant sortir, ces pierres qui l'auront accablé. Oui, oui, c'est lui-même, ajouta-t-il, je ne le reconnois que trop à ses habits.

Cet affreux spectacle perça le cœur de Léonide ; elle arracha ses beaux cheveux, elle jeta des cris qui firent trembler la voûte ; enfin, ne gardant plus aucune mesure, & s'abandonnant toute entière

au désespoir qui l'agitoit : C'est moi , dit-elle , c'est moi qui t'ai conduit à la mort , je t'ai accusé , je t'ai traité avec une rigueur qui n'eut jamais d'exemple ! Dieux impitoyables , continua-t-elle en élevant encore plus la voix , pourquoi m'avoir sauvée des abîmes de la mer ? Cher amant ! mon trépas suivra le tien.

Un long évanouissement lui ôta l'usage de la parole , & le geolier crut qu'elle alloit expirer entre ses bras ; cependant , après bien des peines il la fit revenir , mais elle n'ouvrit les yeux que pour verser un torrent de larmes , & la bouche que pour soupirer. Le geolier crut devoir la faire sortir d'un endroit si funeste , il l'entraîna malgré elle hors du souterrain dont l'issue donnoit dans la campagne , & lui fit prendre doucement le chemin de la ville. Lorsque ses premiers transports furent un peu calmés , elle résolut de ne vivre que pour faire rendre les honneurs funebres à son amant ; & dans cette idée , faisant un effort sur elle-même , elle se rendit au palais d'Asprando.

Lorsque cette malheureuse princesse fut arrivée au palais , elle rencontra sur la porte d'une salle où le roi donnoit alors une audience publique , un chevalier dont la visière étoit baissée , & qui étoit couvert des armes d'os de poisson qu'elle avoit vues le matin au pouvoir d'Acomat. Elle en fut d'abord étonnée ; mais sa douleur ne lui permettant

pas d'y faire beaucoup d'attention, elle entra dans la salle & se présenta devant le trône d'Asprando. Le chevalier qu'elle avoit remarqué s'approcha d'elle, & lui dit après quelques momens de réflexion : Madame, je ne doute point que vous ne soyez la princesse de Trébifonde, dont toute cette ville est occupée ; un jeune-homme que vous avez rencontré ce matin m'a donné les armes que je porte ; c'est de sa part que j'ose vous demander une grace que vous pouvez aisément accorder & dont nous vous aurons une éternelle obligation. Vous n'avez qu'à parler, chevalier, lui répondit Léonide, votre maintien me fait croire que mes faveurs ne sauroient être mieux placées.

Il lui fit une profonde révérence pour la remercier d'une réponse si obligeante, & reprit ainsi la parole : J'arrive d'un pays éloigné, princesse, & j'ai des affaires si pressées & si importantes qui m'appellent ailleurs, que je serois fort à plaindre si l'on m'empêchoit de continuer mon chemin. Cependant je crains d'être retenu ici plus long-tems que je ne le voudrois ; je me trouve à cette cour sans amis & sans aucune connoissance, c'est ce qui m'engage à recourir à vous : daignez donc obtenir d'Asprando qu'il me soit permis de défier tel chevalier qu'il me plaira de ses états, sans en excepter aucun ; ajoutez à cette grace celle de me promettre qu'après le combat, dont je vous prie d'être le juge, l'on ne m'empêchera point de partir.

Vous auriez pu vous dispenser, lui répliqua la princesse, de demander les sûretés du camp dans cette ville où l'on observe inviolablement la justice; cependant, si vous voulez en avoir une assurance plus particulière, je ne refuse pas de m'y employer. Pour lors se tournant vers Asprando, elle le pria d'accorder toute sûreté à cet inconnu, & de faire publier un ban très-sévère contre ceux qui lui feroient la moindre insulte.

Quoique le roi sût très-mauvais gré à un homme qui lui témoignoit si peu de confiance, il n'osa rien refuser à la princesse, & dit à ce chevalier avec un sourire affecté : Si vous mettez autant d'art dans le combat que vous en mettez en le demandant, vous ne serez pas vaincu faute de précaution : défiez donc qui vous voudrez de ma cour, sans en excepter ma personne, vous serez après le maître de partir quand il vous plaira; cependant il me semble que vous faites peu de cas des chevaliers de ce royaume, puisque vous comptez qu'ils vous arrêteront si peu; mais étant étranger, on ne doit pas s'en formaliser.

Le tyran prononça ces paroles d'un ton méprisant, & le chevalier répondit d'un air intrépide : Asprando, je ne saurois choisir dans tout ce royaume un plus fameux guerrier que vous. C'est contre vous que le ciel m'envoie, pour vous forcer à réparer quelques injustices que vous avez faites. Je

viens donc vous soutenir, les armes à la main; que c'est à tort que vous maltraitez l'aimable Fortunien & la vertueuse & belle Casire, que ces légitimes époux devroient être sur le trône au lieu d'être prisonniers, & qu'ayant usurpé la couronne, vous devriez remercier le ciel du choix que Casire a fait; car elle a non-seulement épousé le plus vaillant & le plus généreux chevalier de vos états, mais encore le seul avec qui elle puisse régner légitimement. Si vous voulez être juste, & les regarder comme vos enfans, je les engagerai à vous laisser toute votre vie l'autorité dont vous jouissez à présent; mais si vous ne consentez pas à ce que je vous propose, préparez-vous au combat, car je vous défie à outrance, vous & tous ceux qui voudront soutenir des droits aussi mal fondés que les vôtres: je vous donne un instant pour vous déterminer, un instant doit vous suffire.

On fut très-étonné de la proposition de cet étranger, & le roi auroit donné des preuves de sa colère & de sa rage, sans le respect qu'il avoit pour Léonide; il se contraignit de son mieux, & n'éclata que par ces paroles: Tu viens de dire tant d'impertinences, que si je ne craignois que mon honneur n'y fût intéressé, je te ferois attacher comme un fou; mais comme les folies des hommes sont différentes, les moyens de les corriger doivent l'être aussi; j'emploierai donc pour te guérir

de la tienne le tranchant de mon épée. Tu es étranger, & tu ne peux savoir quels sont les intérêts de cet état & ceux de ma personne; tu ne fais pas non plus que Fortunien a mérité la mort pour avoir violé la loi de ce royaume; quelqu'un qui s'intéresse à lui t'aura sans doute persuadé qu'il étoit innocent, mais tu vas juger du service que tu lui rends; j'ordonne qu'on le conduise dans la place pour le rendre témoin de ta mort, & loin de te savoir gré de ce que tu fais pour lui, il ne pourra douter que tu n'aies avancé ses jours; car aussi-tôt que je t'aurai fait périr, un bourreau lui tranchera la tête. Va m'attendre, je serai bientôt prêt à te punir : au reste je suis charmé que la brave Léonide soit notre juge, & je la conjure de pourvoir à ta sûreté autant qu'elle le croira nécessaire. Alors il ordonna au capitaine de ses gardes de recevoir les ordres de Léonide pour la garde du camp, ensuite il passa dans son appartement pour prendre ses armes.

Le chevalier étranger descendit aussi-tôt du palais, & se rendit dans la place monté sur Furio. Léonide fit environner le camp par des chevaliers armés pour la garde & pour la sûreté des combattans. La curiosité conduisit en un moment le peuple de toutes parts, & la place fut aussi-tôt remplie de spectateurs. Peu de tems après l'on vit paroître le malheureux Fortunien, on le plaça sur un échafaud destiné pour les criminels. Il jeta les yeux sur

son défenseur , & reconnoissant ses armes & son cheval , il l'auroit pris , à sa taille & à toutes les circonstances dont il étoit frappé , pour son nouvel ami , s'il n'eût été persuadé qu'il étoit en prison. Il imagina donc que c'étoit un chevalier que son frère Acomat avoit choisi pour le défendre ; & quoique son air & la hardiesse qui l'avoit porté à combattre Asprando lui-même fussent des preuves éclatantes de son grand courage , il n'en couvrit pas beaucoup d'espérance , car Asprando passoit pour un homme invincible. Tout le monde étoit différemment agité , lorsqu'il s'éleva subitement un grand murmure dans la place ; il étoit causé par l'arrivée d'un chevalier qui venoit à toute bride , & que l'on reconnut pour être le fier Albazar. Il entra dans le camp d'un air si terrible & si menaçant , qu'il auroit épouventé tout autre que l'étranger , dont il s'approcha en lui criant à haute voix : Le roi Asprando mon père doit plutôt faire rendre la justice qu'exercer sa valeur contre des gens de ton espece. Il ne doit point quitter son sceptre pour prendre l'épée , sur-tout quand la miennne peut exécuter ses ordres ; la voici prête à te couper cette langue sacrilège ; approche , insensé , viens recevoir la mort , au moins te sera-t-elle glorieuse , puisque tu périras sous les coup d'Albazar. L'étranger sourit de cette vanité , mais en même tems il eut envie de l'abaisser , & se sen-

tant enflammé de colère , il répondit en peu de mots. Je suis charmé , Albazar , de voir que notre combat précède celui que je dois faire avec ton père ; quand il verra que la tête indigne sur laquelle il vouloit mettre la couronne de ce royaume sera coupée , peut-être qu'alors il se repentira de son injustice , & qu'il réparera le tort qu'il vouloit faire à Casire ; il ne sera plus obligé de se battre contre moi , & rien ne m'empêchera de vaquer à mes affaires : combattons , les heures que je passe dans cette ville me paroissent des siècles. En achevant ces mots , il tourna la bride de son cheval & vint se placer au bout de la lice ; Albazar en fit autant , & partit plein de fureur & de rage au premier son des trompettes.

Leur rencontre fut terrible , mais l'étranger la soutint sans être seulement ébranlé sur sa selle ; les lances se rompirent en mille éclats , & les chevaux se heurtèrent avec une si grande violence , que celui d'Albazar fut renversé avec son maître. L'inconnu descendit promptement du sien , & s'approchant d'Albazar qui s'étoit dégagé & qui se relevoit , il lui dit d'un ton railleur : Albazar , je n'ai pas de tems à perdre ; tu ne mérites aucune politesse de ma part , il faut donc finir promptement ce combat pour t'empêcher de me couper la langue. A ces mots il lui porta sur la tête un coup de revers si terrible , qu'il la lui fendit jusqu'aux dents.

Tous les spectateurs furent d'autant plus surpris de cet événement , que l'on ne pouvoit concevoir qu'Albazar pût être vaincu avec tant de facilité ; car il avoit paru à toute l'assemblée aussi promptement abattu qu'on le peut être par la foudre. Léonide elle-même trouva que Fortunien étoit bien-heureux d'avoir trouvé un défenseur si redoutable.

Le chevalier étranger remit son épée dans le fourreau après la mort d'Albazar , & sauta promptement sur son cheval en voyant paroître le terrible Asprando couvert d'armes brillantes comme le soleil , & marchant accompagné de tous les grands de son royaume. Ce roi si superbe avoit été témoin , quoique d'un peu loin , du coup mortel qui lui avoit enlevé son fils ; la pitié , l'horreur & la colère s'emparèrent de son ame , il accourut , mais trop tard , pour le secourir. Léonide fit imposer silence à tout le monde par un héraut , & renouveler , sous de grandes peines , la sûreté du camp pour l'étranger. Mais , sous prétexte de partager le soleil , elle s'approcha de lui , & n'ayant pas le tems de lui demander qui il étoit , elle se contenta de lui dire : Chevalier , vous allez soutenir un grand combat , Asprando est un des plus forts & des plus braves chevaliers de l'univers , & quoique je sois persuadée que votre valeur pourroit résister à Mars lui-même , j'ai voulu vous en avertir ; étant étranger , vous l'ignorez peut-être. Prenez donc toutes

vos précautions dans ce combat , car je serois très-fâchée que vous eussiez du désavantage. La bonté que vous me témoignez , lui répondit-il , & le desir que j'ai de vous servir , bonheur que je n'ai jamais eu , redoubleront mes forces , & me feront tout employer pour vaincre ; car d'ailleurs la victoire ou la mort me sont assez indifférentes. La princesse n'eut pas le tems de lui répondre. L'empressement que le roi avoit pour le combat l'engagea à revenir à la charge , & à faire promptement sonner les trompettes.

Les deux guerriers partirent au premier signal , leurs chevaux firent trembler la terre ; celui du roi étoit plus fort qu'aucun que l'on eût jamais vu ; l'étranger qui s'en apperçut craignit qu'ils ne se missent tous deux hors d'état de servir s'ils se rencontroient ; ainsi voulant ménager le sien dont il vouloit employer dans le combat l'haîne , la force & l'adresse , il fournit sa carrière de façon que les chevaliers se rencontrant par le côté , leurs fortes lances se rompirent sur leurs écus jusques dans la main. Asprando fut renversé sur la croupe de son cheval , & fut très-étonné de voir que son ennemi n'avoit pas seulement été ébranlé sur sa selle ; il en fut pénétré de honte & de rage , & s'affermissant sur son cheval , il tire son grand cimenterre , il s'élance sur l'étranger , qui le reçoit avec la même vivacité. Leurs épées font un bruit formidable ,

leurs boucliers, leurs casques & leurs cuirasses retentissent, l'acier jette des étincelles, les moindres coups sont d'une violence capable de briser le rocher le plus dur.

L'adresse & la légèreté du brave Furio rendoient inutiles tous les coups du tyran ; la pesanteur de son cheval l'empêchoit au contraire d'éviter ceux qu'on lui portoit. Enfin la victoire se déclara pour le parti le plus juste. Asprando reçut plusieurs blessures , & quoique son sang ruisselât à gros bouillons, sa force ni son courage ne paroissent pas diminuer.

Le généreux inconnu ne voulant pas faire périr un si brave homme , voulut terminer le combat à l'amiable ; il proposa donc au tyran d'avouer sa défaite , de pardonner à Casire & à Fortunien , qui de leur côté lui laisseroient la couronne pendant le reste de sa vie. Ces paroles furent plus sensibles au fier Asprando que les blessures dont il étoit couvert ; ainsi préférant la mort aux moindres marques de foiblesse : Non , s'écria-t-il d'une voix furieuse ; non , la lumière me deviendrait insupportable, si je la devois à ta générosité ; ce n'est point ta valeur , c'est ma mauvaise fortune qui décide entre nous. Ne crois pas pourtant que je manque assez de courage & de force pour ne pouvoir encore t'accabler sous mes ruines. La bonté de tes armes & la légèreté de ton cheval

ne donnent l'avantage que tu viens d'avoir sur moi ; mais puisque tu as si bonne opinion de toi-même , mettons pied à terre pour achever notre combat , & tu verras alors qu'Asprando ne se laisse pas vaincre aussi aisément que tu te l'imagines. J'y consens , répondit le chevalier ; je te l'accorde , non par un bon procédé que tu ne mérites pas , mais pour te montrer combien tu m'es peu redoutable. En disant ces mots il sauta promptement à terre ; le roi en fit autant , & le combat recommença d'une manière si terrible que tous les spectateurs en étoient effrayés. Asprando , qui étoit fort adroit à la lutte , saisit le chevalier par le corps & fit tous ses efforts pour le renverser ; mais sa foiblesse le trahit. L'étranger le prit à son tour entre ses bras , le souleva & le serra d'une si grande force , qu'il le soutint en l'air jusqu'à ce qu'il eût vomé son ame avec son sang.

On ne sauroit exprimer l'admiration que le succès de ce combat excita dans tous les esprits ; on regardoit l'étranger comme une divinité envoyée par le ciel dans le dessein de châtier les tyrans & de protéger en même-tems l'innocence de Fortunien & de Casire. Les amis de ce jeune prince jetèrent de grands cris de joie , & montèrent en foule sur l'échafaud pour lui ôter les fers dont il étoit chargé. Et les partisans d'Asprando voyant qu'ils n'étoient pas les plus forts , se retirèrent. Malgré l'excessive

douleur qui perçoit le cœur de Léonide , elle s'ap-
procha de l'inconnu pour lui faire compliment sur
la victoire qu'il venoit de remporter , mais il vint
au-devant d'elle , & lui dit : Madame , à présent
que les tyrans ont perdu la vie , il ne sera pas dif-
ficile d'inspirer au peuple la fidélité & l'obéissance
qu'ils doivent à Casire & à Fortunien , leurs prin-
ces légitimes ; ayez donc la bonté d'employer
votre autorité pour eux , & mon épée ne vous
étant d'aucun secours , je vous supplie de trouver
bon que je continue un voyage que les prières
d'Acomat ont interrompu. Il ne pourra ni se plain-
dre de moi ni m'accuser de l'avoir abandonné ,
puisque je le mets sous votre protection. Léonide
aussi touchée de la politesse que de la valeur de ce
chevalier , fit tous ses efforts pour l'engager à demeurer
& à se faire connoître. Hélas ! princesse , lui répli-
qua-t-il , je voudrois pouvoir me cacher mon nom
à moi-même ; permettez-moi d'aller où mon malheu-
reux destin m'appelle. Je cherche la mort , & mes
maux ne finiront que quand je l'aurai trouvée.

La princesse se flatta de pouvoir obtenir plus
aisément cette grace du chevalier inconnu , lors-
qu'elle auroit mis ordre aux affaires de Fortunien.
Elle monta donc sur l'échafaud , elle imposa silence
au peuple & lui tint ce discours : Je n'ai point
vu la mort d'Asprando sans quelque regret , quoi-
qu'il possédât injustement ce royaume. Sa valeur

méritoit des éloges, & les politesses qu'il m'a faites méritent aussi que je ne l'oublie point. Je vous dois donc qu'il est accepté les propositions que le généreux inconnu lui a faites. Mais loin de penser qu'il régnoit injustement, & qu'il devoit profiter d'une occasion qui lui faisoit perdre un nom aussi odieux que celui de tyran ; oubliant encore qu'il étoit père, il vouloit faire mourir Fortunien & priver Casire de la couronne pour la mettre sur la tête d'Albazar que vous aviez grande raison de ne point aimer. Je suis donc obligée de me réjouir avec vous de ce que le ciel n'a pas permis une si grande injustice, & de ce que sa providence a conduit si à propos dans Pontique le plus brave des chevaliers pour châtier l'opiniâtreté d'Asprando. Je dois également lui rendre grace de m'avoir conduite ici pour l'aider à rétablir la tranquillité de ce royaume. Personne de vous n'ignore que Fortunien est son prince légitime & que Casire est la seule héritière d'Asprando. Vous connoissez tous leurs vertus, & je craindrois que le choix ne fût capable de vous diviser, si l'on ne pouvoit faire monter qu'un des deux sur le trône. Vous devez donc rendre grâces aux dieux qui les ont unis & vous ont préservés d'une division toujours dangereuse dans un état. Peuples, voici votre maître, continua-t-elle en leur montrant Fortunien; prouvez, en lui jurant une fidélité inviolable, que vous n'a-

vez jamais été complices du crime de l'usurpateur.

Ce sage discours de Léonide eut tout l'effet qu'elle en pouvoit espérer ; on n'entendoit que des cris d'allégresse qui portoient jusqu'aux cieux les noms de Fortunien & de Casire. Le vainqueur d'Acomat profita de cet agréable tumulte pour s'échapper & sortir de la ville sans que personne s'en apperçût. Fortunien qui vouloit lui témoigner sa reconnaissance, le fit chercher inutilement ; il ne put même apprendre aucun détail de son départ ni du chemin qu'il avoit pris. Ce prince fut conduit au palais au bruit des trompettes & au milieu des acclamations de tout son peuple. Les grands du royaume s'empressèrent à lui rendre leurs hommages ; on l'éleva sur le trône , & d'une voix unanime il fut solennellement reconnu pour légitime roi de Pontique.

Acomat parut dans ce moment , & d'abord qu'il eut embrassé tendrement son frère , il jeta les yeux de tous côtés , & n'appercevant point leur libérateur il en demanda des nouvelles. Fortunien lui apprit son départ , & l'assura, comme il étoit vrai, qu'il avoit envoyé de tous côtés pour le chercher & le conjurer de revenir passer quelques jours à Pontique. Acomat parut très-affligé de l'absence du chevalier inconnu ; & le roi qui desiroit ardemment de connoître un chevalier auquel il avoit de si grandes obligations , se préparoit à faire des questions à son frère , & à lui demander comment il avoit été

assez heureux pour en faire la rencontre ; mais Léonide ayant demandé un moment d'audience , toute l'assemblée prêta silence , & la princesse ayant changé plusieurs fois de couleur , dit à Fortunien : Seigneur , vous possédez à présent votre royaume & Casire ; la fortune vous a tirés l'un & l'autre de l'abîme du malheur pour vous porter au comble de la félicité. Je n'ai plus rien qui m'arrête ici ; je suis fâchée que mes disgraces ne me permettent point de prendre part à votre joie ; soyez assuré que vous pourrez disposer de mon empire & de mon bras , en quelque lieu que le destin m'appelle. Cependant , continua-t-elle en soupirant , je ne puis partir sans vous recommander de rendre les honneurs funèbres à votre ami ; il est presque enseveli sous les ruines du souterrain qui donne dans la prison où il étoit enfermé , & par laquelle cet infortuné a voulu prendre la fuite. Vous ferez non-seulement une action digne de votre grandeur & de votre reconnoissance , en lui donnant une sépulture honorable , mais je regarderai cette action comme une récompense du peu que j'ai fait pour vous , & de tout ce que je voudrois faire. La douleur en ce moment lui causa une telle oppression , qu'elle n'en put dire davantage , & elle fut obligée de faire beaucoup d'efforts sur elle-même pour retenir les pleurs qui commençoient à remplir ses beaux yeux. O dieux ! s'écria Fortunien , quelle funeste

nouvelle fait évanouir toute la joie dont mon cœur étoit rempli ! Une couronne peut-elle me consoler de la perte d'un ami si cher ? Que je regrette mon premier état , continua-t-il , puisqu'il m'en coûte tant ! Quoi ! se peut-il que toute la générosité , que toutes les vertus les plus estimables soient indignement ensevelies dans un affreux souterrain , perdant que je suis assis sur le trône ! Il se levoit déjà pour courir à la prison , lorsqu'Acomat lui dit en l'arrêtant : Cessez de vous affliger , seigneur , la princesse Léonide s'est trompée , & notre ami est vivant. Oui , c'est lui qui vous a défendu contre vos tyrans. Que n'est-il avec nous pour prendre part à notre joie & pour l'augmenter par sa présence ! Mais il ne faut point douter que l'excès de sa mélancolie ne l'ait engagé à se séparer de ceux que la fortune accable de ses bienfaits , pour s'abandonner plus aisément à ses tristes pensées.

Cette heureuse nouvelle calma la douleur de Fortunien. Léonide suspendue entre l'espérance qui renaissoit dans son cœur , & la crainte que lui causoit les choses dont elle avoit été témoin , ne put ôcher le trouble dont elle étoit agitée , & fut hors d'état de proférer un seul mot. Lorsque je vous ai rencontré ce matin , poursuivit Acomat en s'adressant à la princesse , vous vous êtes éloignée de moi sans me rien dire , d'abord que vous avez appris le péril qui menaçoit le brave chevalier dont

nous

nous parlons ; je me suis persuadé qu'il étoit votre ami , & que l'amitié vous engageoit à voler à son secours ; j'ai voulu savoir ce que vous auriez fait pour lui , & je vous ai fait suivre par un de mes gens , en lui ordonnant de venir m'en rendre compte dans un vallon que je lui ai montré. En attendant son retour je me suis assis sur l'herbe , lorsqu'un chevalier , ou plutôt un homme indigne de l'être , s'est approché de moi , & voyant les armes d'os de poisson que je portois avec moi , il a voulu s'en emparer. Je n'ai pu souffrir une si grande injure , & je m'y suis opposé. Ce malheureux a mis l'épée à la main ; le pied m'ayant glissé pendant notre combat je suis tombé ; il alloit profiter de l'avantage que lui donnoit ma chute , mais le ciel a eu pitié de moi , notre ami qui fortoit en ce moment du souterrain , est venu promptement me secourir ; il s'étoit armé d'une pierre dont la pesanteur auroit accablé le bras d'Hercule , & il l'a lancée avec tant de force & d'adresse contre cet indigne chevalier , qu'il lui a écrasé la tête dans l'instant qu'il alloit m'ôter la vie : jugez des transports de ma joie en reconnoissant mon libérateur. Après nous être tendrement embrassés , il m'a fait voir l'ouverture du souterrain dans un endroit couvert de ronces & d'épines : c'est de-là que je sors , m'a-t-il dit , le ciel a eu pitié de vous &

de moi ; je cherche le trépas , mais je ne veux point qu'il soit accompagné d'infamie.

L'homme que j'avois envoyé pour vous suivre madame , est alors revenu & m'a rendu compte de tout ce qui s'est passé entre la princesse & le cruel Asprando. Mon défenseur m'a dit , après quelques momens de réflexion , qu'il falloit pour assurer sa liberté & pour sauver mon frère , que l'on fût persuadé qu'il avoit péri dans les débris de cette voûte. Aussi-tôt il s'a pris un habit que je lui ai donné , & nous avons mis le sien sur le corps de cet indigne chevalier dont nous avons caché la dépouille ; nous l'avons ensuite jetté dans le souterrain & nous l'avons couvert de quelques pierres. Pour lors le généreux chevalier s'est tourné de mon côté d'un air fier & content , & m'a dit : Prenez courage , Acomat , n'abandonnez point votre patrie ; puisqu'enfin je revois le ciel , mon bras sera fatal à l'usurpateur. Ordonnez à ce fidele domestique de me conduire dans la ville par le chemin le plus court , & demeurez ici pour attendre les nouvelles qu'il vous rapportera. Je vous jure , m'a-t-il dit encore , de ne point abandonner cette entreprise que je ne voie Fortunien & Casire dans les bonnes grâces du roi , ou que je ne prive ce même roi de la couronne & de la vie. Je vous avoue , seigneur , que la noble audace qui brilloit sur le front de ce héros auroit été capable de me

consoler , si je n'avois imaginé que ses malheurs avoient apporté quelque dérangement dans son esprit ; je lui ai caché mon soupçon , cependant j'ai fait tout ce qu'il a désiré , & vous avez été témoin du reste. Je suis revenu dans la ville , pénétré de la plus grande joie , prêt à adorer notre vaillant ami comme un dieu. Mais quelle nécessité si pressante a pu l'empêcher de partager notre bonheur , après nous avoir rendu de si grands services ? J'espère au moins de vos bontés , continua-t-il en s'adressant à Léonide , que le connoissant comme vous faites , vous nous apprendrez son nom , & que vous nous direz la raison qui l'a pu séparer de nous , & le sujet d'une mélancolie qui le maintenant toujours hors de lui-même le livre sans cesse au désespoir. Car enfin , on peut dire de lui , que s'il est le plus aimable & le plus vaillant chevalier du monde , il est aussi le plus affligé.

Il n'est impossible de contenter votre curiosité , répliqua Léonide d'un ton qui marquoit que la joie avoit succédé au désespoir dont elle étoit agitée quelques momens auparavant ; j'ignore moi-même quel est ce vaillant chevalier , tout ce que je puis vous dire , c'est qu'il porte le nom de chevalier de Cupidon ; vous savez qu'il s'est acquis une gloire immortelle. Mais , seigneur , continua-t-elle en s'adressant au roi pour interrompre un discours où elle craignoit de découvrir les sentimens de son cœur ,

permettez-moi de voir la reine & de prendre congé d'elle , je veux retourner à mon armée & rassembler mes vaisseaux. Eh ! quoi , madame , lui répondit Fortunien , vous prétendez aussi nous abandonner si promptement ? De grace , donnez-nous au moins trois jours ; le tems qui n'est pas encore favorable vous engage à nous les accorder , & pendant ce tems l'on enverra des ordres au port le plus prochain , pour faire partir des bâtimens légers qui rassembleront vos vaisseaux ; peut-être même dans cet intervalle nous saurons des nouvelles de notre ami le chevalier mélancolique. Léonide se rendit aux prières de Fortunien. Ensuite ils se levèrent & passèrent dans l'appartement de Caisire. Elle étoit déjà instruite des heureux événemens , & sa joie auroit éclaté ; mais elle étoit modérée par un mouvement naturel qui lui faisoit regretter son père , sans que la tendresse qu'elle devoit à son époux y perdit rien.

Pendant les trois jours que la princesse de Trébisonde demeura dans la cour du nouveau roi de Pontique , ce prince n'épargna ni ses soins ni ses attentions pour la dissiper & pour lui témoigner sa reconnoissance ; mais elle n'étoit occupée que du chevalier de Cupidon , aucun plaisir ne la flattoit , les fêtes les plus brillantes n'avoient rien qui pût l'amuser. On apprit enfin que ce chevalier s'étoit embarqué , malgré le mauvais tems , le même jour

qu'il avoit vaincu Asprando. Son départ & tous les dangers qu'il affrontoit sans cesse pour rencontrer la mort, augmentèrent encore les inquiétudes de Léonide. Dès qu'elle étoit assez heureuse pour la trouver seule, elle s'abandonnoit aux larmes, elle se reprochoit sa cruauté : Qu'ai-je fait, s'écrioit-elle, barbare que je suis ! peut-être qu'il va périr ! Grands dieux, qui gouvernez les humains, un amour qui ne blesse point la vertu doit trouver grace devant vous ! Daignez donc conserver votre plus parfait ouvrage, en protégeant ce généreux chevalier.

On apprit aussi que la flotte de Trébisonde s'étoit rassemblée dans un golfe qui n'étoit pas éloigné de Pontique ; & le vent étant devenu favorable, la princesse partit, après avoir reçu de Fortunien & de Casire tous les honneurs & toutes les marques de reconnoissance que l'on pouvoit attendre de deux cœurs généreux. Acomat lui demanda la permission de l'accompagner & de la servir dans la guerre qu'elle alloit entreprendre. Elle y consentit avec joie. Ce jeune prince s'étoit fait armer chevalier par son frère, & brûloit du desir de signaler sa valeur sous les yeux d'une princesse aussi brave que belle. D'ailleurs il avoit conçu tant d'estime & tant d'attachement pour le chevalier de Cupidon, qu'il ne pouvoit vivre sans lui, & il se flattoit qu'en changeant de climat, quelque hasard favorable le lui feroit rencontrer.

Léonide & Acomat furent à peine embarqués sur la flotte, que le tems changea une seconde fois. Les vents étoient déchainés, & la mer n'annonçoit de toutes parts qu'une mort inévitable. On fut contraint de demeurer plusieurs jours à l'ancre. Pendant ce tems, Fortunien, par un sentiment naturel & pour s'affermir sur son trône, donna toute son application à se faire aimer de ses sujets. Il y réussit en peu de tems, & jamais aucun roi ne fut mieux allier la justice & la douceur. Casire étoit trop vertueuse pour ne pas pleurer son père; mais l'amour prenoit soin d'essuyer les larmes de cette princesse, & bientôt enfin elle cessa d'en répandre pour ne songer qu'à faire le bonheur de son peuple, de son époux & de son fils.

Fin du Livre sixième.



L I V R E S E P T I E M E.

ON a déjà rapporté que la duchesse Chryfante sortit sans rien dire de Norigua au coucher du soleil. Elle fit au moins quatre lieues avec beaucoup de diligence, & passa le reste de la nuit dans un hameau qu'elle trouva sur le grand chemin. Le lendemain, elle continua son voyage avec la même ardeur. L'espérance de trouver le chevalier de Cupidon à Trébisonde lui prôtoit des aîles, il lui paroîssoit que le plaisir de le voir un instant devoit payer avec usure toutes les incommodités qu'elle effuyoit sur la route.

Elle avoit fait environ la moitié du chemin, lorsqu'elle rencontra un homme qui venoit de Trébisonde. Elle lui fit quelques questions, & fut de lui que le chevalier de Cupidon étoit parti de cette cour sans rien dire. Cette nouvelle fut un coup de foudre pour la duchesse. Hélas ! s'écria-t-elle d'abord qu'elle fut sans témoin, que deviendrai-je à présent ! irai-je courir le monde entier pour chercher un ingrat qui me fuit ? retournerai-je dans mes états, où ma honte est publique ? m'abandonnerai-je encore à toutes les folies que l'amour m'a fait faire ? Eh ! quelle récompense dois-je en espérer !

Le ciel est irrité contre moi , les destins me persécutent ; n'importe , livrons-nous aux caprices de la fortune ; le chevalier de Cupidon peut-il être longtemps caché ? Il laissera par-tout des marques si éclatantes de sa valeur , qu'il me sera facile de suivre ses glorieuses traces.

Cette dernière réflexion déterminâ la duchesse ; elle parcourut pendant quelques jours les villes , les châteaux & les campagnes , s'informant avec soin des nouvelles du chevalier de Cupidon. On le connoissoit , mais on ne pouvoit lui dire en quel lieu il étoit. Enfin le hasard la conduisit dans une épaisse forêt , & bientôt elle ne vit aucune apparence de chemin. Elle appeloit à grands cris l'objet de sa passion , elle versoit de tems en tems des larmes , souvent elle s'adressoit au souverain arbitre de la terre & du ciel , & souvent elle donnoit des marques de la plus grande fureur.

Environ l'heure du coucher du soleil , elle sortit de la forêt , & se trouva bientôt sur des rochers dont la mer battoit le pied. Accablée d'inquiétude & de fatigue , & ne sachant quel parti prendre ni comment passer la nuit , elle attachâ son cheval à un arbre , ensuite elle monta sur le plus élevé des rochers qui s'offroient à ses yeux , & regardant autour d'elle pour découvrir quelque habitation , elle ne vit du côté de la terre que des vallées & des montagnes stériles ; mais elle apperçut assez près

de la côte une petite île qui n'avoit pas un mille de circonférence , au milieu de laquelle on distinguoit quelques ruines assez considérables.

Chryfante apperçut en même tems un rocher qui joignoit la petite île à la terre ferme par une espece de pont naturel qui n'avoit qu'une arche, & il paroissoit que cette arche n'avoit été formée que par la mer , qui par son impétuosité s'étoit à la longue ouvert un passage à travers ces rochers.

Ce pont naturel menaçoit ruine , & malgré le danger qu'il y avoit à s'en servir , Chryfante prit le parti d'en profiter , & de se retirer dans cette île pour se garantir non-seulement du froid de la nuit , mais encore de la faim & des animaux féroces qui lui rendoient la forêt redoutable avec raison.

Elle prit donc son cheval par la bride , & le conduisant avec des peines infinies , s'exposant sans cesse elle-même à se précipiter mille fois , elle eut enfin le bonheur d'arriver dans l'île. Son premier soin fut de se rendre dans les ruines qu'elle avoit apperçues de loin ; elle y trouva deux chambres qui pouvoient la mettre encore à l'abri des injures de l'air ; mais ce triste asyle ne pouvoit inspirer que des sentimens d'horreur.

A peine la duchesse se fut-elle assise dans cet endroit , qu'elle promena tristement ses regards sur tous les objets dont elle étoit environnée ; & ne voyant rien qui ne lui présentât l'image d'une so-

litude affreuse, elle sentit alors dans toute son étendue à quel point les malheurs & les peines qui sont le fruit ordinaire des passions criminelles, peuvent nous réduire. Son ame livrée aux idées les plus funestes, étoit sur le point de tomber dans cette espece d'insensibilité que causent ordinairement les grandes douleurs, lorsqu'elle fut tout-d'un-coup réveillée par un tourbillon de vent & par le mugissement de la mer. En un instant il s'éleva un orage qui menaçoit la terre & le ciel; le tonnerre & les éclairs redoubloient l'horreur de la situation de cette infortunée : elle fut même si persuadée que la fin du monde arrivoit, qu'elle s'évanouit, & ne reprit ses esprits qu'au lever du soleil, qui reparut sur l'horison avec son éclat le plus brillant. Chrysante un peu rassurée par le retour de la lumière, parcourut en peu de tems l'île qui lui avoit servi d'asyle ; elle la trouva couverte de verdure, une belle fontaine qui sortoit d'un rocher, & qui dès sa naissance formoit un agréable ruisseau, lui fut d'un grand secours ; elle y appaîsa la soif dont elle étoit tourmentée, elle y lava ses mains & son visage, ensuite elle cueillit quelques dattes sur des palmiers, qui lui fournirent une nourriture dont elle avoit grand besoin.

Lorsqu'elle imagina que son cheval, qui avoit profité d'un excellent pâturage, s'étoit assez reposé, elle se mit en chemin pour sortir de cette île.

ais elle trouva que la tempête avoit tellement
iné le pont , qu'il étoit impossible de passer à la
tre ferme sans se mettre à la nage. Ce cruel ac-
dent , qui ne lui laissoit aucune espérance , ne lui
issa non plus aucune raison. Dieux impitoyables !
écria-t-elle après s'être frappé deux ou trois fois
sein ; dieux terribles ! je vous entends ; vous
avez conduite dans cette île déserte pour y finir
es jours ; hé bien , vous serez satisfaits , je mour-
i !..... Mais quel peut être votre dessein ? Pour-
oi ces palmiers chargés de fruits ? pourquoi cette
ntaine , qui m'offre un eau si douce & si salu-
ire ?..... Hélas ! cruels que vous êtes ! gardez vos
ésens , ne me donnez que le trépas..... Mais cette
ne peut subsister long-tems sans être submergée ;
l'attends-tu donc , ô ciel ! pour la faire abîmer ?
onge qu'elle est aujourd'hui le séjour de la plus
fortunée de toutes les femmes.....

Chrysante ne doutant plus de sa mort , sentit
quelques mouvemens de joie , & la fin de ses mal-
eurs lui parut un soulagement. Elle ôta la selle
la bride de son cheval , & lui dit : Jouis d'une
erté que je n'ai plus , & dégagé de l'horrible
oids de mes chagrins , profite du pâturage que tu
ouvres dans ce désert..... Ensuite elle rentra dans
nouvelle demeure , qu'elle regarda dès - lors
omme son tombeau ; elle ramassa quelques her-
es sèches pour lui servir de lit & se coucha en

même tems que le soleil ; mais pendant toute la nuit elle ne fit que soupirer. Le lendemain , après avoir mangé quelques dattes , elles se promena dans l'île , & pendant quelques jours elle y vécut de cette façon.

Un jour qu'elle étoit allée auprès de la fontaine , la pureté de l'eau lui représenta la maigreur de son visage , la pâleur de ses lèvres , ses yeux éteints & presque morts , son teint & sa gorge brûlés par le soleil ; enfin elle se trouva si changée , qu'elle eut horreur de se voir. Elle ne put soutenir un spectacle si terrible , elle versa des torrens de larmes ; & se regardant une seconde fois : Oui , c'est toi-même , Chrysante , dit-elle , tu ne peux te méconnoître , il n'est plus tems de te tromper , & tu ne peux plus tromper les autres ; regarde cette image mortifiante , qui peut bannir de ton cœur la ridicule envie de revoir le chevalier que tu aimes.... Ses larmes & ses sanglots lui coupèrent alors la parole.

Elle étoit dans cette triste situation , lorsqu'un bruit extraordinaire vint frapper son oreille ; elle détourna ses yeux , & vit un beau cheval qu'elle ne connoissoit point , & qui couroit tout épouvanté dans la prairie. Chrysante ne douta point qu'une tempête qui s'étoit élevée la nuit précédente n'eût conduit quelque vaisseau à la côte , & que ce cheval n'en eût été débarqué ; elle monta sur les ro-

chers qui bordoient en cet endroit le rivage , & découvrit un navire brisé , & parmi les horreurs du naufrage dont plusieurs hommes cherchoient à se garantir , elle en remarqua un qui voulut deux fois saisir la pointe d'un petit rocher , & qui toujours reporté en arrière , défendoit avec peine un reste de vie contre l'impétuosité des vagues. Cet objet l'ayant touchée de compassion , elle descendit sur le sable , & les flots ayant rapporté cet infortuné pour la troisième fois , elle eut le tems de le saisir par un bras , & de l'attirer à elle. Quand il fut à terre il fit un effort pour marcher , mais il tomba comme un homme prêt à rendre les derniers soupirs. Chrysanthe touchée de la magnificence de ses habits , lui dit : Prenez courage , vous êtes dans un lieu où le ciel veut employer la plus infortunée des femmes pour vous donner quelques secours.

Ce malheureux chevalier fut très-longtems sans pouvoir prononcer un seul mot , l'eau qu'il avoit avalée le suffoquoit ; mais enfin lorsque ses efforts l'en eurent délivrée : Cessez , dit-il d'une voix faible , cessez , qui que vous soyez , d'employer vos soins pour moi , ma mort va satisfaire ceux qui la desirent ; il seroit injuste , & plus inutile encore de vouloir me conserver la vie ; je ne me suis embarqué que dans le dessein de la perdre , grâces au ciel , mon attente n'a point été trompée ; l'instinct naturel m'a fait faire des efforts pour gagner le ri-

vage, ma raison défavoue à présent cette foiblesse; & si je me console de voir encore le jour, c'est uniquement parce j'espère de ne le plus voir bientôt. Chryfante employa son esprit pour le tranquilliser, & pour lui faire comprendre que le désespoir est une bassesse indigne d'un cœur généreux. Hélas ! lui répliqua-t-il, la sagesse de vos conseils & la douceur de vos discours ne me font d'aucune utilité, mon ame brûle de s'envoler & rien ne peut la retenir ; mais puisque vous êtes pitoyable, puisque vous ne pouvez faire revivre mes espérances, conservez-moi votre bonté pour me donner la sépulture ; & si vous daignez la pousser plus loin pour un malheureux qui vous est inconnu, gardez cette épée que je sens encore à mon côté : gardez-la, continua-t-il en soupirant, & supposé que la fortune vous fasse jamais rencontrer Léonide, princesse de Trébisonde (car je n'ose vous prier de la chercher pour l'amour de moi) je vous prie de la remettre de ma part entre ses mains, elle la connoîtra sans peine : déclarez-lui que celui à qui elle appartenait a fini ses jours en votre présence, & qu'il ne paroîtra plus devant elle. Vous lui direz encore que mes liaisons avec l'infante Spinalha n'ont porté nulle atteinte au tendre feu dont mon cœur fut épris pour l'auguste Léonide, depuis le moment que sa beauté m'affervit dans la prison où la duchesse Chryfante me retenoit. Alors ouvrant



*Mon cher ami, qu'est devenu ce courage qui vous rendoit
m'inspirer tout à l'heure ?*



Je trouvois qu'il y avoit de la barbarie à m'avoir conduite ici : mais je n'y suis venue que pour mourir avec la consolation de lui avoir au moins une fois rendu un service essentiel. En se retournant vers Caloandre , elle ajouta : Chevalier , la première fois que je vous ai vu j'ai cessé de me connoître , & je perds la vie en vous reconnoissant aujourd'hui dans un si grand danger ; mais je la perds avec joie , puisque j'ai eu le bonheur de vous être utile. Si la duchesse Chrysante vous a constamment retenu prisonnier , elle n'a pas été moins constante à vous adorer , mais vous avez été beaucoup plus constant dans vos mépris ; si l'excès de son amour a pu vous offenser , elle meurt de l'éloignement que vous avez eu pour elle : jugez par les peines que vous causent quelques jalousies de Léonide , & qui vous doivent prouver son amour ; jugez , dis-je , des chagrins que vos mépris ont pu causer à Chrysante ; elle est à présent si changée , que vous ne l'avez point reconnue. Les jours que j'ai passés dans cette île déserte où j'attendois la mort pour finir mes maux , ont été si cruels , qu'ils ont défiguré mon visage ; mais ils n'ont rien fait sur mon cœur , & je vous aimerai jusqu'au dernier soupir. Combien de fois ai-je prié le ciel de m'accorder la grace de mourir entre vos bras ! Je l'ai obtenue , & je suis consolée ; je le serois bien davantage si ma mort vous causoit quelque pitié. Si

mes yeux avant de se fermer pour jamais, ve^{nir}
couler des vôtres une seule larme, vous efface^{rez}
de mon ame le souvenir de toutes mes peines, &
vous adoucirez l'amertume de l'état où je suis. Adieu
ingrat, si tu n'es point touché de mon amour &
de ma confiance, que ta cruauté jouisse au moins
de ma mort. A ces tristes mots elle expira en fai-
sant un nouvel effort pour serrer la main de Ca-
loandre.

Ce prince saisi d'horreur & pénétré de compas-
sion, ne put s'empêcher de donner quelques larmes
au sort de la duchesse. Juste ciel ! s'écria-t-il, quels
étranges événemens ! Je fais naufrage dans ce dé-
sert, pour recevoir du secours d'une personne à
qui j'en ai toujours refusé ; & je lui donne la mort
lorsqu'elle me sauve la vie ! L'excès de ton amour,
malheureuse Chryfante, m'engage à te pardonner les
maux & les persécutions que tu m'as fait essuyer.
Tu vois, ajouta-t-il, tu vois, infortuné Caloandre,
qu'une femme te montre la carrière que pour sui-
vre un amant désespéré.... Tu es mortel en
regardant Chryfante, entre les bras de sa
tendresse ; mais hélas ! malheureux Caloandre,
je mourrai loin.

Il se lève
& jette

le fit soupirer. Ensuite il marcha quelques pas dans l'île , & trouva Furio qui bondissoit avec le cheval de Chrysante. Furio reconnut son maître & vint lui faire toutes sortes de caresses. Hélas ! dit ce prince en le caressant à son tour , je ne croyois pas recevoir encore la moindre consolation , & cependant je suis sensible au plaisir de retrouver mon cher Furio. Mais, Furio , que ton sort est différent du mien ! Ton courage t'a sauvé , tu vivras dans cette verte campagne avec autant de liberté que de tranquillité , tu partageras ce bonheur avec cet autre cheval ; & moi qui me reproche d'avoir évité la mort , je la trouverai dans cette solitude où je n'ai d'autre compagnie que ma douleur.

Il parcourut cette île infortunée , suivi de Furio qui bondissoit autour de lui ; il vit la fontaine , les palmiers chargés de fruits , & ces ruines qui sembloient faites exprès pour le séjour de la tristesse & du désespoir , & trouvant que la nature & le hasard lui donnoient plutôt les moyens de nourrir sa douleur que de soutenir sa vie , il rendit grâces au ciel de l'avoir conduit dans un lieu si conforme à la situation de son cœur. Après avoir considéré tous ces tristes objets , il revint auprès du corps de Chrysante , qu'il ensevelit dans le sable , & quand la nuit approcha , il se retira dans les ruines après avoir cueilli quelques dattes , & ramassé quelques herbes pour prendre du repos ; mais il n'en étoit plus pour

lui , la colère de Léonide se présentoit continuellement à son imagination , le sommeil fuyoit loin de ses yeux , il pleuroit sans cesse ou pouffoit les soupirs & les plaintes les plus tendres.

Caloandre sortit de sa triste demeure au lever du soleil , & se rendit au bord de la mer. Elle étoit alors dans la plus grande tranquillité , & monroit encore plus à découvert les horreurs de son naufrage. Le prince , en considérant les débris du vaisseau qui flottoient épars sur les ondes , apperçut sa cuirasse d'os de poisson , dont une courroie s'étoit heureusement accrochée à un rocher ; cette faveur du hasard lui fit plaisir , il imagina qu'un trésor si précieux pourroit être trouvé quelque jour dans ce désert , & servir à la valeur de quelque héros. Il tira la courroie , & il eut la satisfaction de retrouver non-seulement sa cuirasse , mais encore toutes les autres pièces de ses armes ; car il avoit eu la sage précaution de les lier les unes avec les autres quelques heures avant son naufrage. Il en fit une espèce de trophée qu'il plaça dans ces tristes ruines qui devoient lui servir de tombeau. Il écrivit au-dessous de ses armes une inscription qui marquoit & leur bonté & le nom de leur maître infortuné.

Il passa quelques jours sans appercevoir aucun objet , ni sur la mer ni sur la côte. La douleur continue dont il étoit pénétré , & le peu de nourriture qu'il prenoit , le réduisirent bientôt dans un

état de maigreur & de foiblesse qui l'auroit rendu méconnoissable aux yeux même de l'amante la plus passionnée. Enfin la seule nuit où son extrême accablement lui procura quelques instans de repos, il lui sembla qu'une main invisible l'avoit transporté sur la plus haute tour de Constantinople, où il trouva son père Poliarte vêtu de deuil, & qui lui montrait avec son sceptre les dehors de la ville couverts de gens de guerre. Regarde, mon fils, disoit ce père malheureux, regarde toute l'Asieassemblée pour la ruine de notre empire; considère nos fideles sujets & nos amis qui cedent le champ de bataille à la nombreuse armée de nos ennemis; attache tes yeux sur ce redoutable géant qui fait un si grand massacre sans trouver aucune résistance; vois de l'autre côté, la vaillante Léonide qui affronte les plus grands dangers pour goûter le cruel plaisir de se baigner dans le sang de mon peuple; tourne-toi, & tu ne pourras voir sans horreur comment le terrible Brandilon semble être armé de la faux de la mort; celui que tu vois environné de tant d'ennemis est ton frère, dont le courage fera plutôt accablé que vaincu. Après de si grandes pertes, quel secours pouvons-nous espérer si tu demeures enseveli dans un désert, si les foibleses de l'amour te plongent dans le désespoir & dans l'oïfiveté, toi qui plus que tout autre dois défendre cet état? Viens, mon fils, viens nous sauver, vien

du moins pour te conserver cette couronne. Quoi ? je ne puis rien gagner sur ton cœur ? Hé bien ingrat, sois donc le témoin de ma mort. A ces mots Caloandre crut voir son père courir au plus fort de la mêlée pour y chercher le trépas.

L'effroi & la douleur réveillèrent ce jeune prince, il regarda le songe qui venoit de frapper son imagination comme un ordre du ciel. Mais tout manquoit au malheureux Caloandre ; il ne se trouvoit pas en état d'obéir, & d'ailleurs le désespoir s'étoit tellement emparé de son ame, qu'elle ne pouvoit presque plus écouter la voix de la raison. La nuit suivante, s'étant encore endormi, il eut à soutenir un nouvel assaut de la part de Durillo. Ce fidele écuyer lui apparut, & lui dit en pleurant : Quelle étrange résolution avez-vous prise ! vous qui avez été élevé sur le plus fameux trône de l'univers, vous choisissez une solitude inconnue pour votre tombeau ! vous qui êtes né pour la gloire, pour l'empire, pour les grandes entreprises, & pour être l'exemple des guerriers, vous vous contentez de donner l'exemple du plus honteux désespoir qui puisse entrer dans le cœur des vulgaires amans ! Quoi ! pour un dépit de Léonide vous rendrez votre peine éternelle ? Vous n'avez que trop accompli ses ordres. Elle les a révoqués, & votre éloignement n'est plus pour elle une marque de soumission. Revenez, Léonide vous pardonne ; elle est

si fâchée de vous voir exilé , qu'elle ne se plaint aujourd'hui que d'avoir été si promptement obéie ; vous souffrez pour paroître amant fidele , & Léonide ne croit pas que vous l'aimiez , puisque vous pouvez être si long-tems sans la voir. Reprenez , prince invincible , votre courage & votre force ordinaires ; les deux armées vous desirent , c'est vous seul qui pouvez leur donner la paix.

Elle m'a donc pardonné ! répondit Caloandre avec un transport de joie qui le réveilla. Il réfléchit à ce nouveau songe , qui ne lui paroissoit ni moins clair ni moins pressant que le premier. Rien n'étoit plus vraisemblable que la funeste situation où l'Empire Grec devoit se trouver pour lors. Caloandre savoit bien qu'il avoit laissé l'armée ennemie à Cassa ; il pouvoit croire aisément qu'elle étoit devant Constantinople , il n'avoit pas oublié les grands préparatifs qu'il avoit vu faire à Trébisonde , préparatifs redoutables , non-seulement par le grand nombre , mais encore par la grande valeur des plus célèbres chevaliers de l'Asie , au nombre desquels il connoissoit Arlete prince de Perse , le prince de Catay , le Turcoman Safar , Forconte le fier géant , la brave Léonide ; & sur-tout le terrible Brandilon , dont la valeur étoit capable de faire un aussi grand carnage que celui qu'il avoit vu en songe la nuit précédente.... Et moi , disoit-il , qui pouvois m'opposer à lui pour secourir mon père , mon frère , mes amis & mes

sujets, je demeure ici dans l'inaction, je me repais de larmes en attendant une mort indigne de ma naissance !.... Ah ! s'il faut mourir pour satisfaire Léonide, mourons au milieu de l'armée de Tigris — de, & dans les bras même de la gloire.

Cette généreuse résolution s'affermissoit déjà dans le cœur du prince ; mais un nouveau sujet de désespoir vint presque en même tems le frapper. Comment sortir de cette île ? où trouver les moyens — me rendre à Constantinople ? & par quel miracle enfin y pourrai-je arriver assez tôt pour la garantir d'une entière destruction ?..... Cet assemblage de tristes réflexions occupa Caloandre jusqu'au retour du soleil. O ciel ! s'écria-t-il alors, je n'ai pas besoin de ta lumière, je n'ai besoin que de ta foudre, les infortunés comme moi n'ont pas autre chose à te demander. Crois-tu prolonger ma vie par des songes flatteurs & par la sérénité de l'air ? Hélas ! tu ne fais que prolonger mon martyre.

Il parloit encore, lorsqu'il entendit un grand bruit & des cris assez près de lui. Un moment après il vit entrer Furio dans sa retraite, & quelques matelots qui couroient après lui pour s'en saisir. Caloandre fut au-devant d'eux, & les ayant salués avec autant de majesté que de politesse, il leur manda par quel hasard ils abordient dans ce solitaire. Ils lui répondirent que le besoin d'eau y avoit conduits, connoissant d'ailleurs la bon

la fontaine. Ensuite il s'informa de la route qu'ils comptoient tenir , & ils lui répliquèrent que leur premier dessein avoit été d'aller à Constantinople, mais qu'ayant appris que la flotte de Tigrinde avoit passé depuis quelques jours , & jugeant qu'elle couvrirait tous les côtes voisines , ils avoient résolu d'aller mouiller dans un golfe à une journée de cette grande ville. Ces discours étonnèrent le chevalier ; fut frappé de voir combien les songes qui l'avoient tourmenté s'accordoient avec le moyen qui se présentait pour les exécuter. Alors en élevant les yeux, dit : O ciel ! je serois trop ingrat si je ne souffrois à ta providence ; je te défobéirois avec trop d'opiniâtreté , si je refusois l'occasion favorable que tu me présentes. Voyons quelle est la fortune qui m'est réservée ; & comme je puis mourir partout , je puis aussi me flatter d'un succès plus heureux , la vie m'ayant été conservée sur ce rivage contre toutes les apparences.

Alors il se tourna vers les matelots , & leur dit : Ce n'est pas sans de grands motifs que le ciel vous a conduits ici ; j'avois trouvé cette habitation convenable à mes déplaisirs , ou plutôt je l'avois choisie pour en faire mon tombeau ; cependant le ciel me rappelle à Constantinople par des signes trop manifestes pour ne pas obéir à ses volontés. Souffrez donc que je parte avec vous ; ne craignez point de m'embarquer , la mer & les vents épargnent ordi-

nairement ceux qui desirerent la mort. Les matelots pénétrés de respect & de compassion pour un jeune homme , qu'ils admiroient dans l'état malheureux auquel il étoit réduit , acceptèrent la proposition. Caloandre mit ses armes sur le dos de son cheval & prit le chemin de la mer , pendant que les gens du vaisseau firent l'eau dont ils avoient besoin. Il s'embarqua , & bientôt avec le secours d'un vent favorable , on fut en pleine mer.

Fin du septieme Livre.



LIVRE HUITIEME.

PENDANT que ces aventures étoient arrivées à Caloandre , son frère Altobel & son cousin Polémon étoient demeurés en Arménie , enchantés par les amours & les plaisirs ; car Altobel fut assez heureux pour obtenir les bonnes grâces de l'infante Armelinde. Une vie si délicieuse , mêlée de parties de chasse , de joutes & de tournois , dont il partageoit les délices avec son cousin & le prince Arfilée , l'empêchoit non-seulement d'aller chercher les hasards comme Caloandre , mais encore d'aller secourir l'empereur Poliarte , son père.

L'on apprit à la cour d'Arménie , quelques mois après le départ de Caloandre , que des sujets de mécontentement , dont on ne disoit pas la cause , avoient engagé Safar à partir de Trébisonde avec son armée , dans la résolution de ne plus secourir l'impératrice Tigrinde dans cette guerre. L'on apprit ensuite par des lettres de Trébisonde même , que les alliés arrivoient de jour en jour , que la foule des chevaliers & le nombre des troupes ne pouvoient se comparer qu'à la quantité des vaisseaux dont le port étoit couvert. Ces nouvelles arrivant de tous côtés dans Ismare , réveillèrent les deux cou-

lins , & leur firent sentir qu'ils ne pouvoient plus différer de se rendre à Constantinople. Ils firent part de leur dessein au généreux Artilée , qui leur promit de ne les point abandonner , & de conduire avec lui une troupe de chevaliers d'élite. Il écrivit sur le champ en Syrie à Gélindo son parent , & le pria de faire armer des vaisseaux pour leur embarquement. L'on assenbla deux mille chevaliers en peu de jours , & ces trois princes se mirent à leur tête. Altobel , en prenant congé du roi & de sa chère Armeline , les assura qu'il reviendroit auprès d'eux d'abord que la guerre seroit terminée ; l'amour dicta la promesse , & ce dieu en fut le garant.

Les trois princes , en arrivant à Damas , trouvèrent Gélindo qui les attendoit avec soixante navires bien équipés , & trois mille hommes de guerre qu'il vouloit conduire lui-même au secours de Poliarte ; Altobel lui en témoigna vivement sa reconnaissance ; on partit quelques jours après , & l'on entra bientôt dans le port de Constantinople. Ce renfort imprévu excita une grande joie dans la ville ; les quatre princes débarquèrent au milieu des acclamations du peuple , & sans prendre leurs armes ils montèrent à cheval pour aller au palais.

Le vieux empereur Enceladan étoit mort depuis quelques jours , & Poliarte venoit d'être couronné avec l'aimable Diane son auguste épouse. La guerre dont ils étoient menacés , & l'ignorance où ils

du fort de Caloandre & d'Altobel, les accablant de tristesse. Poliarque vint au-devant des princes & les rencontra dans un salon magnifique. Il lui dit en lui baillant la main : Seigneur, pérons que vous aurez la bonté de nous pardonner la faute que nous avons faite de partir sans permission, mais nous vous étions inutiles dans ce voyage ; notre retour , & le secours de ces deux princes , dont la valeur est connue dans tout le monde , nous mettent en état de réparer notre faute. Poliarque les embrassa tendrement , & les regarda souriant : Vous avez bien fait , leur dit-il , mais ne présentez devant moi avec de tels protecteurs sans cela je ne vous aurois pas si facilement pardonné votre faute. Alors se tournant vers les deux princes : Princes , soyez les bien-venus , leur dit-il ; n'ai jamais mérité que vous fîssiez un si long voyage pour l'amour de moi ; j'en ai l'obligation entière à votre générosité , & j'en conserverai l'aveu éternel. En disant ces mots il les embrassa l'un & l'autre. Nous saisirons avec vivacité , leur dit-il , toutes les occasions de vous servir , & par conséquent celle-ci , où il s'agit de la défense d'un prince dont vos vertus nous font souhaiter la durée. L'empereur embrassant une seconde fois Polémon beaucoup de tendresse , lui dit : Quoi ! vous pouvez m'abandonner , mon neveu ? Seigneur , lui

répondit Polémon, je ne pouvois alors être utile à votre majesté, & je croyois la servir en suivant en illustres fils, & mériter par leur exemple la gloire de vous appartenir. Vous la méritiez suffisamment, reprit Poliarte, cependant je reçois votre excuse. Mais comment vous excuserez-vous de revenir sans Caloandre ? Où est-il ? Seigneur, lui répondit Polémon ; il a fait dans Ismare des choses admirables aux fêtes que l'on y célébra pour les noces du prince Arfilée, il surpassa tous les chevaliers qui s'y trouvèrent ; mais aussi-tôt qu'elles ont été terminées, il a voulu chercher les aventures sans être connu, & pour en être plus sûr, il n'a pas même emmené d'écuyer ; ainsi nous n'en avons appris aucunes nouvelles depuis ce tems-là ; mais je crois que nous le verrons bientôt ici, car il nous a fort recommandé de nous y trouver. L'empereur ne fut pas satisfait de cette réponse, mais sans en rien témoigner, il ajouta : S'il veut arriver à propos, il ne doit pas être encore long-tems absent, car j'appris hier que l'armée ennemie est partie de Trébifonde ; le bras de Caloandre nous seroit assez nécessaire dans une conjoncture si délicate, cependant je ne compte plus sur lui. Pour moi je l'attends, reprit Altobel, il n'est pas homme à trahir son devoir ; mais si quelque obstacle peut l'arrêter en chemin, les chevaliers de Trébifonde trouveront ici des gens qui les recevront de bonne grace. Je suis très-informé de leur

leur, & je ne suis point surpris que leur réputation les ait devancés. En effet, sans parler des autres, n compte des merveilles de la princesse Léonide ; mais le plus redoutable de tous, est Brandilon Tartare ; il est fils d'Orgolion, qui tomba autrefois sous vos coups. Tout le monde convient que si on n'a jamais produit de guerrier plus terrible, il vient ici que pour venger la mort de son père, je veux mesurer mes forces avec les siennes, non que je me croie plus brave que les autres, mais parce que j'ai appris qu'il avoit mal parlé de nous en présence de l'impératrice Tigrinde ; j'avoue que depuis ce tems je nourris dans mon cœur une haine secrète contre lui ; en un mot je le chercherai dans tous les combats.

L'empereur lui répondit alors : Il suffit de savoir qu'il est fils d'Orgolion, pour ajouter foi à ce que l'on dit de sa force & de son orgueil ; car, à dire la vérité, sa mort fut plutôt un effet de son malheur que de son courage. Mais, dites-moi, mon fils, poursuivit-il, où avez-vous laissé un chevalier dont le nom renommé publie tant de merveilles, soit pour sa valeur, soit pour sa grande beauté, car on assure qu'elle ne peut être comparée qu'à celle de Léonide ? L'empereur assure même qu'il ressemble si fort à cette princesse, qu'à peine les peut-on distinguer. Si les récits sont vrais, il n'y a rien de plus étonnant.

Tout ce que l'on vous en a dit est très-vraisemblable , seigneur , reprit Arfilée ; leur ressemblance est si parfaite , qu'elle s'étend jusqu'au son de leur voix. Ce chevalier a été plusieurs jours dans Trébifonde , sous l'habit de Léonide , sans que personne s'en soit aperçu. Safar , grand seigneur de Turcomanie , y fut trompé lui-même , quoiqu'il eût l'amour le plus violent pour cette princesse. Il a même été si bien trompé , qu'il a enlevé ce chevalier , comme vous pouvez l'avoir appris , & qu'il l'a gardé quelque tems dans un château , croyant toujours être maître de la liberté de Léonide.

Cette aventure est extraordinaire , reprit l'empereur ; mais une si grande ressemblance me fait croire que le chevalier de Cupidon doit être fils de Tigrinde. Arfilée ayant témoigné qu'il n'en savoit rien , Gélindo de Syrie prit la parole : Sire , dit-il , suivant tout ce que l'on en dit à Trébifonde , & ce que m'ont conté en dernier lieu des gens qui venoient de ce pays-là , plusieurs personnes ont eu la même idée ; car vous n'ignorez pas que l'empereur Orcan avoit eu de sa femme Tigrinde , un an après la naissance de Léonide , un fils qui fut nommé Endimir. Cet enfant étoit parvenu à l'âge de quatre ans , lorsqu'un jour qu'il jouoit avec sa nourrice dans un bateau attaché au bord de la rivière , le bateau se détacha & fut emporté dans le fil de l'eau. La nourrice s'en aperçut

fut trop tard , elle cria , elle demanda du secours , mais tout fut inutile , on ne put les secourir assez promptement , l'enfant & la nourrice disparurent , & malgré toutes les perquisitions que l'on a faites depuis on n'en a jamais eu aucunes nouvelles ; ainsi on ne douta point que le bateau n'eût été submergé dans la mer où la rivière se jettoit assez près de là. Le chevalier de Cupidon paroît avoir l'âge qu'Endimir auroit présentement , & ces conjectures ont fait dire qu'il pouvoit bien être de même prince. On a remarqué même que Tigrinde apprenant que ce chevalier n'étoit point Léonide , elle s'étoit flattée d'avoir retrouvé le fils qu'elle pleuroit depuis si long-tems ; mais elle n'a pu tirer aucun éclaircissement de ce brave chevalier ; chacun en particulier raisonne à sa fantaisie sur cette matière. J'ai vu même des gens qui sont persuadés que le chevalier ne veut point avouer qu'il est Endimir , parce qu'il brûle d'une secrète flamme pour la princesse sa sœur.

Le chevalier de Cupidon est véritablement le prince Endimir , dit alors Poliarte , il n'est assurément pas sage ; car enfin il s'expose à perdre un empire , pour entretenir dans son cœur une passion insensée : mais je ne saurois me persuader qu'un prince tel que lui soit capable d'avoir de pareilles infirmités. Il n'a feint d'être Léonide , que parce qu'il en est amoureux ; & s'il ne découvre pas sa

condition, c'est qu'elle n'est peut-être pas proportionnée à celle de la princesse; & leur ressemblance n'a peut-être point d'autre principe que des raisons simplement naturelles. On ne doit donc pas s'imaginer qu'il soit fils de Tigrinde; il est plus simple de le croire fils de l'empereur Orcan, qui l'auteur de quelque autre femme à l'insu de tout le monde.

Cette conversation conduisit l'empereur & les quatre princes jufques à l'appartement de l'impératrice qui les attendoit. Son fils Altobel & le jeune Polémon reçurent d'elle toutes les marques de tendresse qu'ils pouvoient fouhaiter; les deux autres n'eurent pas moins à se louer de son accueil. Poliarthe donna fur le champ fes ordres pour faire débarquer les cinq mille hommes qui étoient fur les vaiffeaux, & l'on eut foin de les loger commodément.

Le lendemain, l'empereur fit une revue générale de toutes fes troupes & de celles de fes alliés; on trouva qu'il avoit foixante mille chevaliers bien armés, & trente mille foldats. Il avoit un fi grand courage, qu'il comptoit tenir la campagne & ne pas fe renfermer dans fes places.

Peu de jours après, on apperçut au lever du foleil l'armée navale de Tigrinde, qui s'avançoit vers la côte, & qui refsembloit à une immense forêt flottante, tant le nombre des vaiffeaux qui couvroient la mer étoit confidérable. Poliarthe à l'inftant même détacha un grand corps de troupes fous

les ordres du roi de Pologne , non pour empêcher le débarquement des ennemis , mais pour leur faire voir que l'on n'entroit pas avec tant de facilité sur ses terres , & qu'il falloit au moins disputer le terrain. Arfilée , Polémon & Gélindo voulurent se trouver à cette première occasion ; l'empereur & Altobel demeurèrent pour fortifier le camp que l'on avoit établi sous les murs de la ville.

La flotte s'étant approchée d'un endroit où la descente paroissoit facile , détacha un grand nombre de chaloupes. Les ennemis tentèrent d'abord leur débarquement en plusieurs endroits avec de grands cris qui se mêloient au bruit des trompettes , & le combat fut très-vif. On combattit par pelotons , mais de tous côtés avec une égale fureur. Déjà le géant Forconte , avec quelques-uns des siens , s'est élancé sur le rivage ; son visage affreux , ses regards menaçans glacent le cœur d'une partie des Grecs , pendant que les plus audacieux tombent sous les coups qu'il donne avec une massue terrible.

Léonide , d'un autre côté , une pique à la main , s'approche fièrement de la terre. Elle est suivie du fidele Acomat , & de plusieurs autres chevaliers choisis , qui brûlent tous également de se signaler sous les yeux de cette illustre princesse. Arfilée , le roi de Pologne & Gélindo font face aux ennemis & leur disputent le terrain avec une extrême valeur ; on les voit par-tout , on les rencontre par-tout : mais

le redoutable Brandilon brûlant d'impatience & de fureur, saute de chaloupe en chaloupe, & se trouvant enfin assez près du bord, il se jette tout armé dans l'eau, il y paroît comme un rocher, les traits, les fleches & les dards qu'on lance contre lui n'attirent pas seulement son attention.

Dans cette conjoncture, la crainte des Grecs sembla leur inspirer du courage; ils redoublaient leurs efforts, pendant que Brandilon avoit encore de l'eau jusqu'aux genoux, & qu'il étoit mal assuré sur le sable; mais il coupoit les lances, les piques & les halebardes avec sa grande épée, & s'avançoit toujours. Enfin, malgré la troupe qui s'opposoit à lui, il arriva sur la terre-ferme.

Alors tout change de face : les Grecs, qui s'étoient soutenus jusqu'à ce moment, sont bientôt contraints de se retirer, parce que toute l'armée ennemie débarque tranquillement à la faveur des prodigieux faits d'armes de Forconte, de Léonide & de Brandilon : mais la retraite du roi de Pologne n'est point une retraite honteuse, ce sage prince consulte sa prudence & met un frein à sa valeur. Il lui suffit d'avoir vendu chèrement aux alliés l'honneur d'entrer sur les terres de l'empire; il marche en bon ordre, & ramène ses troupes sous les murailles de Constantinople. Il ne fut point poursuivi, car l'armée de Trébizonde ne songea qu'à débarquer & à se fortifier; ce qui fut fait avec tant de diligence

par les soldats, qu'avant le coucher du soleil les retranchemens furent achevés, & toute l'armée commodément campée devant la ville.

L'orgueil de Tigrinde étoit flatté, en voyant sa formidable armée campée devant cette fameuse ville, dont la conquête étoit promise depuis tant d'années à la valeur de la princesse sa fille. Elle eût même regardé comme une impiété le moindre doute sur le succès de cette entreprise. Elle n'étoit donc occupée que de l'espoir de vengeance qu'elle sauroit tirer de l'empereur. Elle s'imaginoit déjà l'entendre parler d'un ton soumis, & pour lors il lui paroïsoit que toute sa rigueur tomboit aux pieds du vaincu.

Poliarte n'étoit pas livré à de moindres inquiétudes ; il ignoroit l'amour qui brûloit encore dans le cœur de Tigrinde, & ne voyoit en elle que les apparences d'une haine implacable. Comme il étoit autant le père que le maître de ses sujets, les malheurs dont ils étoient menacés le faisoient frémir. Accablé de chagrin & de tristesse, il assembla le lendemain ses principaux capitaines, pour tenir conseil, & leur demanda si l'on devoit attendre l'ennemi sous les murailles de la ville, ou marcher pour le combattre.

Les deux opinions furent vivement discutées. D'un côté, l'on observa que le nombre des ennemis étoit aussi prodigieux que la valeur de leurs chefs étoit grande. De l'autre, on convint que leur cava-

l'armée étoit en général moins bien armée & moins bonne que celle des Grecs. Enfin, on résolut de ne point présenter la bataille, mais aussi de ne la pas refuser si les ennemis la présentoient; & que s'ils entreprennent quelque chose sur la ville, on laisseroit à la garnison, qui étoit très-considérable, le soin de leur faire tête, pendant que Poliarte attaqueroit leurs retranchemens. Cet avis fut approuvé d'une voix unanime, d'autant mieux que l'on jugea que ce seroit une victoire de n'être pas vaincu en cette occasion, & que si l'on étoit repoussé, la ville serviroit toujours de retraite. Quand on eut publié cette généreuse résolution dans le camp, chacun se prépara; & l'empereur pourvut avec une extrême attention à tout ce que la prudence pouvoit exiger. D'un autre côté, le roi de Russie, après avoir fait ses dispositions & débarqué toutes les provisions nécessaires, résolut de donner l'assaut, ne pouvant pas s'imaginer que Poliarte fût assez téméraire, avec le peu de forces qu'il avoit, pour se présenter devant lui en rase campagne.

On vit paroître à peine ce funeste jour, qu'au bruit de mille trompettes les deux camps s'éveillèrent. Le roi de Russie fit sortir ses troupes de leurs retranchemens, & Poliarte fit la même chose de son côté. Cette témérité des Grecs épouvanta les plus lâches de leurs ennemis, mais elle anima les plus courageux. Le roi de Russie étoit si pénétré de ce

dernier sentiment , qu'on voyoit briller sur son visage une joie qui promettoit la victoire. Les voilà , dit-il , aux soldats , ces ennemis que vous ne craignez point d'attaquer sur leurs murailles. Ils viennent à vous pour mourir plus honorablement ; mais ils ont grand tort de perdre l'avantage de la situation. Si vos conquêtes en sont moins glorieuses , elles en seront plus rapides , & bientôt vous aurez terminé une guerre qui n'est qu'à peine commencée. Heureux guerriers , que la fortune rend vainqueurs même avant que de combattre , profitez de l'occasion ; le triomphe flatte toujours les grandes âmes , quand même il ne leur auroit coûté que le desir de signaler leur valeur. Au reste je vois très-bien que l'audace des Grecs n'est fondée que sur la faible espérance qu'ils ont d'avoir la ville pour retraite ; empêchez-les d'exécuter ce projet , en les taillant en pièces avant qu'ils prennent la fuite , c'est l'unique attention que j'exige de vous ; je connois leur faiblesse , autant que je compte sur votre courage.

Ce grand capitaine , en parlant ainsi , rangeoit ses troupes en bataille. Il plaça le soudan de Babylone à l'aile droite , avec le prince Arlete , Forconte , & les troupes qu'ils avoient amenées au nombre de trente mille chevaliers. Il forma la gauche d'un pareil nombre , sous les ordres de Turcoman , auquel il joignit le roi de Circassie & le prince de Catay. Enfin il prit pour lui le reste de la cavale-

rie, qui consistoit en quarante mille hommes, dont il forma le corps de bataille. Léonide & Brandilon étoient dans ce même corps. Le fier Tartare demeuroit immobile au milieu du premier rang, tel qu'un lion qui s'arrête pour méditer l'horreur & le carnage. Au contraire, Léonide voltigeoit & courroit de tous côtés, non pour animer les soldats, mais pour voir si le chevalier de Cupidon ne seroit point caché parmi eux. Ses recherches étoient vaines, tout attiroit ses regards, rien ne contentoit son cœur.

Poliarte suivit le même ordre que le roi de Russie dans son plan de bataille. Il divisa son armée en trois corps de vingt mille chevaliers chacun, & s'étant mis au centre avec Altobel & Polémon, il donna la droite au prince de Bohême & au brave Arfilée; la gauche, au roi de Pologne avec le prince de Syrie. Et les deux armées, pour éviter un carnage inutile, ne firent aucun usage de leur infanterie. L'empereur laissa la sienne à la garde de ses tranchées & des murailles de la ville, & le roi de Russie employa la sienne à la garde de son camp & de sa flotte.

Une grande plaine étoit le théâtre de la tragédie que l'on alloit représenter. Bientôt on entendit le signal des trompettes & des clairons, bientôt les deux armées se rencontrèrent avec un si grand bruit, que la terre en trembla. Ce premier choc fut ter-

rible ; ceux qui furent renversés ne purent éviter la mort , & les chevaux les écrasèrent ; mais le combat devint encore plus affreux , quand on mit l'épée à la main. Les deux princes d'Arménie & de Syrie , & le vaillant Polémon se distinguèrent alors ; l'empereur ne faisoit pas moins le devoir d'un sage capitaine que d'un brave soldat , portant du secours par-tout où il étoit nécessaire. Aucun d'eux n'égalloit cependant la force ni la valeur d'Altobel , que l'on remarquoit non-seulement à cause qu'il étoit plus grand qu'aucun autre de l'armée des Grecs , mais par la quantité des malheureuses victimes qui tomboient sous ses coups.

Les efforts de ces braves chevaliers ne suffisoient qu'à peine pour résister au nombre des ennemis & à la valeur de leurs chefs. Safar , Arlete , le prince de Catay & Forconte donnèrent bientôt des marques de leur grand courage. Léonide , plus fier & plus agile que Bellone , s'élançoit au plus fort de la mêlée , rien ne tenoit devant elle ; moins encore devant Brandilon. Il alloit de tous côtés cherchant Poliarte , pour venger la mort de son père. Enfin il le rencontra , & le généreux empereur ne l'évita point.

Pendant que Poliarte & Brandilon étoient aux mains , Léonide remarqua les grandes actions d'Altobel ; elle se reprocha tout ce qu'elle avoit fait jusqu'alors contre des ennemis qu'elle ne croyoit pas

dignes de son courage , & s'étant précipitée sur lui, elle l'invita au combat en lui portant un coup terrible. Altobel ne tarda pas à lui répondre. Leur combat auroit mérité de fixer les yeux de tout l'univers ; mais pour lors chacun en particulier étoit trop occupé de sa propre défense, pour songer aux actions des autres. Le soudan de Babylone, le Turcoman, Arlete, le prince de Catay & Forconte, faisoient ailleurs une si grande destruction des Grecs, que ceux-ci commencèrent insensiblement à perdre du terrain. L'empereur avoit déjà reçu plusieurs blessures de Brandilon ; Altobel & Arfildée étoient également blessés ; ainsi Poliarthe ne pouvoit éviter de périr : car étant séparé de ses troupes qui reculoient, il se trouva bientôt environné d'un nombre prodigieux d'ennemis ; & quoiqu'Arfildée, Gélindo & Polémon l'eussent joint avec une peine extrême, ils ne pouvoient lui témoigner que leur fidélité.

Le roi de Ruffie voyant les choses en cet état, choisit dans le corps de bataille quinze mille chevaliers qui n'avoient presque plus d'ennemis à combattre, & donna ordre au prince de Perse de se mettre, à quelque prix que ce fût, entre l'armée des Grecs & la ville, afin de couper leur retraite. Ce prince exécuta cet ordre avec tant de courage & de promptitude, que les Grecs étonnés d'un obstacle auquel ils ne s'attendoient pas, détachèrent entièrement de leur salut.

Telle étoit la situation des affaires, lorsqu'on vit paroître un chevalier inconnu, qui portoit une casaque noire sur ses armes, & qui montoit un cheval caparaçonné de même couleur. L'un en ruant & l'autre avec sa foudroyante épée, renversoient chevaux & chevaliers, & se faisoient jour à travers les escadrons les plus serrés de l'armée de Trébisonde. Ce guerrier paroissant au moment qu'on s'y attendoit le moins, & personne ne le connoissant, on ne douta point qu'il ne fût descendu du ciel pour exterminer les troupes de Tigrinde. Le hasard le conduisit dans l'endroit où Brandilon combattoit l'empereur. Il les reconnut aussi-tôt l'un & l'autre, & porta au premier un si terrible coup, que son épée fit étinceler le casque d'acier qu'elle frappa; ensuite tombant sur l'épaule gauche du Tartare, elle rompit ses armes & le blessa considérablement au bras.

Brandilon surpris d'un coup différent de tous ceux qu'il avoit reçus jusqu'alors, se retourna promptement, tout étourdi; mais il en reçut aussi-tôt un second qu'il ne put parer avec son bouclier; & s'il ne se fût jeté en arrière, il n'auroit pas garanti sa tête. Pendant qu'il faisoit ce mouvement, l'inconnu lui porta un nouveau coup dans le corps, qui le fit tomber. Ses gens le remirent à cheval; & malgré l'envie qu'il avoit de se venger & de suivre son nouvel ennemi, qu'il apperçut déjà fort éloigné & renversant tout ce qu'il rencontroit, ses blessures

Ils obligèrent à quitter le champ de bataille pour aller se faire panser. Il se retira , en blasphémant contre le ciel & en maudissant la fortune ; on voyoit éclater sur son front la honte , la rage & la fureur.

Poliarte sauvé comme par miracle d'un aussi grand danger , ne s'occupa que du soin de ranimer ses troupes par sa voix , & plus encore par son exemple , en se mêlant courageusement parmi les ennemis , qu'il trouva consternés de ce qui venoit d'arriver au redoutable Tartare. Cependant il suivoit des yeux son libérateur , & le vit renverser le géant Forconte d'un seul coup d'épée , & se jeter ensuite au milieu des escadrons , où son bras portoit une mort inévitable. Les armes les plus fortes , les courages les plus fiers ne pouvoient lui résister un instant. Malheur à quiconque osoit l'attendre ; tout tomboit sous ses coups , avec autant de facilité que le bled sous la faucille du moissonneur.

Après mille & mille prodiges de valeur , cet inconnu entendit un grand bruit qui venoit du côté où Léonide combattoit Altobel. Dans le même endroit , Polémon , Arfilée & Gélando couroient risque d'être bientôt accablés sous la multitude dont ils étoient environnés. Le nouveau chevalier s'élança comme un tourbillon au milieu de la foule , & reconnoissant Altobel , il laissa tomber un coup si pesant sur l'épaule de la vaillante Léonide , qu'il la renversa de son cheval. En même tems il fondit sur

les autres , & terrassa tant de chevaliers , que les troupes qui entouroient les quatre princes furent obligées de prendre la fuite.

Altobel & ceux qui l'accompagnoient , ne pouvoient concevoir que tant de belles actions fussent l'ouvrage d'un seul homme ; ils s'arrêtèrent un peu pour reprendre haleine , ensuite ils attaquèrent les ennemis avec un nouveau courage. Léonide étoit perdue dans cette confusion , si le fidele Acomat , qui ne l'avoit point quittée , ne se fût promptement jetté à terre , & n'avoit fait tous ses efforts pour la débarrasser. Son premier soin fut de la remettre à cheval pour la faire sortir de la foule ; mais Altobel , piqué de la résistance qu'il avoit trouvée dans cette vaillante princesse , voulut s'en venger sur Acomat. Le chevalier aux armes noires , qui avoit reconnu Léonide , & qui n'étoit que trop affligé de l'avoir blessée , para le coup que lui portoit Altobel , & prenant Acomat par la main : Jeune guerrier , lui dit-il , en reconnoissance du petit service que je viens de vous rendre , faites mes excuses à l'infante de Trébisonde ; assurez-la que je suis au désespoir d'avoir fait couler son sang , & que si je l'avois connue , j'aurois plutôt tourné mon épée contre moi-même. Prince , ajouta-t-il en regardant Altobel , faites-moi le plaisir d'employer ailleurs votre valeur , vous avez ici assez d'autres occasions pour la signaler. Altobel ne fut que répondre , le respect qu'il

devoit à son libérateur lui imposa silence ; il se jeta dans la mêlée , & fit tomber sa colère sur de nouveaux objets.

Léonide fut ramenée au camp par Acomat & par quelques autres braves chevaliers de Trébisonde , qui , malgré leur défaite , ne pouvoient se lasser de louer la valeur & la générosité de l'inconnu. Celui-ci , sans perdre un instant , vola au secours des troupes commandées par le roi de Pologhe ; elles étoient en désordre , la prudence & le courage du chef n'étoient plus d'aucune utilité. D'un côté le Turcoman , & de l'autre le prince de Catay , faisoient un carnage épouvantable. L'inconnu , qui sembloit porter dans ses mains le destin des batailles , les renversa tous deux , dangereusement blessés ; & reprochant aux Grecs la faiblesse qu'ils montroient dans cette occasion , il ralluma si parfaitement leur courage , que l'ennemi ploya bientôt sous leurs nouveaux efforts.

Safar & le prince de Catay se retirèrent dans leur camp ; la nuit survint , & ce fut elle seule qui empêcha les Grecs de remporter une victoire complète. Quand les troupes furent retirées de part & d'autre , Poliarte demanda des nouvelles de son libérateur , dans l'impatience où il étoit de lui témoigner sa reconnoissance. Quelle surprise ! quelle joie ! lorsqu'on vit paroître ce héros , & qu'ayant levé la visière de son casque , il fit voir à Poliarte que ce-

lui qui venoit de sauver la Grece étoit Caloandre.

L'empereur ne cessa d'embrasser son fils, que pour lui donner le tems de recevoir les marques de tendresse des autres princes , & même des soldats, qui l'appeloient leur dieu tutélaire , & qui portoient son nom jusqu'au ciel. On donna les ordres nécessaires pour la garde du camp , on porta les blessés dans la ville , où la nouvelle du retour de Caloandre causa une joie générale : ce n'étoit par-tout que festins & que réjouissances , on célébroit la victoire , on chantoit l'éloge du vainqueur , & on élevoit son triomphe par des feux éclatans qui dissipoient les ténèbres de la nuit.

Cette nuit , si belle & si lumineuse pour les sujets de Poliarte , étoit triste & affligeante pour leurs ennemis. Ils ne pouvoient comprendre qu'un seul chevalier leur eût arraché la victoire. Il y en eut même d'assez superstitieux , pour s'imaginer que c'étoit Mars lui-même descendu du ciel pour secourir les Grecs que Tigrinde attaquoit injustement. On fit le lendemain une treve de douze jours pour enterrer les morts & panser les blessés , & l'on apprit que l'arrivée de Caloandre étoit le sujet des fêtes & de la joie de toute la Grece. On ne sauroit exprimer combien cette nouvelle augmenta la colère de l'impératrice ; celle de Léonide fut encore plus forte , & dès ce moment elle conçut une haine particulière contre Caloandre. Pour Brandilon , il étoit si furieux que personne n'osoit lui parler.

Durillo dont les secrets étoient merveilleux, pansa les blessures de la princesse & celles des principaux de l'armée des alliés ; ils furent guéris au bout de quelques jours. Safar fut le seul qui eut besoin de plus de tems & de soins pour sa guérison. Léonide avoit fait Durillo son écuyer, non-seulement à cause de sa sagesse & de sa fidélité, mais plus encore à cause de son attachement pour le chevalier de Cupidon qu'elle aimoit tendrement ; & Durillo la suivoit avec joie , dans l'espérance de retrouver son maître.

Quand les plus fameux blessés furent en état de reprendre les armes , on tint conseil dans la tente de l'impératrice ; le roi de Russie représenta que le bonheur du prince Caloandre ne devoit point faire perdre courage aux alliés : son discours ranima tous les cœurs , & tout le monde parut également porté à la vengeance ; mais Léonide , qui les avoit écoutés sans prononcer un seul mot , se leva & leur tint ce discours :

Je conviens , seigneurs , que nous ne sommes pas réduits à un point qui doive nous abattre le courage & nous faire abandonner une entreprise si bien commencée ; mais je suis obligée , malgré moi , d'avoir quelques doutes sur une victoire que vous croyez remporter dans un second combat. Enfin, Caloandre fera contre nous ; convenez avec moi que la présence de ce chevalier change beaucoup

la face des affaires , n'écoutons point notre amour propre , ne méprisons point nos ennemis. La valeur du prince Grec a ranimé ses troupes presque défaites , & renversé les nôtres qui triomphoient. Cette réflexion doit nous persuader , ce me semble , que s'il eût combattu dès le commencement , nous étions perdus sans ressource ; pourquoi ne pas croire que la même chose arrivera dans une occasion où nos soldats épouvantés prendront la fuite , & où les siens deviendront téméraires ? En un mot , seigneurs , nous ne pouvons espérer de vaincre , qu'en trouvant les moyens de nous défendre d'un semblable guerrier. Ne risquons plus notre armée , formons-nous des idées moins périlleuses ; la seule qui me paroisse convenable dans la situation présente , c'est d'envoyer proposer à Caloandre un combat singulier ; il faut lui en faire la proposition dès demain , car la trêve sera finie dans deux jours ; il a de l'honneur & du courage , il ne refusera pas le combat que je lui ferai proposer , car je veux mesurer mes forces avec les siennes ; si je triomphe , la Grèce n'a plus de défenseur ; si je succombe , quelqu'un de vous me vengera.

Le discours de Léonide fit élever un grand murmure dans le conseil. L'impératrice regarda sa fille avec chagrin , & parut si troublée , qu'il fut aisé de voir qu'elle n'approuvoit point une proposition si dangereuse. Brandilon s'en apperçut , & remarquant

que tout le monde observoit. un profond silence ; Suivons , s'écria-t-il, l'avis de la princesse , faisons périr un ennemi dont l'heureuse valeur a mis nos troupes en désordre ; mais n'exposons pas la vie d'une personne qui doit se conserver pour l'empire ; Caloandre ne devoit pas m'attaquer , comme il l'a fait , pendant que je combattois Poliarthe , qui , de son côté , a fait périr mon père en trahison. J'ai donc , tout à la fois mes propres intérêts , ceux de mon père , & notre intérêt commun à venger ; laissez-m'en le soin ; car , ou je ne suis plus le même Brandilon , ou je verrai bientôt la tête de Caloandre à mes pieds.

L'impératrice parut approuver , par la tranquillité de son visage , la proposition du brave Tartare , & le sage roi de Russie fit signe qu'il s'y rangeoit. Mais tous les autres , qui n'étoient pas moins animés que Brandilon , se levèrent ; il n'y en eut aucun qui n'offrit sa personne avec empressement , & qui n'imaginât devoir être choisi pour un combat si glorieux. Arlete insista plus que tous les autres ; car il étoit fort amoureux de Léonide , & par conséquent il brûloit de se signaler pour lui plaire.

La dispute augmentoit , & les esprits s'aigriroient contre Brandilon qui causoit tout ce désordre ; Léonide étoit en colère contre lui , & il l'étoit contre tous les autres , auxquels il témoignoit par des gestes menaçans , qu'il les regardoit comme indignes d'être

ses rivaux. Le roi de Russie prévoyant le danger d'une pareille désunion , leur imposa silence & leur ordonna de se remettre à leur place , ce qu'ils exécutèrent. Pour lors il leur représenta avec douceur , que par une envie déplacée de se venger & de signaler leur valeur , ils s'abandonnoient à une méfintelligence capable d'élever leur commun ennemi , au lieu de le détruire. Il loua leur courage , & les assura que les occasions de le faire éclater ne leur manqueroient pas ; mais que dans cette occasion l'on n'en pouvoit choisir qu'un pour défier Caloandre , que ce choix dépendoit de lui , comme général nommé par l'impératrice ; que cependant il ne vouloit point se prévaloir de sa dignité , qu'il les prioit de s'appaiser , & de souffrir que le sort en décidât dans le nombre de dix chevaliers qu'il nommeroit. Tout le monde y consentit , Brandilon seul eut beaucoup de peine à se rendre à cette proposition.

On écrivoit déjà les noms de ceux que le roi de Russie choisissoit , du nombre desquels Léonide vouloit être absolument , quand on vint dire qu'un chevalier étranger étoit devant la tente , & qu'il demandoit audience & sûreté de l'impératrice pendant qu'il seroit dans son camp. Cette nouvelle donna beaucoup de curiosité à tout le conseil , & la sûreté lui étant aussi-tôt accordée , on vit paroître un chevalier de grande taille , parfaitement bien fuit , dont les armes étoient couvertes d'un manteau très-

riche. Il s'avança jusqu'aux pieds de Tigrinde, & l'ayant saluée avec le plus profond respect, il haussa la visière de son casque ; on le reconnut d'abord pour le fameux chevalier de Cupidon. Tigrinde saisie de joie & d'admiration, lui tendit les bras & le serra tendrement contre son sein. Le trouble de Léonide étoit si grand, qu'elle n'auroit pu le cacher aux regards de l'assemblée, si tout le monde n'avoit eu les yeux attachés sur le chevalier.

Pour concevoir le motif qui conduisit Caloandre en ce lieu, il faut savoir que depuis le jour de la bataille, son cœur n'avoit goûté aucun repos ; il considéroit avec la plus grande douleur, que Léonide lui ayant défendu de paroître devant elle, non-seulement il ne lui avoit pas obéi, mais encore qu'en lui désobéissant il l'avoit traitée comme s'il eût été son plus cruel ennemi, ce qu'en un sens il ne pouvoit se dispenser d'être pendant le cours de cette guerre. Il ne pouvoit non plus se consoler de l'ignorance où il étoit des sentimens de cette cruelle amante. Il auroit voulu savoir si le courroux qu'elle lui avoit témoigné n'étoit point apaisé, ou si une lettre aussi tendre que celle qu'il lui avoit écrite en partant, & les maux qu'il avoit soufferts éloigné d'elle, ne l'auroient point apaisée. Enfin, il songeoit que s'il n'avoit pas obtenu sa grace comme chevalier de Cupidon, il l'obtiendrait encore moins sous le nom de Caloandre prince de Constantinople.

Dans cet état, n'ayant aucune consolation, & ne sachant où trouver du remède, que ferai-je, disoit-il en versant un torrent de larmes ? Abandonnerai-je, dans cette conjoncture, mon père, mes parens, mes amis & l'empire ? Non, cette action seroit indigne d'un homme d'honneur..... Quand la treve sera finie, irai-je encore attaquer l'armée de Trébisonde ? Mais hélas ! comment le pourrai-je ? Lorsque je porterai quelques coups, ne craindrai-je pas toujours qu'ils ne tombent sur Léonide ? dans cette crainte, quelle force aurai-je ?.... Mon père, mes amis, mes sujets, banissez désormais l'espérance que vous avez fondée sur moi ; mon épée ne doit plus servir qu'à me percer le sein.

Donnant ensuite quelque treve à ses soupirs & à ses plaintes, il demeura long-tems abîmé dans un désespoir, qui pour être muet, n'en étoit pas moins cruel ; enfin, reprenant la parole : Si je dissière de prendre une résolution, ajouta-t-il, jamais je ne verrai la fin de mes peines. Pourquoi formai-je tant de doutes sur la généreuse pitié d'une si grande princesse ? Satisfaite de mon véritable repentir, ne pourroit-elle pas m'avoir pardonné ? Ne dois-je pas chercher les moyens de m'en éclaircir ? Mourrai-je sans le savoir ? Non, non ; j'irai dans son camp, je paraîtrai devant elle comme le chevalier de Cupidon, qui vient des pays étrangers pour la servir dans cette guerre. Si je vois que mon retour

lui soit agréable, quel bonheur égalera le mien ! Je trouverai cent moyens pour lui déclarer ma naissance, sans détruire ma félicité ; Tigrinde qui m'aime autant que si j'étois son fils, ne me refusera pas pour son gendre. Je suis fils de son ennemi, il est vrai, mais cet ennemi peut lui être cher encore. D'ailleurs, elle a peut-être quelque raison de craindre à présent le sort des armes, & la paix doit lui paroître avantageuse.

Ranimé par cet espoir flatteur, il se mit en état d'exécuter sa résolution. La haine du Turcoman lui donnoit quelque inquiétude ; mais apprenant que les blessures de ce prince le retenoient encore au lit, il jugea qu'il n'avoit rien à craindre dans le camp des alliés, sur-tout en demandant sûreté à l'impératrice. Il appela donc un de ceux qui lui étoient le plus attachés, il se nommoit Léandre, & sortit avec lui de Constantinople à la faveur de la nuit.

Ils arrivèrent sans obstacle au camp de Tigrinde, par des chemins détournés, & se rendirent devant sa tente où le conseil se tenoit. Lorsque l'impératrice eut embrassé le prince, il s'excusa d'être sorti si promptement de Trébisonde, en alléguant des affaires indispensables, qui l'avoient tenu jusqu'alors éloigné d'elle, & lui promit de réparer le tems de son absence par un service assidu. Tigrinde l'ayant remercié avec toute la douceur & la politesse possibles, finit en lui disant que son arrivée étoit pour elle une preuve assurée de la victoire.

Ensuite le chevalier s'avança vers la princesse , & mettant un genou en terre il lui baïsa la main ; mais il ne put proférer un seul mot , les paroles expirèrent dans sa bouche. Léonide apperçut tout le trouble de son amant , elle en fut si fort attendrie , qu'elle eut peine à retenir ses larmes ; enfin elle se leva , & l'ayant relevé lui-même avec bonté : Soyez le bien-venu , lui dit-elle , chevalier de Cupidon , j'étois surprise de ne vous point voir dans une guerre où vous pouvez trouver tant d'occasions de signaler votre valeur.

A ces mots , elle fit asseoir le chevalier ; toute l'assemblée le félicita sur son heureux retour. Voyant que l'on mettoit dans un vase les noms des plus fameux chevaliers de cette armée , il en demanda la cause. Le roi de Russie lui répondit : Un seul de ces braves chevaliers doit être nommé par le sort , pour tenter une entreprise proportionnée à votre courage , & l'on ajoutera votre nom , si vous voulez en courir la fortune avec eux. Une chose , lui répliqua le prince , que l'on partage avec des chevaliers tels que ceux que je vois ici , ne peut-être que glorieuse , & l'on peut y souscrire sans rien examiner ; je tiendrai donc à fort grand honneur de me trouver en si bonne compagnie.

Personne ne fut offensé de voir ajouter le nom d'un chevalier unique en son espece , & l'on écrivit le nom du chevalier de Cupidon , du consentement

de tous les autres. Mais comme il avoit été mis le dernier dans le vase , il fut aussi le premier qui en sortit. Presque tout le monde applaudit à cette heureuse élection , & l'on regarda l'arrivée d'un si bon chevalier , comme un heureux présage ; enfin , l'on ne douta point que le Ciel ne l'eût envoyé expressément pour s'opposer à leur puissant ennemi. Léonide & Brandilon étoient les seuls qui se plaignissent du sort. Celle-ci en accusoit son mauvais destin , & celui-là blasphémoit contre le Ciel ; Brandilon , à cause de la haine qu'il portoit à Caloandre , & de l'envie qu'il avoit de se venger lui-même ; & Léonide , à cause du chevalier de Cupidon , qu'elle aimoit trop pour ne pas frémir du danger dont elle le croyoit menacé dans un combat qui devoit être aussi terrible pour l'un & pour l'autre.

Le chevalier de Cupidon parut très-content du bonheur qu'il avoit d'être préféré par le sort. Il demanda d'un air riant ce qu'il avoit à faire ; mais lorsqu'il en fut instruit , lorsqu'il fut qu'il s'agissoit de mesurer ses armes contre Caloandre , sa surprise fut si grande , que tout autre que lui n'auroit pu la cacher. Il chercha quelque tems une réponse ; mais voyant que son silence étoit peu convenable : Je songeois , dit-il enfin , aux moyens d'accorder ce combat avec la parole que j'ai donnée à un chevalier qui m'attend devant cette tente : je lui promis hier de ne prendre aucun engagement , qu'après l'avoir

escorté jusqu'à un château qui n'est pas éloigné d'ici ; je serai bientôt débarrassé de cette affaire , & si je pars à l'heure même , je reviendrai demain assez tôt me présenter devant Caloandre ; qu'on le défie donc en mon nom , ou au nom de l'armée , suivant l'avis du conseil , car je serai demain de bonne heure sur le champ de bataille.

Ce fut ainsi que Caloandre s'excusa , voulant avoir un prétexte pour sortir , & le tems de prendre une résolution convenable. On approuva sa proposition ; il prit congé , il sortit de la tente & bientôt après du camp , sans autre compagnie que celle de Léandre & du jeune Acomat , que le retour de son ami transportoit de joie ; aussi ne pouvoit-il se résoudre à le quitter. Caloandre fut charmé de son côté de le retrouver ; & ce fut par lui qu'il apprit qu'étant armé chevalier , il étoit venu servir Léonide dans cette guerre , & qu'il comptoit lui être attaché le reste de sa vie. Acomat dit encore au chevalier , qu'il croyoit que Caloandre étoit amoureux de Léonide ; & pour le prouver , il lui raconta les discours & le généreux procédé de ce prince , lorsque dans le plus fort de la bataille il s'étoit aperçu du danger qui menaçoit les jours de la princesse.

Avez-vous fait le message dont Caloandre vous a chargé , demanda le chevalier de Cupidon ? Oui , seigneur , je l'ai fait , reprit Acomat. Léonide a été

de tous les autres. Mais comme il avoit été mis le dernier dans le vase , il fut aussi le premier qui en sortit. Presque tout le monde applaudit à cette heureuse élection , & l'on regarda l'arrivée d'un si bon chevalier , comme un heureux présage ; enfin , l'on ne douta point que le Ciel ne l'eût envoyé expressément pour s'opposer à leur puissant ennemi. Léonide & Brandilon étoient les seuls qui se plaignissent du sort. Celle-ci en accusoit son mauvais destin , & celui-là blasphémoit contre le Ciel ; Brandilon , à cause de la haine qu'il portoit à Caloandre , & de l'envie qu'il avoit de se venger lui-même ; & Léonide , à cause du chevalier de Cupidon , qu'elle aimoit trop pour ne pas frémir du danger dont elle le croyoit menacé dans un combat qui devoit être aussi terrible pour l'un & pour l'autre.

Le chevalier de Cupidon parut très-content du bonheur qu'il avoit d'être préféré par le sort. Il demanda d'un air riant ce qu'il avoit à faire ; mais lorsqu'il en fut instruit , lorsqu'il fut qu'il s'agissoit de mesurer ses armes contre Caloandre , sa surprise fut si grande , que tout autre que lui n'auroit pu la cacher. Il chercha quelque tems une réponse ; mais voyant que son silence étoit peu convenable : Je songeais , dit-il enfin , aux moyens d'accorder ce combat avec la parole que j'ai donnée à un chevalier qui m'attend devant cette tente : je lui promis hier de ne prendre aucun engagement, qu'après l'avoir

escorté jusqu'à un château qui n'est pas éloigné d'ici ; je serai bientôt débarrassé de cette affaire , & si je pars à l'heure même , je reviendrai demain assez tôt me présenter devant Caloandre ; qu'on le défile donc en mon nom , ou au nom de l'armée , suivant l'avis du conseil , car je serai demain de bonne heure sur le champ de bataille.

Ce fut ainsi que Caloandre s'excusa , voulant avoir un prétexte pour sortir , & le tems de prendre une résolution convenable. On approuva sa proposition ; il prit congé , il sortit de la tente & bientôt après du camp , sans autre compagnie que celle de Léandre & du jeune Acomat , que le retour de son ami transportoit de joie ; aussi ne pouvoit-il se résoudre à le quitter. Caloandre fut charmé de son côté de le retrouver ; & ce fut par lui qu'il apprit qu'étant armé chevalier , il étoit venu servir Léonide dans cette guerre , & qu'il comptoit lui être attaché le reste de sa vie. Acomat dit encore au chevalier , qu'il croyoit que Caloandre étoit amoureux de Léonide ; & pour le prouver , il lui raconta les discours & le généreux procédé de ce prince , lorsque dans le plus fort de la bataille il s'étoit aperçu du danger qui menaçoit les jours de la princesse.

Avez-vous fait le message dont Caloandre vous a chargé , demanda le chevalier de Cupidon ? Oui , seigneur , je l'ai fait , reprit Acomat. Léonide a été

surprise de la générosité du prince Grec ; cependant elle ne l'a regardée que comme la politesse d'un chevalier pour une femme , sans y trouver rien de personnel , puisqu'elle ne l'a jamais vu. Elle est donc plus disposée à se venger de la première offense , qu'à lui savoir gré de sa dernière politesse ; elle est même si piquée de ce qu'il lui a enlevé une victoire presque assurée , qu'elle a pour lui la plus forte haine. Ainsi ne négligez rien pour le faire périr demain. C'est votre intérêt , ajouta - t - il en souriant ; car je vois que les choses sont disposées de façon , qu'il ne seroit pas impossible que la guerre ne se terminât par le mariage de Léonide & de ce prince. Elle n'y consentiroit sans doute qu'avec une peine extrême , mais l'avantage de la paix & des raisons d'état pourroient enfin l'emporter sur sa répugnance.

Plût au ciel ! s'écria Caloandre dans un moment où il ne fut pas le maître , plût au ciel qu'un mariage si heureux terminât cette guerre ! Soyez persuadé que demain je présenterai le prince Grec à Léonide , dans un état de soumission , où elle sera maîtresse de l'épouser , ou de lui donner la mort au gré de ses souhaits. Vous verrez bientôt des choses qui vous surprendront , continua-t-il ; Léonide fera la conquête de Constantinople par mon moyen , ou je perdrai la vie : portez-lui la parole que je vous donne ; & puisque vous avez fait le message de Ca-

loandre, croyez que vous pouvez faire le mien, & qu'il n'est pas d'un homme moins considérable. Acomat ne savoit que répondre à de pareils discours; mais voyant que son ami ne vouloit pas être accompagné plus long-tems, il l'embrassa & rentra dans le camp, pendant que Caloandre suivit le bord de la mer, pour cacher son retour à Constantinople, & ne laisser aucun soupçon du voyage qu'il venoit de faire.

Fin du huitième Livre & du Tome troisième.

A S E N S ,

De l'Imprimerie de la veuve TARBÉ, imprimeur
du Roi, 1789.



T A B L E

D E C E V O L U M E.

LE CALOANDRE FIDELE.

A VERTISSEMENT du Traducteur ,	page 7
<i>Le Caloandre fidele. Livre premier ,</i>	15
—Second ,	83
—Troisième ,	167
—Quatrième ,	207
—Cinquième ,	229
—Sixième ,	287
—Septième ,	307
—Huitième ,	347

Fin de la Table.

Indication des Planches.

Orgolion , si je ne combattois que pour défendre
ma vie , je t'aiderois à te relever , pour te prou-
ver ce que c'est qu'un enfant tel que moi , p. 450

Mon cher ami , qu'est devenu ce courage que vous
vouliez m'inspirer tout-à-l'heure ? 336





PA 3 5 1978

